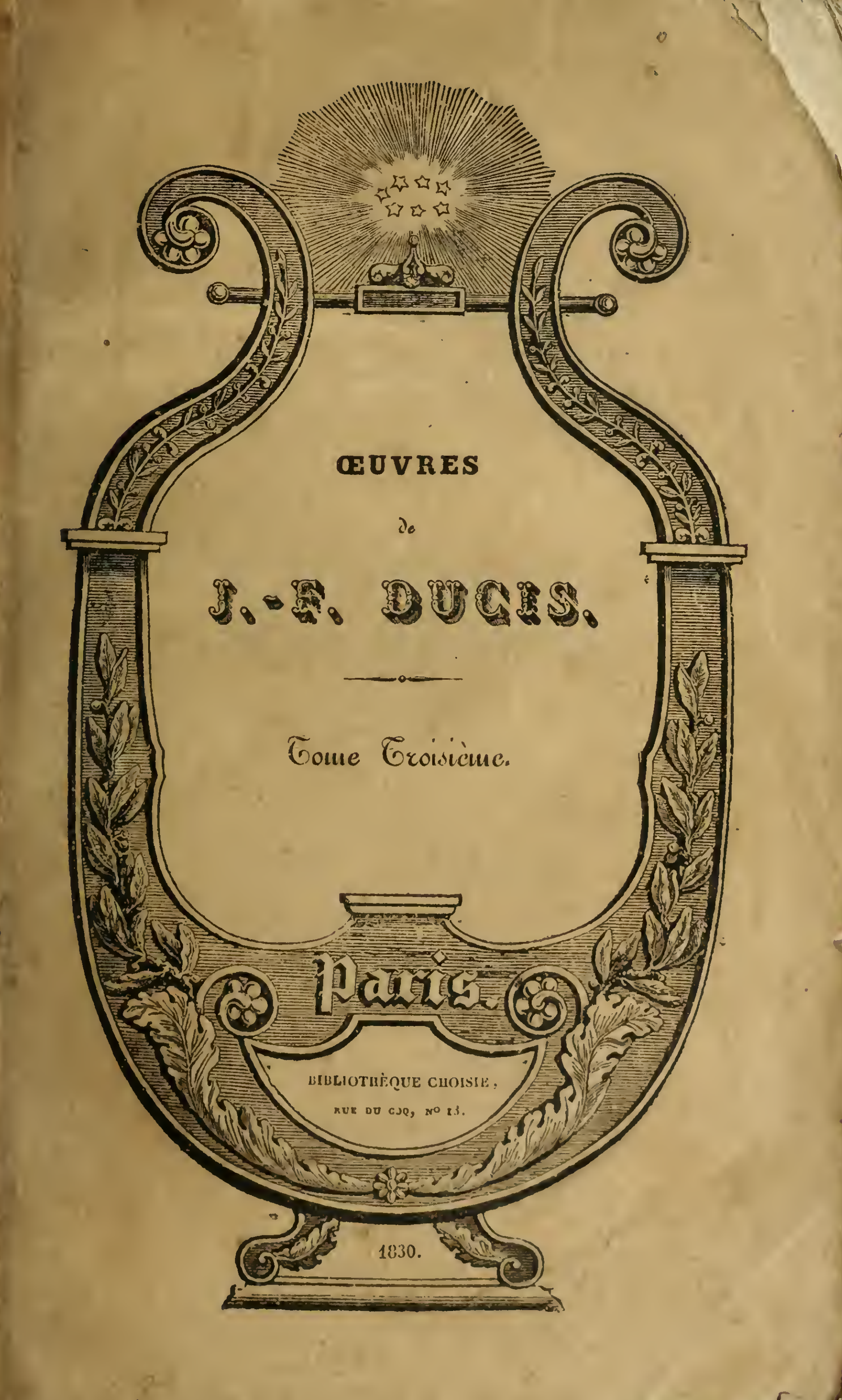


ŒUVRES
de
J.-F. DUCIS.
Tome Troisième.
Paris.
BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,
RUE DU COQ, N° 13.
1830.

BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

ŒUVRES

DE

J.-F. DUCIS.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, N° 13.

1830.

LE BANQUET DE L'AMITIÉ,

POÈME EN QUATRE CHANTS.

LE

BANQUET DE L'AMITIÉ.*

CHANT PREMIER.

—

O ciel! faut-il, trompés jusqu'au trépas,
Que du bonheur nous ignorions la route!
O sort de l'homme! Il était fait sans doute
Pour être heureux : d'où vient qu'il ne l'est pas?
Quoi! de briller l'ardeur impatiente
Divisera des mortels nés égaux,

* L'extrait suivant de la lettre de M. J.-F. Ducis à M. Ducis son oncle, mort en 1772, chanoine de la métropole de Moutiers en Savoie, fera connaître à quelle occasion et pour qui a été composé le petit poème du *Banquet de l'Amitié*.

Paris, 16 *juin*, 1771.

Mon cher Oncle,

Quand je fus agrégé au dîner du mercredi (ce fut après avoir fait la lecture de ma tragédie d'*Hamlet*), il n'y a point de choses honnêtes que M. l'évêque de Senlis, premier aumônier du roi, ne m'ait dites, ainsi que mademoiselle Redmont, demoiselle très respectable, déjà d'un certain âge, et d'une des plus nobles familles d'Irlande, qui voit à Paris tout ce qu'il y a de plus illustre, et dont le frère est lieutenant-général des armées du roi. Cette demoiselle, qui est vraiment une héroïne en amitié, m'a beaucoup pris en inclination : c'est elle qui donne tous les mercredis le dîner en question avec beaucoup de noblesse et de magnificence, et cela depuis plus de dix-huit ans, sans la moindre interruption. Elle a désiré très vivement, ainsi que

Allumera la haine et ses flambeaux !
Quoi ! de l'amour la passion touchante
Mettra le fer dans la main des rivaux,
Ou s'éteindra sitôt qu'elle est contente !

Muse, dis-moi comment cet univers,
Peuplé de fous, de sots et de pervers,
Charmant de loin, mais vu de près si triste,
Frappa d'abord l'œil étonné d'Ariste ?

On dit qu'un jour sur des bords écartés
Il s'en allait, errant à l'aventure,
Méditer seul, et chercher la nature.
Un site agreste et simple en ses beautés
Surprend ses yeux. C'est un vallon tranquille,
Un beau désert ; des rocs, des bois, des eaux,
Font l'ornement de ce champêtre asyle,
Où l'art jamais ne planta ses cordeaux.
Si quelquefois dans ce lieu solitaire

M. de Senlis, que je célébrasse par quelque petite pièce leur réunion du mercredi, ou leur dîner ; étant même assez pressé sur cet article, je leur ai enfin promis que l'on serait content de moi, et que je ferais paraître un ouvrage au lieu d'une pièce fugitive qu'ils m'avaient d'abord demandée. J'ai donc fait, mon très cher oncle, un poème en quatre chants, qui a pour titre *le Banquet de l'Amitié*. J'y ai fait l'éloge de mademoiselle de Redmont, ma bonne amie, et celui de M. de Senlis sous le nom d'Ariste. J'ai lu cet ouvrage devant les convives de notre mercredi, du nombre desquels était M. l'évêque d'Arras, qui est M. Gonzié, Savoyard, et sur lequel le titre de compatriote a fait le meilleur effet du monde. C'est un prélat du plus grand mérite. Il a un frère qui est évêque de Saint-Omer, que j'ai aussi l'honneur de connaître comme membre de notre mercredi. Or le poème a eu le bonheur de réussir à la lecture ; nos évêques l'ont trouvé très bien écrit, et surtout avec une prudente circonspection. Enfin on a consenti qu'il devînt public ; je l'ai fait passer à la censure, j'ai eu ma permission d'imprimer, j'ai corrigé hier mes épreuves, et jeudi prochain mon poème pourra paraître, etc., etc.

On voit des pas, ce sont ceux d'un berger,
Du chien qui suit, et l'on doit bien songer
Que près de là passe aussi la bergère.
Je ne sais quoi de touchant et d'austère
Y saisit l'âme, y répand ce plaisir,
Ce bonheur pur, ce charme involontaire
Dont l'homme heureux s'enivrait à loisir
Quand l'innocence habitait sur la terre.

Ah! dit Ariste, en ce vallon charmant,
Quel doux repos s'est glissé dans mon âme!
Des passions on n'y sent point la flamme,
Mais du bonheur le profond sentiment.
Que l'air est pur! que ces sources fécondes
Laissent bien voir jusqu'au fond de leurs ondes!
Dans ces forêts point de détour trompeur.
Oui, ce désert, je le sens à mon cœur,
Doit à mes yeux cacher une immortelle :
C'est l'Amitié (1). C'est moi, lui répond-elle.
Hé! que viens-tu chercher dans ce séjour?
Toi seul encor m'es donc resté fidèle!
Tu me connais, et tu vis à la cour!
Viens, suis mes pas. Ils vont. L'astre du jour
Du doux éclat d'un azur sans nuage
Drapait des cieux le superbe contour.
Mille arbrisseaux parfument leur passage;
C'est le rosier, le chèvrefeuil sauvage.
Là le zéphyr fait courber des roseaux;

(1) Les Romains la représentaient sous la figure d'une jeune personne vêtue d'une tunique sous la frange de laquelle on lisait ces mots : LA MORT ET LA VIE. Sur son front étaient gravés ces autres mots : L'ÉTÉ ET L'HIVER. La figure avait le côté ouvert jusqu'au cœur, qu'elle montrait de son doigt, avec ces paroles : DE PRÈS ET DE LOIN.

Ici l'abeille entre ses fleurs chéries
Pose et voltige ; et là, dans les prairies,
En serpentant murmurent les ruisseaux.
Dans le lointain sont de vastes canaux
D'où par les vents doucement agitée
L'onde fait luire, à replis inégaux,
Les mouvements de sa moire argentée,
Que l'œil admire à travers les rameaux.

Bientôt la nymphe arrive en sa retraite,
Humble séjour dont elle est satisfaite.
Mon cher Ariste, ah ! dit-elle, aujourd'hui
Connais mes maux et deviens mon appui.
L'ambition, soupçonneuse, chagrine,
Le faux amour, ont juré ma ruine,
Vont me détruire ; et, parmi les mortels,
Bientôt, mon fils, je n'aurai plus d'autels.
Il fut un temps où par mes douces flammes
Sans concurrents je régnais sur les âmes ;
Où, quand Vénus, dans l'âge des plaisirs,
Avec son trouble y portait les désirs,
A leur insu mêlée à leur tendresse,
Chez ces amants j'existais à moitié.
S'ils regrettaient quelque jour leur ivresse,
L'amour éteint, il restait l'amitié.
Ils n'ont plus rien, leur sort me fait pitié.

Elle achevait. Un dieu bruyant arrive :
C'était Bacchus ; il avait entendu
Tout ce discours. Quoi ! tout est-il perdu ?
Dit-il d'abord. O déesse plaintive,
Par mille affronts si l'on t'ose outrager,
Je les partage, et je veux les venger.
Pour toi, ma sœur, tu n'es pas inventive.
Dès qu'il s'agit d'honneur, de bonne foi,

On voit briller ta fermeté sincère ;
Mais en projets, en intrigue, en affaire,
Tous les fripons en savent plus que toi.
Laisse la plainte, et t'unis avec moi.
Je sais, je sais d'où vient notre infortune.
Bacchus déplaît, la table est importune ;
De tant de mets le luxe ambitieux,
Né de l'orgueil, séduit en vain les yeux.
Que vois-je autour de nos lugubres tables ?
Des gens d'esprit, doctement agréables,
Sobres sans force, efféminés pantins,
Tous froids buveurs, et plus froids libertins.
O temps ! ô mœurs ! J'ai vu jadis qu'en France
Régnait partout l'aimable intempérance ;
Tous les repas étaient longs et joyeux ;
On buvait bien, l'on aimait encor mieux.
C'était le temps des citoyens fidèles,
Des grands exploits, des amours immortelles ;
Vénus et Mars venaient à ma chaleur
Accroître encor leur flamme et leur valeur ;
Le vaudeville, en courant à la ronde
De bouche en bouche, animait tout le monde ;
Dans mes flacons on puisait la gaîté :
L'esprit alors n'avait point tout gâté.
Mes vieux sujets parlaient bien d'autre chose
Que de morale, ou de vers, ou de prose,
Quand mes bons vins, par leur douce vigueur,
Montaient leur tête, et fécondaient leur cœur.
Je verrai donc mes crus de Romanée,
Mon clos Vougeot, enceinte fortunée,
De leurs bourgeons embellir mes coteaux,
Pour n'abreuver que messieurs de Cîteaux :
C'est donc pour eux que ces liqueurs charmantes
Bouillonneront dans mes cuves fumantes !

Ah ! que plutôt, avant un tel affront,
Mes pampres verts soient fanés sur mon front !
Il faut, déesse, il faut que dans le monde
Sous ton nom même un doux banquet se fonde,
Fête agréable, où nos meilleurs amis,
Bien éprouvés, pour jamais soient admis.
On ne rit plus, tout dégénère en France :
Ranimons-y notre antique alliance ;
Et pour y voir renaître les vertus,
De nos festins viens dresser les statuts.

Il dit, et part. Alors, pour les écrire,
Avec le dieu la nymphe se retire ;
Tandis qu'Ariste, attendant leur retour,
De l'immortelle admire le séjour.

—

CHANT DEUXIÈME.

—

Lequel des trois, d'un ami, d'un amant,
Ou d'un époux, inventa l'art de peindre?
C'est un ami, n'en doutez nullement :
L'amour, trop vif, ne voit que le moment;
L'hymen, trop froid, possède sans rien craindre.

Ah! direz-vous, l'art brillant des couleurs
M'offre un objet, sans le rendre à mes pleurs.
Le sauve-t-il du ténébreux rivage?
— Non, je le sais; mais quoi! dans vos douleurs,
N'est-ce donc rien d'adorer son image?

Aussi la nymphe a dans son ermitage
Tous ses héros et leurs faits renommés
Par le pinceau sur la toile exprimés.
Ces doux portraits consolent l'immortelle.

Bacchus content déjà rentre avec elle,
Tenant en main leurs statuts rédigés,
Et par articles avec ordre rangés.
Il y manquait encor leur signature.
Chacun des deux observe la figure
D'Ariste ému, qui d'un air curieux
Sur ces portraits laissait errer ses yeux.

Il voit ici Pilade auprès d'Oreste,
Qui le soutient dans un transport funeste;
Plus loin Castor et Pollux tour à tour

Quittant la vie et revenant au jour.
Là de Nisus dans le sein d'Euriale
L'âme s'endort et doucement s'exhale ;
Il presse encor d'un bras inanimé
Son jeune ami qui l'avait tant aimé.

Mais quel tableau sous d'épaisses ténèbres
Lui vient offrir deux monuments funèbres?
Quels dieux voilés, au pied de ces tombeaux,
S'écrie Ariste, ont éteint leurs flambeaux?
Pourquoi ce dais, ces lis, ce diadème?
Ah ! c'est Louis (1). Oui, mon fils, c'est lui-même,
Dit l'Amitié. La Mort, doublant ses coups,
Bientôt, hélas ! rejoignit ces époux (2).
Vois-tu l'hymen, l'Amour brisant ses armes,
La Saxe en deuil, la France dans les larmes?
Son désespoir par des cris superflus
Demande encor son dauphin qui n'est plus.
Vois ces cercueils, ces rois, ces voûtes sombres :
C'est là par moi, chez ces augustes ombres,
Près de Henri, que son cœur (3) fut porté.
Un jour, mon fils, il l'aurait imité.

Oh ! quel sanglot, quel regret assez tendre,
De trop de pleurs peut honorer ta cendre,
Cœur vraiment pur d'un prince infortuné,
Connu trop tard, et trop tôt moissonné !

(1) Louis, dauphin de France, mort à Fontainebleau le 20 décembre 1765.

(2) Marie-Joseph de Saxe, dauphine douairière de France, morte à Versailles le 13 mars 1767. Leurs deux tombeaux sont à côté l'un de l'autre, dans le chœur de la cathédrale de Sens.

(3) Le cœur de feu M. le dauphin fut porté à Saint-Denis le 29 décembre 1765.

Ses yeux alors, remplis de nouveaux charmes,
Sur son beau sein laissent tomber des larmes,
Tel qu'un arbuste abreuvé par les pleurs
Dont le matin a surchargé ses fleurs.

Ah! c'en est trop; sortons d'un lieu si triste,
Reprend Bacchus. D'un mot il flatte Ariste,
D'un mot la nymphe, et, trompant leur ennui,
Sous des berceaux les emmène avec lui.

Entre bons cœurs quand un traité s'apprête,
Le verre en main l'honneur veut qu'on le fête.
Pour célébrer le banquet des amis,
Sous nos berceaux le couvert était mis.
C'était Bacchus qui, doué de prudence,
Seul au festin avait pourvu d'avance:
Car, en buvant, nos statuts fortunés
Sur table exprès devaient être signés.
A cet aspect la nymphe négligente
Rougit, s'échappe, accourt, et leur présente
Des fleurs, des fruits avec soin cultivés,
Des vins exquis aux bons jours réservés.
Ainsi jadis, au creux d'un mont stérile,
Le rat des champs servait au rat de ville,
Trottant, portant, revenant sur ses pas,
Non point les mets d'un somptueux repas,
Mais quelques grains de froment ou d'aveine
Dans sa réserve amassés avec peine,
Presque germés, dons simples, mais touchants.
Je le crois bien, c'était le rat des champs.

Déjà la joie, animant nos convives,
Peignait leurs fronts des couleurs les plus vives.
Bacchus charmé voit couler le nectar
Des vins d'Arbois, de Nuits et de Pomar.

Pierri, Volnay, Condrieux, l'Ermitage,
Terroirs fameux, estimés d'âge en âge,
Sans doute alors vous avez bien montré
Que votre cru n'a point dégénéré.
Dans les cerveaux leur sève épanouie
En fait jaillir épigramme, saillie,
Mots vifs et fins, par l'esprit enfantés,
Mais du bon sens à coup sûr adoptés.
Ah! dit Bacchus, regardant la déesse,
C'était ainsi, pleins d'une douce ivresse,
Que Lafontaine, et Molière, et Boileau,
Assis à table en quelque heureux caveau (1),
Parlaient sans fard, raillaient sans amertume,
Se consultaient sur les fruits de leur plume,
Et, réunis par l'attrait des neuf sœurs,
Goûtaient encor ton charme et mes douceurs:
Aussi leurs vers, pleins de sel et de force,
Tant que mes ceps verdiront sous l'écorce,
Sauront charmer par leur style enchanteur
L'âme, et l'oreille, et l'esprit du lecteur.
Hé! des Titans croyez-vous que Malherbe
Eût si bien peint l'escalade superbe,
Si notre auteur n'eût bu d'un vin foulé
Sous les pressoirs de Baune ou d'Auvilé?

Il dit. Soudain, plein d'une sève active,
Un jus fougueux, que le liége captive,
Blanchit, bouillonne, et semble en tourbillon
Vouloir briser sa fragile prison.
L'ardente mousse y frémit renfermée,

(1) La tradition nous a transmis que ces trois auteurs, qui florissaient sous le règne de Louis XIV, faisaient des parties de cabaret avec Racine, Chapelle, et d'autres personnes célèbres par leur esprit.

Un doux parfum s'en exhale en fumée ;
Le bouchon pousse, il monte, et dans l'instant
Part la liqueur, qui jaillit en sortant.
Pour nos statuts, ma sœur, l'heureux présage !
Lui dit Bacchus. Pour sceller notre ouvrage,
Signons tous deux. La nymphe en ce moment
Allait signer, lorsqu'un couple charmant,
Deux malheureux à peu près du même âge,
Sur leur bon air reçus dans l'ermitage,
Jeunes, bien faits, d'un regard tendre et doux,
Veulent parler à la dame. Entre nous,
Ami lecteur, je crois que l'aventure
Pour nos statuts n'est pas d'un bon augure.
Nous allons voir. De nos deux compagnons
Ma muse encor ne m'a point dit les noms :
Ce que je sais, c'est que nos personnages,
Las, essoufflés, maudissaient les voyages.
Par ce soleil, hélas ! dit l'Amitié,
Marcher ainsi ! Leur sort me fait pitié.
Ces pauvres gens ont bien souffert en route.
Mais ils sont deux, ils sont amis sans doute :
Cela soutient. Bacchus, à leur abord,
Avait pour eux rempli deux rouge-bord.
Au doux aspect de la liqueur divine
Le couple rit, il s'avance, il s'incline,
Salue, et boit. Quel métier faites-vous ?
Leur dit le dieu. Moi, je vends des bijoux,
Dit le plus jeune. Aussitôt il déploie
Mille clinquants, dont la nymphe avec joie
Prend l'un, prend l'autre ; elle essaie un anneau,
Puis un collier, puis un ruban nouveau.
Sur une flûte avec grâce elle pose
Le cercle étroit de deux lèvres de rose.
Bon, c'est cela, lui donnant des leçons,

Dit mon vaurien ; enflez un peu vos sons ;
Vous y voilà. Puis, d'un air d'innocence,
Contre sa bouche il s'avance, il s'avance,
Tant qu'à la fin leur souffle également
Semble animer le champêtre instrument.

On croit qu'alors le traître avec adresse
Fit respirer un charme à la déesse,
Certain parfum dont le secret venin
Va droit, dit-on, à tout cœur féminin.
Ah ! c'est ainsi, Didon infortunée,
Que, sous les traits du jeune fils d'Énée,
L'Amour craintif, caressé dans ton sein,
En t'embrassant te soufflait à dessein
Ce doux poison qui coula dans ton âme
Pour un ingrat, lâche objet de ta flamme,
Et dont Neptune aurait dû sous les eaux
A tes yeux même engloutir les vaisseaux.

Par le fripon quand la nymphe est séduite,
Que fais-tu voir, dit à son acolyte
Le dieu divin. — Monseigneur, des châteaux,
Des empereurs, des combats, des vaisseaux,
Des conquérants, des appareils de guerre.
Et, dans l'instant, l'œil fixé sur un verre,
Le dos courbé, Bacchus à tout moment
De s'écrier, de trouver tout charmant.
Son cœur palpite ; ardent, couvert de gloire,
Il croit encor voler à la victoire ;
Il se redresse : Allons, ma sœur, allons,
Quitte à jamais ce désert, ces vallons ;
Qu'un autre à Reims foule encor la vendange ;
Viens, lui dit-il, viens sur les bords du Gange,
Auprès de moi, dans un char triomphant,
Le thyrse en main. — Que dis-tu, mon enfant ?

Répond la nymphe, et par quel vain prestige
Dans ton bon cœur peut naître un tel vertige?
Y penses-tu? toi, l'ami des humains,
C'est de leur sang que fumeraient tes mains!
Non, cher Bacchus, non, je ne puis t'en croire.
Fait pour l'amour, cherche une autre victoire:
Il en est une, et je sens que mon cœur
En te voyant a nommé mon vainqueur.
—Qu'ai-je entendu? l'Amitié devient folle,
Reprend Bacchus. Dans une ardeur frivole
Je pourrais, moi, consumer mon destin!
En s'échauffant, notre couple divin
Allait bientôt, dans son aigreur amère,
S'apostropher comme les dieux d'Homère.
Ciel! deux malheurs, dit Ariste, au lieu d'un!
Nos pauvres dieux n'ont plus le sens commun.
Je ne sais plus, hélas! où nous en sommes.
Quoi! les dieux fous! Passe encor pour les hommes.
Les voilà donc ces statuts fortunés
Restés sans force, et nuls, et non signés.
Adieu bonheur, adieu plaisir du sage,
Dont j'aimais tant à me former l'image.
O Jupiter, protecteur des humains,
Toi qui daignas les former de tes mains,
Tu vois Bacchus et l'Amitié sincère
Qui vont cesser de consoler la terre.
Ah! si d'erreur tous deux pouvaient sortir!
Mais ils sont dieux, comment les avertir!
La vérité dans des bouches mortelles
Perd de ses droits: parle donc au lieu d'elles;
Dis au sommeil d'appesantir leurs yeux;
Permets qu'un songe aimable, ingénieux,
Puisse éclairer par d'utiles emblèmes
Ces dieux charmants, si différents d'eux-mêmes,

Et dont sans doute un funeste poison
A séduit l'âme et troublé la raison.

Au même instant une vapeur pesante
Vient accabler leur paupière tremblante.
Ariste veille, et d'un air curieux
Sur nos fripons il a toujours les yeux.

—

CHANT TROISIÈME.

—

Ami lecteur, ton esprit quelquefois
S'est endormi dans de douces chimères.
O le bon lit! on y rêve à son choix.
Jadis bercé par des erreurs si chères,
Avec quel charme, au printemps de mes jours,
Je me forgeais des ruisseaux, des fougères,
Des bois touffus, planté pour les amours!
Jamais alors, jamais dans mon ivresse
Je n'eusse aux dieux demandé d'être roi.
Je demandais une belle maîtresse
Pour l'adorer et mourir sous sa loi.
Voyais-je un faon s'échapper d'un bocage,
Un jonc plier, une rose s'ouvrir :
Voilà, disais-je, en poussant un soupir,
Son teint brillant, sa jambe et son corsage.
J'eusse au cercueil emporté son image.
Pourquoi faut-il qu'un si tendre désir,
Qu'un feu si doux, que l'hymen, par exemple,
Jusqu'au tombeau ne soit pas un plaisir?
O Philémon, tu méritas un temple!
Baucis et toi, vous n'aviez pour tout bien
Dans votre enclos que la simple innocence
Avec l'amour : il ne vous manquait rien.
Leur flamme ainsi vécut par sa constance,
Sans nul chagrin qui la vînt attrister;
Les dieux par là firent voir leur puissance :
C'est un miracle, il n'y faut plus compter.

Souvent on aime un péril qu'on ignore.
Le cœur ému, plein du dieu qu'elle adore,
L'Amitié croit, dans un rêve charmant,
Se mettre en marche, et chercher son amant.
Quoi! disait-elle, il court à la victoire!
Il a bien pu me quitter pour la gloire!
Que poursuit-il? une ombre, un vain laurier.
Ah! toute femme, en aimant un guerrier,
Aime un ingrat, qui cherche à la surprendre :
Il est galant, mais il n'est jamais tendre.
Des sons alors brillants, mélodieux,
Font retentir des bois silencieux :
C'était le chant, la voix douce et flexible
D'un rossignol qui, devenu sensible,
Sur un air tendre, entonnait dès le jour
Sa première hymne en l'honneur de l'amour.

Ah! si Bacchus, couché sous des ombrages,
Reprit la nymphe, entendait ces ramages,
Son cœur sans doute en serait attendri.
Maudit l'amant chez des Scythes nourri,
A l'œil farouche, à l'âme altière et dure,
Qui le premier, revêtant une armure,
Pour les combats, sans craindre nos douleurs,
Abandonna sa jeune amante en pleurs.
O rossignols! l'instinct qui vous inspire
Met-il chez vous l'honneur à vous détruire?
L'amour, hélas! et ses brûlants désirs
Font nos tourments : ils font tous vos plaisirs.
Qui te l'a dit? lui répond Philomèle;
Ignores-tu quelle fureur cruelle,
Quel traitement jadis les feux d'un roi
Dans ces déserts ont exercé sur moi?
Progné ma sœur vengea trop mon injure.

Tout l'univers a su notre aventure.
Et même encor, dans mes tristes regrets,
J'en entretiens l'écho de ces forêts.
Va, ne crois pas, jeune et noble mortelle,
Qu'il te suffit d'être sensible et belle
Pour attendrir ou fixer ton vainqueur :
Sans être aimée on peut donner son cœur.
L'homme est ingrat ; nos maux sont leur ouvrage :
Trop de tendresse expose à trop d'outrage.
Rentre en toi-même, et, jugeant par mes yeux,
Visite au moins ces bois mystérieux.

A ce discours la nymphe est moins timide.
Pourquoi, dit-elle, interrogeant son guide,
Vois-je à l'écart, dans ces rocs escarpés,
Des creux profonds, rustiquement coupés,
Nids clandestins, cellules naturelles,
Où, loin du bruit, colombes, tourterelles,
D'un pied furtif, après plusieurs détours,
Plusieurs combats, vont cacher leurs amours?
J'entends d'ici leurs plaintes caressantes,
Leurs doux accents, leurs ailes frémissantes.
O combien cher, répond l'oiseau penseur,
Vénus dans peu leur vendra sa douceur!
Tous ces galants au tendre et beau langage,
Qui, si soumis, leur offent leur hommage,
Ne sont au fond, de plaisirs affamés,
Que des vautours en pigeons transformés;
Que des milans, race ingrate et perfide,
Qui, séduisant une beauté timide,
Par leurs efforts à peine ont obtenu
Les premiers dons d'un amour ingénu,
Qu'ils vont partout, sous leur propre figure,
A cris perçants, conter leur aventure,

Et fatiguer les échos indiscrets,
Tandis, hélas! qu'au milieu des forêts,
Dans quelque creux, leurs muettes victimes,
Dont trop d'amour a fait seul tous les crimes,
Sèchent de honte, et meurent de douleur
D'avoir connu, suivi, pour leur malheur,
Ce peuple ailé, cruel, lâche, hypocrite,
Né pour glapir sous les joncs du Cocyte,
Et déchirer avec leur bec affreux
Le cœur pervèrs des scélérats comme eux.
Mais n'est-il pas au moins dans ce bocage
De nœuds constants quelque heureux assemblage?
Reprend la nymphe. Il en fut autrefois,
Dit Philomèle. On pouvait dans nos bois
Voir deux à deux nos arbres pacifiques
Entrelacer leurs rameaux sympathiques.
L'un faisait naître, à Vénus consacré,
Les feux brûlants, l'amour immodéré;
On soupirait d'abord sous son ombrage.
L'autre inspirait par son chaste feuillage
(Car à l'hymen il était dédié)
L'honneur, la paix, la constante amitié.
Point de transport, point de langueur funeste,
Jamais d'excès. De cet accord céleste
Se composait un état fortuné.
Heureux l'oiseau, vers ces bois entraîné,
Qui s'en venait, sous leur magique asyle,
De ses petits bâtir le domicile!
Il y goûtait tout ce qu'ont de plus doux
Ces noms si chers et d'amant et d'époux.

Des vents affreux, de violents orages
Vinrent un jour séparer ces ombrages.
Plus de bonheur; adieu tranquillité.

Par ses désirs chacun fut emporté ;
On s'ennuya ; les débats s'allumèrent ;
Tous les maris les premiers s'envolèrent.
Les petits même, éclos depuis un jour,
Furent laissés. On éteignit l'amour
Par les plaisirs. La commode licence
Confondit tout, le nom, la résidence,
Le nid, la femme, et le mal, et le bien ;
Tout fut égal, on n'y connut plus rien.
Bientôt après à la nymphe attristée
L'oiseau fait voir la tendre Galatée
Pleurant Acys, Acys son jeune amant,
Par un rival immolé récemment,
De qui le sang dans des grottes profondes,
Devenu fleuve, allait roulant ses ondes.
Là, lui dit-elle, est Céphale éperdu,
De son épreuve encor tout confondu ;
Voici l'endroit où Daphné fugitive
Devint laurier ; là, doucement plaintive,
Syrinx encor gémit dans ces roseaux ;
Plus loin Biblis en source épand ses eaux ;
Là fut Aglaure en pierre convertie ;
Là vint Borée enlever Orithye ;
Et c'est ici que Pyrame est tombé,
Trop tendre amant que suivit sa Thisbé.

Après ces mots Philomèle s'envole,
Tel qu'un zéphyr, léger enfant d'Éole.
L'Amitié cherche, et la demande en vain.
Elle écoutait, lorsqu'un chantre divin
Se fait entendre. Hélas ! c'était Orphée,
Qui, dans des rocs, sur les bords du Ryphée,
Sa lyre en main, les yeux mouillés de pleurs,
Aux vents, aux flots, racontait ses douleurs.

Qui lui rendra sa charmante Eurydice?
Cruel Tartare, ah! par quelle injustice
La retiens-tu? Le Ryphée à jamais
Retentira de ses justes regrets.
Telle à l'écart, près de son nid perchée,
Une colombe au fond d'un bois cachée
Demande, appelle, et rappelle toujours
Ses chers petits, doux fruits de ses amours,
Qu'un dur pasteur a, de sa main grossière,
Tremblants et nus, arrachés sous leur mère.
Sur un rameau, là, seule en sa douleur,
La nuit l'entend lamenter son malheur.
L'ombre s'enfuit, tout s'éveille, et l'aurore
Sur son rameau l'entend gémir encore.

Que pensais-tu, nymphe, dans ton erreur,
Quand, chaque objet redoublant ta terreur,
Tous te disaient combien, malgré ses charmes,
Un tendre amour peut nous coûter de larmes?
On croit qu'alors en abjurant sa loi,
Ton faible cœur murmura malgré toi.
On conte aussi que, pour faire une pause,
Prête à t'asseoir, l'épine d'une rose
Piqua ton doigt, et, causant tes douleurs,
Avec un cri t'éveilla tout en pleurs.
De son côté, dans le champ des mensonges,
Bacchus dormant s'instruisait par des songes.
Muse, à ce coup tu me dois inspirer.
Mais dans le port il est temps de rentrer;
Mon frêle esquif, côtoyant les rivages,
Fuit la tempête, et craint les longs voyages.
Le vent se lève; après quelque repos,
Ma rame encor va sillonner les flots.

CHANT QUATRIÈME.

Monstre enivré de grandeur et de vent,
Qui sous nos pas va creusant des abymes,
Ambition, dont l'orgueil fit souvent
De tes héros tant d'illustres victimes,
Rentre aux enfers, replonge-s-y les crimes.
Tu nous ravis le plus solide bien,
Le doux repos où tout bonheur se fonde.
A l'homme, hélas! il ne faut presque rien.
L'ambitieux n'a pas assez d'un monde.
Sur cette mer couverte de vaisseaux,
Permis aux fous d'affronter le naufrage.
Disons toujours, en regardant les flots :
Voguez, messieurs; moi je reste au rivage.
Oh! qu'on me donne un enclos, un verger,
Où l'eau serpente, où le zéphyr s'amuse;
Un toit rustique où je puisse loger,
Moi, mon ami, le sommeil et ma muse,
Et l'on verra si j'en voudrai changer.

D'un pareil sort Bacchus goûtait les charmes
Avant le temps de sa funeste erreur.
En sommeillant il se croit sous les armes,
Aux bords du Gange, au milieu des alarmes,

Portant partout la mort et la terreur.
C'était l'instant où Bellone en fureur
Grince des dents, vole au sein du carnage;
Le Désespoir, la Cruauté, la Rage,
Poussaient son char. Un long gémissement
A la déesse échappe en ce moment.
Elle en rougit. Un horrible sourire
Dérobe aux yeux le mal qui la déchire.
Soudain par elle un monstre est enfanté.
C'est un soldat au regard effronté,
Qui, furieux, dès qu'il voit la lumière,
Insulte au ciel, et fait frémir sa mère.
Déjà par lui les rangs les plus pressés
Sont à grands coups détruits et renversés.
C'est l'orgueil seul, non l'honneur qui l'enflamme.
Les noirs complots, le crime est dans son âme.
De tout mérite il cherche à se venger,
Et dans le sang il aime à se plonger.
L'art sur son casque a peint les Danaïdes,
Et l'eau qui fuit de leurs tonnes perfides.
Bacchus enfin veut arrêter ses coups.
Le monstre accourt. Tel qu'un tigre en courroux
Fond sur un tigre, ainsi dans leur furie
Ces deux rivaux vont s'arracher la vie.
Comme une flamme en leur active main,
Leurs poignards nus voltigent sur leur sein.
La mort, errant autour de chaque armure,
Court, suit la pointe, et cherche une ouverture.
La soif du sang dont ils sont dévorés
Tarit leur sang dans leurs cœurs altérés.
Ils sont muets, tremblants. De leur prunelle
Le globe ardent rougit, sort, étincelle.
Leur rage enfin les force à s'embrasser;
Et corps à corps, pour se mieux renverser,

Ce couple uni lutte et tombe. Sans cesse
Il se débat, il se roule, il se presse.
Le nouveau monstre est vainqueur un instant,
Il va frapper... Bacchus en s'agitant
Le fait tourner, et prend soudain sa place.
D'un bras de fer arrachant sa cuirasse,
De l'autre il va... Ciel! quel spectacle affreux!
Il ne voit plus qu'un amas ténébreux,
Qu'un assemblage horrible, impénétrable,
De cent ressorts, dont l'acier formidable
Va, vient, serpente, et par mille détours
Forme un dédale où l'œil se perd toujours.
Qui donc es-tu? parle, que dois-je croire?
Lui dit Bacchus, tremblant de sa victoire.
Pourquoi le ciel ne t'a-t-il pas donné
Le cœur d'un homme? — Un cœur! va, je suis né,
Lui répond-il, pour l'audace et la feinte.
Tous ces ressorts qui te glacent de crainte
Me donnent seuls la vie et l'action.
A leur jeu sourd connais l'Ambition,
Et son intrigue, et le trouble, et la guerre,
Et mon adresse, et mon profond mystère,
Et la révolte, et le mépris des lois,
Et l'art des cours, et les traités des rois.
Tout asservir, voilà mon vœu suprême.
Où tu voudras désire un diadème,
Il est à toi : je suis sûr du moyen.
Mais, ton choix fait, tu n'aimeras plus rien.

Bacchus d'horreur à ces mots se réveille.
L'affreuse voix résonne à son oreille.
La nymphe et lui dans le même moment
Se regardant d'un œil d'étonnement :
Ah! dit Bacchus, je renonce à la gloire.

Adieu grandeurs, combats, lauriers, victoire.
Tout cet éclat ne vaut pas mon destin.
Je vous verrai, coteaux de Chambertin,
Terrain d'Aï, d'Épernay, de Coulange,
Sol fortuné, béni par la vendange.

Moi, c'en est fait, dit la nymphe à son tour,
J'aime le calme: il n'est point dans l'amour.
O mon désert, que ta beauté touchante
Plus que jamais me séduit et m'enchante!
A quels malheurs allait s'abandonner
Mon faible cœur! Mais puis-je encor signer
Nos règlements? Cette œuvre auguste, insigne,
Veut d'autres mains; Pallas seule en est digne.

Pallas paraît avec ses attributs.
Voilà, dit-elle, en montrant des statuts,
Ceux qu'à mon tour j'ai rédigés moi-même.
Je leur attache (et c'est Jupiter même
Qui par le Styx garantit mes serments)
L'intime accord des vœux, des sentiments,
La fermeté, le secret, la constance,
Les bons conseils, la douce confidence,
Et ce bonheur d'exister dans autrui,
Sans distinguer si c'est ou vous, ou lui.
De tes festins les utiles exemples,
Chaste Amitié, vont rétablir tes temples.
Cours de ce pas vers l'asyle honoré
Où, loin des vents, ton feu pur et sacré,
Sous l'œil soigneux d'une mortelle austère,
Rayonne encor de sa splendeur première.
Tu sais son nom, ses solides vertus:
Entre ses mains tu mettras mes statuts.
Dans vos repas, censeur non moins rigide,

Je veux qu'Ariste avec elle y préside.

Et toi, Bacchus, porte-s-y ta gaîté,
Ton esprit franc, tes mœurs, ta liberté;
Que ta liqueur, toujours mûre et brillante,
Présente à l'œil un perlé qui l'enchante.

Et vous, brigands qui trompez l'univers,
Ambition, Amour, esprits pervers,
Portez ailleurs vos faiblesses, vos vices,
Vos repentirs, vos honteux artifices.
Je règne ici : qu'y feriez-vous tous deux?
Hé! croyez-vous qu'un repas généreux
Où l'Amitié réunit à sa table
Les partisans de l'honneur véritable
Puisse souffrir deux fripons tels que vous?
Je vous connais sous votre air simple et doux.
Votre art perfide est ami des ténèbres,
Et vos héros de leurs forfaits célèbres
Ont trop souvent, avec impunité,
Fait retentir le monde épouvanté.

Au même instant le couple heureux s'envole,
Mais sans remords, sans dire une parole
De repentir, le front haut, l'œil hardi,
En vrai brigand, dans le crime endurci.
Minerve alors disparaît dans la nue.
Bacchus, Ariste, et la nymphe ingénue
S'en vont ensemble où l'ordre de Pallas
Leur a prescrit de diriger leurs pas.

Mais quelle est donc cette illustre mortelle
A qui déjà nos statuts sont portés?
C'est vous, R**. Si ma muse infidèle
En vous nommant trahit vos volontés,

Faites-moi grâce, et n'en accusez qu'elle.
En écrivant, nos transports indiscrets
Font, malgré nous, échapper nos secrets.
Sans doute alors le dieu qui nous anime
Fait notre excuse, et se charge du crime;
Et tout à coup, dans quelque accès nouveau,
Si, sa présence échauffant mon cerveau,
Il me forçait à peindre un cœur sensible,
Grand, courageux, sincère, incorruptible,
Qui, pour servir ses généreux amis,
Ne connût point d'obstacle ou d'ennemis;
Qui, dans un sexe aimable et né pour plaire,
Fît admirer la foi, le caractère,
L'honneur antique, et ces dons précieux,
Reste de l'or d'un siècle aimé des dieux;
S'il m'y fallait ajouter la peinture
D'un mortel vrai, d'une âme libre et pure,
Où se joignît un esprit élevé,
Des eaux du Pinde à leur source abreuvé;
D'une âme enfin qui, ferme sans rudesse,
Douce et non faible, active avec sagesse,
Malgré les flots, sur l'océan des cours
Vers le bien seul sût diriger son cours;
Peut-être alors, trop plein de ces images,
Sans y penser, nommant mes personnages,
Même au péril de vous mettre en courroux,
Je m'écrîrais que c'est Ariste et vous.
La voix du cœur est toujours la plus forte;
Son vif élan nous trompe et nous emporte.
C'est votre cœur qui, pour moi prévenu,
Vous fit penser que, timide, ingénu,
Ennemi né de tout lâche artifice,
Je méritais avec quelque justice,
Convive sûr, à vos repas admis,

D'y prendre place au rang de vos amis.
Ariste et vous tous les deux par avance
M'avez fait don de votre confiance.
Voilà, R**, le plus noble bienfait
Qui charme une âme et la touche en effet.
C'est ce penchant, c'est ce premier suffrage
Qui pour jamais enchaîne notre hommage.
Il est flatteur de se voir estimé,
Mais qu'il est doux de se sentir aimé!
A ce plaisir quand ma verve s'allume,
Pour vous mes vers se pressent sous ma plume;
Ce prompt transport m'a tout fait oublier.
Tel qu'un Cyclope en son noir atelier
D'un lourd marteau dompte et frappe et tourmente
D'un fer rougi la masse étincelante;
Tel, non sans peine, en mille sens divers,
Tournant sans cesse et retournant mes vers,
Je m'efforçais à saisir sur la scène
Les traits, le port, le ton de Melpomène,
Lorsque soudain, pour causer avec vous,
Cherchant matière à des crayons plus doux,
J'ai, sur un fond plus simple et moins sauvage,
En quatre chants tracé ce badinage.
Mais je revole à mes premiers pinceaux;
Et, loin des fleurs, des nymphes, des ruisseaux,
Je vais trouver, rêveur mélancolique,
Ces noirs cyprès, ce bois funèbre, antique,
Où Melpomène, à l'abri d'un rocher,
Sous des tombeaux se plaît à se cacher.
Pour pénétrer ces lieux impénétrables,
Il faut dompter deux taureaux indomptables,
Leur faire à force ouvrir de durs sillons,
Exterminer de nombreux bataillons

Que tout armés produit soudain la terre,
D'un fier dragon assoupir la paupière :
Tout mon corps tremble, et vers mon cœur serré
Déjà d'effroi mon sang s'est retiré.

ÉPITRES.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME

VEUVE DE LAGRANGE.

Reçois, ma chère sœur, avec autant de plaisir que j'en ai à te l'offrir, ce recueil de mes différentes poésies, rassemblées comme tu le désires dans ces deux volumes. Tu les aimes, et tu m'en fais jouir. Il n'est pas difficile, dit-on, de reconnaître dans nous le frère et la sœur; mais la ressemblance des penchants est la première et la plus flatteuse : c'est par elle que nos cœurs se sont si souvent ouverts l'un à l'autre, que nous avons mis si naïvement ensemble nos plus anciens et nos plus innocents souvenirs. Te rappel-

les-tu, ma chère sœur, toute l'impression que me fit, dans un âge encore voisin de l'enfance, la première tragédie que j'aie vue, *Athalie*, jouée sous une orangerie et dans un village? et cette autre impression profonde et inneffaçable que me fit, à peu près dans le même âge, le soir, au soleil couchant, le majestueux automne, dans un jour de son calme, de sa fraîcheur et de sa magnificence? Je suis encore sur les lieux; je vois son ciel, ses nuages, la terre couverte et embaumée de ses fruits. Je retombe dans mon attendrissement silencieux devant la richesse et la mélancolie de la nature. Tu n'as pas oublié sans doute qu'en commençant les plus beaux jours de ma jeunesse, et en te contant mes voyages, je t'ai fait monter avec moi dans mes récits sur les hauteurs de la Forêt-Noire. Quel ravissement je te fis éprouver! Comme tu m'écoutais lorsque pour te décrire ma situation je te disais :

Déjà, laissant là les campagnes,
J'atteignais les hautes montagnes;
Dans un air frais, pur et léger,
Je croyais doucement nager.
Le beau printemps venait de naître;
Le jour commençait à paraître,
Et je sentais, à chaque pas,
Un certain oubli plein d'appas,
Un calme qu'on ne conçoit pas,
Remplir et gagner tout mon être.
Tout ce corps m'était étranger;
Mon œil se laissait diriger
Vers le ciel, l'azur, la lumière.
Des esprits semblaient m'appeler;
J'étais tout prêt à m'envoler,

N'appartenant plus à la terre ;
Et, sur cet Olympe enchanteur,
Si mon œil, par un cas étrange,
T'eût trouvée, à coup sûr, ma sœur,
Si près du ciel, dans mon bonheur,
Je t'aurais prise pour un ange.

Mais, si je te faisais part de mes bonheurs, tu me contais aussi les tiens. Qu'il était beau ce grand jardin, à la campagne, où l'on te mena pour la première fois sans t'en rien dire ! Quelle fut, en y entrant, ta joie enfantine, ton aimable et subit ravissement ! Comme tu fus frappée de ces belles figues que les chaleurs de l'été n'avaient pas encore jaunies ! mais qu'elles étaient éblouissantes sur leurs buissons verts, ces roses épanouies vers lesquelles tu volas d'abord comme un papillon ! La déesse des fruits y disait à la déesse des fleurs : « Rien ne me surprend ici, ma jeune « et brillante compagne ; tout est dans l'ordre et « dans la nature.

« Pomone ne vient qu'après Flore ;
« L'Hymen ne vient qu'après l'Amour.
« Pour la belle enfant qui t'implore
« Et que ton teint déjà colore,
« Des roses, ma sœur, c'est le jour.
« Ma figue n'est pas mûre encore ;
« Mais l'ardent soleil suit l'aurore.
« Je fais cueillir, tu fais éclore.
« Crois-moi, j'aurai bientôt mon tour. »

Cela est arrivé, ma chère sœur. Notre vie s'est presque écoulée ; nous voilà tous les deux aujourd'hui sur le terrain de la vieillesse : moi, près d'en sortir ; toi, ne faisant que d'y entrer, mais avec ce calme de l'âme qui annonce les ressources

de la raison, et ces grâces du cœur et du caractère que le temps ne saurait flétrir ni ravir. Tes tendres soins pour moi, dans mes vieux jours, leur donnent un prix qui me les rend plus chers. Voilà comme mademoiselle Thomas, sous mes yeux, veillait sur la conservation et le bonheur de son tendre et excellent frère. Il y a une espèce d'hymen tout fait entre les sœurs qui ne se marient pas et les frères libres et poètes, un recommencement de maternité et d'enfance entre les mères veuves et leurs fils poètes, sans engagements. J'en ai été un exemple frappant. Quand mes cheveux étaient prêts à blanchir, la mienne, avec un sentiment de douce compassion, voyant mes distractions nombreuses, l'indépendance de mes goûts, mon incapacité absolue pour les affaires et la fortune, me disait (c'était son mot) : « Mon enfant! mon pauvre enfant! mon pauvre homme! ah! si ce fantôme brillant qu'on appelle *gloire* arrive à temps pour les hommes engagés au service des Muses, c'est quand il vient, sous les yeux de leurs mères, de leurs femmes et de leurs sœurs, attacher à leurs foyers, et sur des murs parés par les mœurs et la modestie, de douces et innocentes couronnes! c'est quand il vient, quoique tard, les faire jouir du succès de leurs travaux dans ces plus chères moitiés d'eux-mêmes! » Mais comme ces amants des Muses aiment leur retraite, leurs études, et surtout la poésie, cette véritable magicienne, qui cache (qu'on ne s'y trompe pas) sous une exagération appa-

rente, et sous un délire quelquefois mal interprété, une analyse sévère, un dessin correct, une couleur franche, un tact sûr, un sentiment vif et durable, et des vues vastes, longues et fines, sur la nature ! La profondeur et la naïveté, voilà son principal caractère; voilà ce qui distingue éminemment tous les grands poètes, Corneille, La Fontaine, Molière, Shakespeare; ils ont quelquefois l'air de dépasser la nature, mais ils ne lui en sont que plus fidèles. O poésie ! que tu offres de moyens de bonheur ou de malheur à tes amants les plus favorisés ! Je n'ai pas à me plaindre d'elle. Je fais pourtant de mon mieux pour écouter de préférence des idées plus convenables à mon âge ; mais qu'on a de peine à se détacher d'une maîtresse long-temps aimée, avec laquelle on a fait assez bon ménage! J'ai beau vouloir m'éloigner d'elle, et lui dire de loin, Adieu! adieu !

Pour moi, pour moi les vers sont toujours quelque chose.
Quand le cœur les conçoit, quand l'esprit les compose,
Ah ! qu'un poète est enchanté!
Il n'entend, il ne voit, il ne sent autre chose :
Ce n'est pas du plaisir, c'est de la volupté.
Ma sœur, conçois-tu bien ce qu'est la poésie ?
C'est le nectar, c'est l'ambroisie ;
C'est la saveur des fruits, le doux esprit des fleurs ;
C'est l'arc-en-ciel et ses couleurs ;
C'est une ivresse, un charme; en un mot, c'est la vie.
Qu'est-ce en comparaison, ma sœur, que d'être roi?
Je lui dis à ses pieds : « O fée enchanteresse !
« Qui te goûte une fois te goûtera sans cesse ;
On ne guérit jamais de toi.
« Des mers, des flots émus, de leur neige écumante
« Vénus naît, tu la peins. Par ton ciseau je voi

« Dans un marbre qui fuit s'envoler Atalante.
« Je te trouve partout, partout comme l'Amour.
« On te prendrait pour lui ; les Grâces sont ta cour ;
« Tout t'appartient, rien ne t'égale.
« Te voilà dans les champs la tendre Pastorale,
« L'humble Fable avec la cigale,
« La Romance dans les déserts,
« Du palais des Césars la voûte colossale,
« Le Chant et l'Harmonie animant nos concerts,
« L'Ode au ciel d'un seul vol s'élançant dans tes vers,
« Dans nos villes la Comédie,
« Dans les palais la Tragédie,
« Et l'immense Epopée en ce vaste univers. »

Ah! que voilà bien mon frère, t'écrieras-tu, ma chère sœur. Eh bien ! ce n'est pas ma faute : c'est encore elle qui vient de m'apparaîtr eavec tous ses charmes. Mais un tableau plus touchant s'offre à ma vue : c'est une mère de famille respectable, toujours occupée, d'une humeur douce et égale ; entourée de ses enfants, de leur tendresse, de leurs respects, de leur reconnaissance ; honorée de l'estime et de l'attachement des hommes et des femmes les plus honnêtes, les plus distingués par leur mérite, et qui se plaisent dans sa société. Ajoute, ma chère sœur, à ces récompenses des mœurs et de la sagesse toute l'affection de ton ami et de ton frère,

Jean-François DUCIS.

AVERTISSEMENT

SUR

L'ÉPITRE A L'AMITIÉ,

AU SUJET DE LA MORT DE M. THOMAS.

J'ai cru devoir lire cette Épître à l'assemblée publique de l'Académie française le jour même où M. Guibert, successeur de M. Thomas, y est venu prendre séance. Il convenait qu'elle parût imprimée en même temps que son discours de réception; mais comme elle avait besoin, dans quelques endroits, de notes et d'explications, je les ai réunies dans cette espèce d'Avertissement, pour instruire d'avance le lecteur de ce qui a donné lieu à cette Épître, et surtout aux sentiments et aux justes regrets qui la terminent.

Cet ouvrage a été précédé et suivi pour moi d'événements trop intéressants et trop douloureux pour qu'ils puissent jamais s'effacer de ma mémoire. C'est après ma chute dans les montagnes de la Savoie, c'est après avoir échappé à la mort par un bonheur presque incroyable, c'est après avoir été rejoindre M. Thomas au village d'Oullins, près de Lyon, que j'ai abandonné mon cœur au plaisir d'écrire cette Épître sous les yeux mêmes et pour ainsi dire entre les bras de l'ami que j'ai perdu.

On concevra aisément quelle dut être ma joie en le voyant paraître tout à coup au pied des montagnes qui avaient été les témoins de ma chute, avec tous les secours que demandait ma situation; il n'avait rien oublié pour

rendre mon transport infiniment prompt, commode et facile. A peine fûmes-nous arrivés, qu'il peignit vivement, dans une épître, et le péril auquel je venais d'échapper, et sa joie de me voir rendu à la vie. Je me trouvai dans sa maison de campagne, à Oullins, environné et prévenu des soins les plus attentifs, entre lui et sa vertueuse sœur, qui, faible et délicate, l'accompagnait dans tous ses voyages, et dont la tendresse et l'intelligence active lui épargnèrent, pendant sa vie, ces embarras et ces détails multipliés, toujours si incompatibles avec l'étude et les méditations du génie. C'est là que mon ami me surveillait lui-même, m'aidant de son bras, soit pour monter, soit pour descendre; couchant dans une chambre ouverte sur la mienne, et m'interrogeant la nuit aux moindres soupirs de ma douleur. Eh! comment oublierais-je jamais le premier moment de notre entrevue au bourg des Echelles? Avec quelle diligence il accourut à mon secours! avec quelle vivacité il m'emporta dans ses bras! Comment oublierais-je nos conversations d'Oullins, nos doux épanchements, mes premières promenades à ses côtés, sa tendre inquiétude à observer les progrès de ma convalescence, son allégresse au retour de mes forces; l'essai que j'en fis en copiant de ma main, et sous ses yeux, dans le silence de la campagne, le chant des Mines dans son poème du Czar, chant vraiment original, qu'il venait d'achever avec tant de plaisir sous le beau ciel de Nice? Comment oublierais-je sous quel charme délicieux, dans quel rajeunissement d'âme et d'organes je me sentis renaître à la nature, parcourant autour de moi les richesses et l'éclat d'une saison et d'un climat pittoresque, admirant les merveilles terribles du monde souterrain dans les vers d'un ami illustre, revoyant la gloire dans ses talents, le bonheur dans sa tendresse, heureux de vivre encore, heureux de vivre avec lui?

Qu'on joigne à ces jouissances intérieures le voisinage et la société de M. l'archevêque de Lyon, qui, sensible à mon accident, s'était hâté de me proposer d'abord un lo-

gement dans son château, mais qui comprit aisément, par son propre cœur, que je ne pouvais demeurer ailleurs que chez l'ami généreux qui venait de me recueillir presqu'à l'endroit de ma chute. Quand mes forces me le permirent, ce fut avec un plaisir bien vif que je fus témoin presque tous les jours, parmi les personnes de Lyon les plus distinguées, soit à l'Académie, soit dans les cercles, des marques multipliées d'estime et d'admiration publique qui le cherchaient de tous côtés. Qu'on se figure un homme simple, modeste, même timide, d'une bonté de cœur extrême, des mœurs les plus pures et les plus douces, plein d'esprit, ne négligeant aucun des devoirs et des attentions délicates de la société, ajoutant à une longue réputation de talents et de vertus les dehors d'une existence toujours honnête, et souvent très honorable dans les occasions. Qu'on se le représente aux séances particulières de l'Académie de Lyon, lisant tantôt son chant de l'Angleterre, tantôt celui des Mines, tantôt celui des Fêtes de Louis XIV; une autre fois, un morceau de prose très piquant et très savant sur l'origine de la langue poétique, qu'il composait à Oullins, en ma présence; revenant ensuite avec moi dans sa solitude champêtre; m'y confiant ses conceptions, ses sentiments, ses ouvrages; recevant avec plaisir toutes mes émotions, toutes mes pensées, tous ces mouvements impétueux et surabondants d'une seconde vie, nés de la convalescence, et que j'avais besoin de répandre dans son sein. Qu'on nous voie tous les deux, surtout le 30 août dernier, à la séance publique de l'Académie de Lyon, au milieu d'une assemblée nombreuse et brillante, placés vis-à-vis l'un de l'autre : lui, charmant son auditoire par la lecture de son beau chant de Louis XIV, faisant retentir ce sanctuaire des Muses des noms révérés de Turenne, de Condé, de Luxembourg, de Catinat, de Fénelon, et du duc de Bourgogne ; et moi, terminant la séance par la lecture d'une épître à l'Amitié, où je lui rappelais, en le regardant, et le péril que j'avais couru, et les secours qu'il m'avait prodigués; où,

près de le quitter, dans un adieu solennel, je le recommandais à la douceur du climat de Nice, impatient d'aller bientôt moi-même jouir des embrassements d'une mère tendre, qui frémissait encore de l'image de son fils expirant, et qui, dans sa vieillesse, ne demandait plus au ciel que le bonheur de me voir encore avant de mourir. La fin de cette épître toucha vivement l'assemblée : car comment échapper à l'impression des mouvements de la nature? Mais le transport s'accrut, et les larmes coulèrent de tous les yeux, lorsqu'en nous levant après la séance, dans l'émotion d'un si doux sentiment, on vit les deux amis s'avancer l'un vers l'autre, se tendre les mains et s'embrasser. Hélas! qui m'eût dit que, dix-huit jours après, l'ami qui me pressait contre son sein ne serait plus, et que déjà l'instrument fatal creusait en silence sa dernière demeure dans l'église du village d'Oullins.

Je ne parlerai point ici en détail de tout ce qu'a fait M. l'archevêque de Lyon pour un confrère célèbre, dont il honorait profondément l'âme et les talents, dont il avait goûté avec tant de plaisir le caractère, l'esprit et le commerce, à qui il portait une amitié si sincère, et qu'il ne cessera jamais de regretter. Tous les soins, tous les secours qu'un malade peut attendre, M. Thomas les a reçus dans le château d'Oullins, où ce prélat vraiment sensible nous fit transporter tous aux premières menaces de la maladie. Mais ce que je ne puis taire, ce qui reviendra souvent à ma pensée, c'est le moment où, malgré le danger de l'air infecté par une maladie contagieuse, quoique indisposé lui-même depuis quelque temps, ce prélat respectable monta dans la chambre de son confrère mourant, et, s'approchant de son lit, le cœur serré de douleur, et retenant à peine ses larmes, lui parla de son péril et des grands intérêts de l'homme au bord du tombeau, avec cette piété tendre, avec cet accent de l'âme que l'amitié courageuse et la religion consolante peuvent seules inspirer. Debout derrière lui, je suivais mot à mot sa voix

tremblante et quelquefois entrecoupée de soupirs. J'en lisais les impressions touchantes sur le front édifiant et soumis de la douce et religieuse victime, qui devait tomber sitôt sous le coup mortel. J'écarte de mon esprit les différents états où je l'ai vu ensuite; je me transporte tout à coup dans le palais de M. l'archevêque, à Lyon. C'est là qu'il pleura avec nous, avec la malheureuse sœur de notre ami, avec sa propre famille et tous les vertueux ecclésiastiques qui l'environnaient, la perte irréparable que nous venions tous de faire, arrivée dans le château d'Oullins le 17 septembre 1785, à trois heures du matin. C'était un deuil général. Qui en était plus digne que mon ami? M. le marquis de Montazet, qui le révérait avec tendresse, lui rendit les derniers devoirs avec moi, lui donna des larmes comme à un frère. Mais pour caractériser la douleur de sa douce et charmante épouse, quand j'aurais les pinceaux de l'ami que je pleure, comment pourrais-je exprimer ses soupirs, sa religion, sa délicatesse, ses prévoyances, son activité, son silence ou ses paroles; cette âme sensible et céleste qui, dans ces moments de péril, et sur le bord de la tombe ouverte, semble faire de la beauté vertueuse et compatissante un être surnaturel qu'on invoquerait contre la mort même, si ses larmes n'attestaient pas qu'elle est mortelle comme nous?

Le chant funèbre qui succède, dans mon Epître, au chant d'amitié et d'allégresse, ne contient rien que de conforme à la vérité historique. Pouvais-je ne pas montrer mon ami m'adressant, quand il se réveillait, deux vers de mon Epître, qu'il avait retenus, et qui semblaient voler du fond de son cœur, vivant encore, sur sa bouche mourante, où se formait à demi le doux sourire de l'amitié (1)? Puis-je laisser ignorer que,

(1) Ces deux vers étaient ceux-ci :

De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire.
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami !

dans ces moments imprévus de réveil, il disait vivement : Mon ami est-il là? que, quand le saint et vénérable ecclésiastique (1) à qui il ouvrit son âme, l'un des grands-vicaires de M. l'archevêque de Lyon, lui proposa de recevoir les derniers secours des chrétiens mourants, il ajouta, en les demandant avec piété : Ah! mes amis, que je vais les inquiéter! Puis-je ne pas publier que, quand M. le curé d'Oullins, après un discours simple et touchant, lui eut administré les sacrements de l'Eglise, il lui tendit affectueusement les bras, et le pressa, autant qu'il le put, sur son sein avec la plus tendre reconnaissance? Je n'ai point fait entrer dans la triste fin de mon Epître ces détails intéressants, que je place ici. Il en est encore un pourtant que je devrais omettre peut-être, mais qu'on me pardonnera sans doute d'avoir remarqué : c'est que, dans ce château, où tous les appartements ont sur leur porte une inscription qui sert à les nommer, mon ami est mort dans la chambre de la Candeur.

Parmi ses principaux amis, tous infiniment connus et respectables, on distinguait surtout M. d'Angiviller, qu'il aima tendrement et dont il fut aimé de même. Il eut aussi pour moi la plus vive amitié. Je me souviendrai toujours qu'à ma réception à l'Académie française, des larmes de joie coulaient de ses yeux. Il m'a constamment soutenu dans les malheurs comme dans les afflictions; ses bienfaits ont toujours prévenu mes désirs, mais le plus grand de tous est de m'avoir lié avec un ami que j'ai connu trop tard, que j'ai perdu trop tôt, et qui a laissé pour jamais dans mon cœur le regret de sa longue absence et le triste veuvage de l'amitié.

M. l'archevêque de Lyon, ce digne prélat, n'eût pas cru avoir acquitté envers M. Thomas toute la dette de son cœur s'il n'eût pas fait graver sur un marbre blanc très beau, qu'il avait fait venir exprès de Marseille, et

(1) M. l'abbé Sourd.

placé dans son église d'Oullins, l'épitaphe simple d'un homme simple, qui n'avait pas craint d'adresser une *Épître au peuple* (1), épitaphe si juste, qui lui a été inspirée par son amitié et sa douleur. Puisse, en la lisant, le voyageur, l'ami, l'écrivain vertueux, qu'un tendre intérêt conduira peut-être dans l'église d'Oullins, dire avec respect sur cette tombe de l'homme de bien et de génie : *Voilà mon modèle!*

(1) Je me souviens que M. Thomas me contait naïvement, comme une des choses qui lui avaient fait le plus de plaisir dans sa vie, qu'un bon curé de village lut un jour en chaire à ses paroissiens cette *Épître au peuple*, et leur persuada que les pauvres habitants de la campagne n'étaient pas aussi dédaignés qu'ils le pensent parmi les gens du monde et dans la capitale. Après sa grand'messe, il se plaça à l'entrée de son église, et lorsque ses paroissiens sortaient, il leur distribua à tous des exemplaires de cette Epître, qu'il avait fait imprimer à ses dépens.

EPITAPHE DE M. THOMAS,

PAR FEU M. DE MONTAZET, ARCHEVÊQUE DE LYON.

—

Ci gît Léonard-Antoine Thomas, *l'un des quarante de l'Académie française, associé de celle de Lyon, né à Clermont en Auvergne, le* 1er *octobre* 1732, *mort dans le château d'Oullins, le* 17 *septembre* 1785.

Il eut des mœurs exemplaires,
Un génie élevé,
Tous les genres d'esprit.
Grand orateur, grand poète,
Bon, modeste, simple et doux,
Sévère à lui seul,
Il ne connut de passions
Que celle du bien, de l'étude
Et de l'amitié.
Homme rare par ses talents,
Excellent par ses vertus,
Il couronna sa vie laborieuse et pure
Par une mort édifiante et chrétienne.
C'est ici qu'il attend la véritable immortalité.

Ses écrits et les larmes de tous ceux qui l'ont connu honorent assez sa mémoire; mais M. l'archevêque de Lyon, son ami et son confrère à l'Académie française, après lui avoir procuré, pendant sa maladie, tous les secours de l'amitié et de la religion, a voulu lui ériger ce faible monument de son estime et de ses regrets.

ÉPITRES.

ÉPITRE A L'AMITIÉ,

LUE PAR L'AUTEUR, LE LUNDI 13 FÉVRIER 1786, A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE JOUR OU M. LE COMTE DE GUIBERT Y EST VENU PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. THOMAS.

Il serait à désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour. FÉNELON.

—

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers.
Du poids de tant de maux semés dans l'univers
Par tes soins consolants c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants.
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, le besoin d'être deux,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines!

D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisssau vers des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterais-je moi seul, de mon ennui chargé,

Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;
Ce nom répare tout. Sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteurs et ce mot de bienfaits.
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami! ce nom seul me charme et me rassure.
C'est avec mon ami que ma raison s'épure;
Que je cherche la paix, des conseils, un appui;
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille.
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.
Quelquefois tous les deux nous fuyons au village.
Nous fuyons : plus de soin, plus d'importune image.
Amis, la liberté nous attend dans les bois.
Sans nous plaindre, et de l'homme, et des grands, et des rois,
Nous déplorons sans fiel leur pénible esclavage.
De mes tilleuls à peine ai-je aperçu l'ombrage,
Mon cœur s'ouvre à la joie, au calme, à l'amitié :
J'ai revu la nature, et tout est oublié.
Dans nos champs, le matin, deux lis venant d'éclore

Brillent-ils à nos yeux des larmes de l'aurore,
Nous disons : « C'est ainsi que nos cœurs rapprochés
« L'un vers l'autre en naissant se sont d'abord penchés. »
Voyons-nous dans les airs, sur des rochers sauvages,
Deux chênes s'embrasser pour vaincre les orages,
Nous disons : « C'est ainsi que du destin jaloux,
« L'un par l'autre appuyés, nous repoussons les coups.
« Même sort nous unit, même lieu nous rassemble ;
« Avec les mêmes goûts nous vieillissons ensemble.
« Le ciel, qui de si près approcha nos berceaux,
« Ne voudra pas sans doute éloigner nos tombeaux.
« Sur nos tombeaux unis quelque beauté champêtre
« Viendra verser des fleurs, et des larmes peut-être.
« Heureux, en attendant, nous goûtons les loisirs,
« Les Muses, le sommeil, les innocents plaisirs. »
O doux séjour des champs ! C'était loin de la ville
Qu'Horace, dans Tibur, près du sage Virgile,
A son modeste ami, moins sobre en ce moment,
Epanchait à grands flots le Falerne écumant ;
Entendait, sur des fleurs, le vers magique et tendre
Qui fit plaindre Euriale et peignit Troie en cendre.
Tous deux ils parcouraient ces agrestes beautés,
Ces grottes, ces ruisseaux que tous deux ont chantés.
Trop heureux le mortel sensible et solitaire
Qui s'aime en son ami, qui dans lui sait se plaire,
Qui borne à son pouvoir ses faciles désirs,
Et dans le cœur d'un autre a mis tous ses plaisirs !
Suivez ces deux amis errants dans les campagnes,
Sur l'émail de nos prés, au penchant des montagnes,
Tantôt portant leurs pas vers des lieux fortunés,
Tantôt dans un désert par leur course entraînés :
Vous les verrez tous deux, ainsi que deux abeilles
Qui sur le lis, le thym, sur les roses vermeilles,
Pompent légèrement le doux nectar des fleurs,

Dévorer des objets la forme et les couleurs,
Laisser voler partout leur âme et leurs pensées
Sur la nature entière au hasard dispersées;
Mais ils viendront bientôt dans des discours charmants
Rapporter leurs plaisirs, leurs goûts, leurs sentiments,
Rassembler dans leurs cœurs, ravis de ses merveilles,
Un miel cent fois plus doux que celui des abeilles.
Leur travail est égal, leur trésor est commun,
Leurs cœurs sont confondus, leur bonheur n'en fait qu'un;
Et d'un bonheur si pur la nature est charmée.

Hélas! de maux obscurs notre vie est semée.
C'est un tribut secret que l'on paie en douleurs.
Sur ce sol dévorant, fécondé par nos pleurs,
D'où l'éclair de nos jours va bientôt disparaître,
Où sous la ronce encor la ronce aime à renaître,
Parmi tant de malheurs, dans sa tendre pitié,
Le ciel, qui les prévit, nous donna l'Amitié;
L'Amitié, baume heureux qui coule sur nos peines.
Sans doute il est un âge où, bouillant dans nos veines,
De désirs, de transports notre sang allumé,
Dans ses étroits canaux avec peine enfermé,
Comme un torrent de feu court et se précipite.
L'esprit est agité, le cœur s'enfle et palpite.
Le jeune homme, à l'aspect de la jeune beauté,
De surprise et d'amour soupire épouvanté.
Du pouvoir de l'amour faut-il des témoignages?
Il entraîne Léandre à travers les orages;
Ravit Diane aux cieux, Eurydice aux enfers;
D'Andromède expirante il détache les fers,
Couvre Renaud de fleurs dans les jardins d'Armide,
Fait tourner des fuseaux entre les mains d'Alcide;
Il séduit, il égare, il endort la raison.
Trop semblable à Circé, Vénus a son poison.

De ce poison charmant la jeunesse est avide;
Elle épuise à longs traits ce breuvage perfide,
Se consume d'amour, s'enivre de désir,
Et court avec fureur aux tourments du plaisir.

Mais déjà comme un songe a passé la jeunesse.
Je vois fuir loin de moi cette île enchanteresse,
Cette île où mon regard trop long-temps arrêté
Avec un long soupir cherche encor la beauté.
A travers mille écueils, à travers les tempêtes,
Je touche enfin ce port où, brillant sur nos têtes,
Ces deux astres amis, les Gémeaux radieux,
M'éclairent sans fatigue et consolent mes yeux.
Que de fois j'ai béni leur clarté douce et sûre!
Amitié, don du ciel, flamme invisible et pure,
A mon dernier soupir échauffe encor mon sein!
Et vous, que des plaisirs le dangereux essaim
Étourdit d'un tumulte et d'un éclat frivole,
Vous qui ne soupirez que pour l'or du Pactole,
Et vous qui dans les cours volez avec ardeur
Après ce rien brillant qu'on a nommé grandeur,
Conservez s'il se peut vos trompeuses ivresses:
Montez à la faveur, grossissez vos richesses.
Non, je ne vous vois point d'un regard ennemi;
Je vous plains seulement : vous n'avez point d'ami.
Dans ces salons pompeux où la richesse assemble
Tous ces mortels brillants, ennuyés d'être ensemble,
Je me sens accabler du poids de leur langueur.
En vain j'y cherche un homme et j'y demande un cœur.
Dans son palais rempli le riche est solitaire;
Tout du besoin d'aimer conspire à le distraire.
Plus loin, voyez ce pauvre. Au mépris condamné,
Traînant sous des lambeaux son sort infortuné,
Sans famille et sans nom, sans épouse et sans frère.

Il lui reste un ami : son chien suit sa misère;
Son chien marche, s'arrête, et veille auprès de lui;
Il l'aimera demain comme il l'aime aujourd'hui;
Il défend son sommeil, il flatte sa vieillesse.
Amis, ils ont tous deux besoin de leur tendresse.
J'ai vu, faut-il le dire? un riche avec de l'or,
Qui voulait à ce pauvre arracher son trésor,
Marchandant cet ami qui caressait son maître.
« Cet animal, dit-il, qui t'affame peut-être,
« Tu peux en le vendant soulager tes malheurs.
« —Eh! qui donc m'aimera? » dit le vieillard en pleurs.
Et son chien dans l'instant suit sa voix qui l'appelle.
O symbole touchant d'une amitié fidèle,
Que ton accueil est vrai! que tes transports sont doux!
Tu chéris nos foyers, tu vieillis près de nous,
Et ton dernier regard est encor pour ton maître.

Le ciel à notre argile a trop mêlé peut-être
Un esprit inquiet, une active vigueur,
Qui lassent notre tête et troublent notre cœur.
L'homme, ainsi tourmenté par son génie extrême,
Tourmenta ses égaux, l'univers et lui-même;
Mais parmi les transports dont il est dévoré,
Parmi tous ces excès il en est un sacré,
Que toujours on chérit et toujours on admire :
L'Amitié le produit. Amour, sous ton empire,
Pourquoi tes noirs soupçons, tes dépits orageux,
Portent-ils la terreur et la foudre avec eux?
Comment ce même amour peut-il donc faire éclore
Les poisons de Médée et les parfums de Flore?
Amour, peux-tu cacher sous des ris et des fleurs
Les haines, les dégoûts, le désespoir, les pleurs?
Combien la seule Hélène alluma d'incendies!
Mais faut-il des héros montrer les perfidies,

Ariane aux déserts contant son abandon,
L'air s'éclairant au loin du bûcher de Didon;
Sapho, qui, s'élançant au sein des mers profondes,
Nommait encor Phaon en flottant sur les ondes?
Faut-il peindre l'amour terrible, ensanglanté,
Ou la coupable audace outrageant la beauté?
Voyez-vous ce Centaure emportant Déjanire?
Dans ses muscles tremblants la volupté respire.
Comme à travers les flots, d'un cours précipité,
En regardant sa proie il s'enfuit enchanté!
Les yeux brûlants d'amour, les yeux tournés sur elle,
Il s'enivre, en nageant, d'une charge si belle.
Sous ce pied délicat qui cherche à s'affermir
Son cou nerveux s'embrase et fléchit de plaisir.
Nessus, dans les transports de ton extase avide,
Tu ne crains ni les dieux ni la flèche d'Alcide;
Mais la flèche d'Alcide est déjà dans ton flanc.

Ainsi par les excès, par les pleurs et le sang,
Partout l'aveugle Amour signala son passage.
O qu'Achille jadis, emporté par sa rage,
Achille, en apparence oubliant la pitié,
Par un excès plus noble honora l'Amitié!
De ce lion sanglant que la fureur est tendre!
Ce cri, « Patrocle est mort! » ce cri s'est fait entendre.
Achille oublie alors qu'Achille est outragé;
Il court. Patrocle est mort: il faut qu'il soit vengé.
Hector déjà trois fois, sous sa main meurtrière,
Trois fois, derrière un char, a rougi la poussière.
Sur ce corps déchiré, sensible et furieux,
Il s'écrie: « O Patrocle! » Il le demande aux dieux.
Il va bientôt enfin, vaincu par sa prière,
Rendre un fils qui n'est plus à son malheureux père.
Il se lève, il menace; il repousse ses pleurs;

Il promène à grands pas ses féroces douleurs :
Il appelle Patrocle ; et, dans un tel délire,
C'est encore en tremblant l'Amitié que j'admire.
Amitié, qui sans toi porterait ses malheurs ?
Hélas ! nés pour souffrir, mêlons du moins nos pleurs !

Malheureux ! quoi ! faut-il, sur ce globe où nous sommes,
Quand on veut les aimer, craindre toujours les hommes !
Se dire en gémisant, mais éclairé trop tard :
« Les voilà tous ensemble, et les cœurs sont à part ! »
Hélas ! la mort déjà m'entraînait dans l'abyme
Quand le ciel par degrés ranima la victime.
Sur des rocs déchirants soudain précipité,
C'est là que, sans couleur, mourant, ensanglanté,
De deux pauvres vieillards j'excitai les alarmes,
Et des yeux du passant fis tomber quelques larmes.
Mais mon péril n'est plus. Pourquoi le retracer
Quand je sens mon ami dans mon sein s'élancer ?
C'est lui que je revois. Oh ! que de pleurs coulèrent !
Comme en mes faibles bras ses bras s'entrelacèrent !
Appuyé sur ton cœur, renaissant sous tes yeux,
Dans quelle extase, ami, je contemplai les cieux !
J'admirai leur azur, je regardai la terre ;
Je crus me ressaisir de la nature entière.
Ah ! sortant de la tombe où l'on fut endormi,
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami !

Mais ce rocher fatal va bientôt disparaître.
Emporté dans tes bras, sous ton abri champêtre,
Je vois cette cité, long-temps chère aux Césars,
La reine du commerce, et l'amante des arts ;
La Saône, près d'Oullins, d'un flot lent et timide,
Grossir le Rhône ému, qui s'enfuit plus rapide.
Déjà sous tes berceaux je vais, dès le matin,

Respirer à pas lents et la rose et le thym ;
Et plus loin, dans ton clos, mon œil veut voir encore
Si d'un plus vif éclat ton raisin se colore.
Tu vas bientôt loin d'eux chercher d'autres climats :
Nice, où le nord jamais n'a soufflé ses frimas,
Où la rose entretient sa fraîcheur éternelle,
Nice attend ta présence, et son printemps t'appelle.
Là tu verras fleurir, en dépit des hivers,
Ces riants orangers, ces myrtes toujours verts;
La mer, dans son bassin doucement agitée,
T'offrir l'éclat tremblant de sa moire argentée.
Tu pars. Climats heureux ! je le confie à vous;
Zéphyrs, apportez-lui vos parfums les plus doux ;
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire :
Pour prix de vos bienfaits vous entendrez sa lyre.
Oh! que ne pouvons-nous, unis jusqu'au tombeau,
Ensemble de nos jours voir s'user le flambeau !
Ensemble !... Ah ! quand déjà dans notre âme ravie
Nous confondions nos vœux, nos penchants, notre vie.
Quand un espoir si doux consolait nos adieux,
Tu souris, je t'embrasse, et tu meurs à mes yeux !
Tu meurs, toi, mon ami ! toi qui, dans tes alarmes,
Donnas à mon péril des soupirs et des larmes !
Toi que de mon malheur le bruit fit accourir
Sur ce rocher sanglant où j'aurais dû mourir !
Ah ! du bord de l'abyme où je t'ai vu descendre,
Mon bras, mon faible bras vers toi n'a pu s'étendre.

Mais quand l'homme s'éteint, tout prêt à nous quitter.
Sous quels augustes traits viens-tu te présenter ?
D'avance sur ton front commence à m'apparaître
Cette immortalité qui s'attache à notre être.
Son rayon luit déjà sur ce front abattu,
Qui m'offre avec candeur quarante ans de vertu.

Qu'il est grand ce tableau de la vertu mourante!
Oui, je l'entends encor cette voix consolante
Du pontife attendri qui, plein de nos douleurs,
T'annonça son péril en te cachant ses pleurs.
Montazet, oui, ta bouche avec l'accent d'un frère
Lui peignit, lui montra sous l'image d'un père
Ce Dieu dont ta vertu nous fait bénir le nom!
Avec quel saint respect, quel touchant abandon,
Mon ami lui prêtait son cœur et son oreille!
Je crus voir Fénelon parlant au grand Corneille.

Un peu de terre, hélas! a caché pour jamais
L'ami dont en ces lieux je cherche encor les traits.
Oullins! ô triste Oullins! que ton temple modeste
A laissé dans mon cœur un souvenir funeste!
Ah! conserve à jamais ce dépôt précieux
Qu'ont avec tant de peine abandonné mes yeux!
Au pied de cet autel où mon ami repose,
Si pour toi notre deuil est encor quelque chose,
Ah! laisse-lui passer nos soupirs et nos pleurs.
Son ombre, hélas! peut-être entendra nos douleurs.
Il les mérite bien cet ami si fidèle
Qui mourut en chrétien, qui peignit Marc-Aurèle.
Oh! comment honorer son génie et ses mœurs?
Donnez-moi, mes amis, des lauriers et des fleurs:
Je l'en veux accabler, j'en veux couvrir sa cendre.
Mais son cercueil frémit, ma voix s'est fait entendre.
Oui, mon ami, c'est moi; mon accent t'est connu;
C'est moi, que tout sanglant ton bras a soutenu.
Quoi! c'est moi qui renais! quoi! c'est lui qui succombe!
Hier contre son sein, aujourd'hui sur sa tombe!

—

ÉPITRE CONTRE LE CÉLIBAT.

Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt ?
HORACE, *l.* III, *od.* 18.

—

Toi, par qui nous vivons, nous chérissons le jour,
Sentiment enchanteur que l'on appelle amour,
Quand tout plaît, s'embellit, s'anime par tes charmes,
Faut-il qu'un nom si doux inspire les alarmes?
Ce cœur si calme encor, mais prêt à s'enflammer,
De quels tourments bientôt il va se consumer!
A peine entrevoit-il ce bonheur qu'il soupçonne,
Qu'il doute, espère, craint, transit, brûle, frissonne.
Mais à ces prompts transports, à ses vœux effrénés,
Tous les cœurs amoureux ne sont pas condamnés.
Regardons ces bergers, ravis, sous ces ombrages,
D'habiter du Poussin les touchants paysages:
Qui de nous ne voudrait soupirer avec eux?
La vertu fait surtout le plaisir de leurs feux.
Oui, le ciel, qui dans nous la grave en traits de flamme,
A fait de la vertu la volupté de l'âme;
Et cette volupté qui se mêle à l'amour
Y porte un nouveau charme, et l'y puise à son tour.
Heureux qui dans soi-même a laissé l'innocence
Entre l'âme et les sens former cette alliance!
Il n'a plus qu'à jouir, dans un accord si doux,
Des deux biens les plus chers que le ciel fit pour nous.

Philémon et Baucis ensemble les goûtèrent:
Tous deux jusqu'au tombeau tendrement ils s'aimèrent.
Aussi par Jupiter leur toit fut protégé;
Leur toit, après leur mort, en temple fut changé.
On voit encor leur clos, la source jaillissante,
Le jardin où courait leur perdrix innocente;
Leurs vases les plus chers, d'argile, et non d'airain,
Qu'à l'hospitalité faisait servir leur main;
Leurs pénates entiers, paternel héritage;
Leur table dont les pieds du temps marquaient l'outrage,
Que couvraient, par honneur, les fleurs de la saison,
Quand le maître des dieux soupa chez Philémon.
Quoi! me dit un censeur, viens-tu, par ce langage,
En faveur de l'amour, prêcher le mariage,
Et vanter, en t'armant d'une triste vertu,
L'austérité des mœurs? — Oui, sans doute; et crois-tu,
Pour diffamer le vice et ses noires maximes,
Si je tenais en main la liste de ses crimes,
Que mon vers courageux, osant la dérouler,
Toi-même à cet aspect ne te fît pas trembler?
Ecoute. Quand les vents, de leur coupable haleine
Favorisant Pâris et la parjure Hélène,
Loin de Sparte emportaient leurs perfides vaisseaux,
Ecoute ce qu'alors Nérée, au sein des eaux,
Criait au ravisseur enchanté de sa proie:
« Tu la tiens, insensé, tu pars; mais devant Troie
« Vingt peuples et vingt rois, pour la redemander,
« Avec mille vaisseaux sont tout près d'aborder.
« Tu n'échapperas point à ton juste supplice.
« Déjà sont descendus Agamemnon, Ulysse,
« Achille, Ménélas, et Teucer, et Nestor;
« La Grèce est là. Crois-tu, quand l'intrépide Hector
« Cent fois du sang des Grecs fera fumer la terre,
« Crois-tu qu'avec les sons de ta lyre adultère,

« Et Vénus, dont la voix t'assura le secours,
« D'Ilion assiégé tu défendras les tours?
« Que de maux et de pleurs, Pâris, sont ton ouvrage!
« Mais Diomède accourt; il accourt, et sa rage
« Cherche, écume, menace, et va te découvrir.
« Tu le vois: tel un cerf que la peur vient saisir,
« A l'aspect d'un lion, a déjà pris la fuite.
« L'heure viendra pourtant (les Parques l'ont prédite),
« L'heure où, vaincus sans peine et vainement armés,
« Tes bras, tes beaux cheveux encor tout parfumés,
« Des cruels champs de Mars essuîront la poussière.
« Regarde autour de toi Tisiphone et Mégère;
« Vois tous ces corps épars; tes sinistres amours
« Sur l'Europe et l'Asie appelant les vautours;
« Priam, Hécube, Hector, Cassandre, Polyxène,
« Pour ta cause égorgés ou mourant dans leur chaîne;
« Et ta patrie en cendre, et ce long souvenir
« Qui va, de siècle en siècle, effrayer l'avenir. »
Je n'ai point, diras-tu, provoquant ta colère,
Prétendu lâchement excuser l'adultère;
Mais, si j'ai fui l'hymen, pour toi si précieux,
Dois-je enflammer ta bile, et serai-je à tes yeux
Un mortel sans vertu, sans morale? — Au contraire,
Je te crois un honnête, un doux célibataire,
Que d'un nœud plein d'attraits, trop souvent profané,
Les vices de ton siècle ont sans doute éloigné,
Tel qu'en ses vers charmants nous l'a peint d'Harleville.
Eh bien donc, par l'ennui ramené dans la ville,
Quittant nonchalamment ton bonnet de velour,
Tu vas donc seul bientôt bâiller au Luxembourg.
Qui sait si, caressant ta langueur et ton âge,
Dans ton hymen prochain lorgnant ton héritage,
Quelque madame Evrard n'a pas, dans ses desseins,
Déjà donné la chasse à tes nombreux cousins?

Mais enfin raisonnons. Tes cheveux, qui blanchissent,
De la course du temps chaque jour t'avertissent;
Déjà vient la faiblesse, et la vigueur a fui;
Ta santé veut des soins, ta main veut un appui.
Que deux fois la Balance ait ramené septembre,
Te voilà seul et vieux. Je te vois, dans ta chambre,
De gouttes, de neveux tristement assiégé,
Et dans la léthargie un beau matin plongé.
Eh! qui te répondra que ton valet peut-être
N'ose sous tes habits faire parler son maître?
Je t'entends au réveil te récrier en vain
Contre un faux testament qu'aura dicté Crispin.
Des vieux garçons mourants, des vieux célibataires,
Les fripons de tout temps sont nés les légataires.
Mais suis-je, diras-tu, dans ce triste abandon?
Quoi! personne pour moi ne s'intéresse? — « Non.
« Telle est, telle est ma loi, te répond la Nature.
« Tu repousses mes dons, je venge mon injure.
« Tu voulus vivre seul : dévore donc l'ennui
« Du désert dont l'horreur t'environne aujourd'hui;
« Demande à ce désert de t'aimer, de te plaindre.
« Mais tourne ici les yeux : vois doucement s'éteindre,
« Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux
« Qu'entourent en pleurant ses fils respectueux.
« Il donna pour tribut aux siens, à sa patrie,
« Soixante ans de travaux, de vertus, d'industrie.
« Il n'a point seul, à part, sur un plan dangereux,
« En dépit de mes lois, voulu se rendre heureux.
« C'est moi qui, sans éclat, sans livre, sans système,
« Sans parler de bonheur, sans qu'il y songeât même,
« A ce bonheur si pur l'ai conduit par la main.
« Il vécut courageux, patient, juste, humain;
« Il suivit sans effort cette agréable route.
« Ce n'est point la vertu, c'est le vice qui coûte.

« Au banquet de la vie admis pour quelque temps,
« Il laisse sans regrets sa place à ses enfants. »
Pourquoi le tendre Amour a-t-il reçu ses armes,
Tant de grâces, d'attraits, de puissance et de charmes!
Pourquoi le chaste Hymen rassembla-t-il pour nous
Les rapports, les besoins, les devoirs les plus doux?
Est-ce afin qu'ennuyé, sauvage, solitaire,
Sans but, l'homme un moment végétât sur la terre,
Et, stérile habitant, laissât vide après lui
Ce fécond univers dont il n'eût pas joui?
Sans l'hymen, sans ses fruits, sans ce précieux gage,
Dans vos jeunes enfants verriez-vous votre image?
Au moment qu'une mère enfin a mis au jour
Le don, ce don si cher d'un mutuel amour,
Regarde son souris : sur ses lèvres charmantes,
De joie et de douleur encor toutes tremblantes,
Son époux suit de l'œil ce souris fortuné.
D'où leur vient cette joie? un enfant leur est né.
Qu'OEdipe offre à nos yeux son auguste misère,
Tu le plaindras bien plus si le ciel t'a fait père;
Mais si sa fille est là, consolant ses malheurs,
Malgré toi dans l'instant tu sens couler tes pleurs.
Est-il avec Orphée un cœur qui ne gémisse
A ces cris déchirants : Eurydice! Eurydice!
A l'amour, à l'hymen, oui, l'homme est destiné;
Sous son joug nécessaire il veut être enchaîné.
Pour lui du vrai bonheur ce joug même est le gage;
A sa vertu plus ferme il assure un ôtage.
Sans lui l'amour le trouble ou sa langueur l'abat.
De l'affreux égoïsme est né le célibat.
Mais son joug plus pesant venge le mariage.
Dans le vice une fois l'homme à peine s'engage,
Qu'il n'est plus dans ses fers qu'un esclave agité,
Et, pour vivre plus libre, il perd sa liberté.

Ce discours te surprend, t'embarrasse et t'attriste.
Mais je vois s'avancer un autre antagoniste,
Un franc célibataire, égoïste achevé,
Aimable, jeune encor, dans l'aisance élevé.
Je suis libre, dit-il ; et la loi, juste et sage,
N'a forcé jusqu'ici personne au mariage.
Qu'un autre aime ses fers, j'y consens ; mais pour moi,
J'entends vivre et mourir sans engager ma foi.
—Fort bien, je te comprends. Sans peines, sans alarmes,
Pour toi la vie est douce, et le jour a des charmes.
Déjà, pour te nourrir, tenant son aiguillon,
Le laboureur actif commence son sillon ;
Déjà mille ouvriers, quand tu vois la lumière,
Pour t'offrir ses métaux descendent sous la terre.
C'est pour tes goûts oisifs que l'art, en ce moment,
Dessine ce tableau, polit ce diamant ;
Que le génie invente et redouble ses veilles
Pour charmer ton esprit, tes yeux et tes oreilles.
Lorsque enfin nos guerriers, tant de fois triomphants,
Défendent tes foyers, nos femmes, nos enfants,
La loi veille à ta porte, et met, par sa présence,
Ta richesse, tes droits, tes jours en assurance ;
Et tu trouves très bien, dans ton facile emploi,
Qu'on sème, qu'on travaille, et qu'on meure pour toi.
Mais pour tant de bienfaits qu'autour de toi rassemble
La nature, le ciel, et la patrie ensemble,
Que leur donnes-tu ? Rien. Pour prix de leurs bienfaits,
Tu choisis tes plaisirs, tu dors, tu vis en paix.
Mais cet esprit charmant, ces grâces dont tu brilles,
Ont peut-être déjà désolé vingt familles,
Séparé de sa femme un malheureux époux,
Des traits du désespoir percé son cœur jaloux ;
Ont, après son trépas, réduit à la misère
Ses enfants orphelins du vivant de leur mère,

Qui, trahie à son tour, dans l'opprobre et les pleurs
Paîra de courts plaisirs par de longues douleurs.
Qui sait (car, tourmenté de feux illégitimes,
Un libertin bientôt ne compte plus les crimes),
Qui sait si, poursuivant de timides appas,
Peut-être en cet instant tu ne tenterais pas,
Sous l'espoir d'un hymen promis avec mystère,
D'enlever en secret une fille à sa mère?
Mais que dis-je, en secret! c'est la publicité,
C'est l'éclat qui surtout plaît à ta vanité.
Voilà du célibat l'esprit et la maxime :
Je jouis aujourd'hui, demain que tout s'abyme,
Que le néant sur moi traîne tout aujourd'hui.
Oh ! quand le noir chagrin, quand l'incurable ennui,
Viendront-ils, t'accablant de dégoûts, de tristesse,
Épaissir sur tes jours leur vapeur vengeresse!
Ce temps, ce temps viendra. Par la satiété,
Au défaut du remords, je te vois tourmenté,
Aigri par la puissance, usé par la mollesse,
Mort avant le trépas, vieux avant la vieillesse,
Dans ton âme indigente appeler le plaisir,
De la nature avare implorer un désir,
Et seul sur cette terre, à tes regards flétrie,
Sans la trouver jamais chercher partout la vie ;
Ou bien, si, plus actif, superbe, ambitieux,
Pour grossir tes trésors, pour éblouir nos yeux,
A des projets hardis tu commets ta fortune,
Soudain de créanciers une foule importune
Venant à t'assaillir, sans crédit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant avec art sous un rire infidèle
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin je te vois, l'air joyeux,
Parmi les vins brillants, les mots ingénieux,

Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamants, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés,
Quand le morne dégoût s'assied à tes côtés,
Quand la mort tient la coupe, y boire avec ivresse
Du désespoir qui rit l'effroyable allégresse.
Mais lorsqu'en nous charmant, l'aurore, de retour,
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Te voilà dans ta chambre; et là, seul, en silence,
Maudissant le soleil, le sort et l'existence,
Je te vois, pour tromper la fortune en courroux,
Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement d'une amorce homicide
Le fatal instrument d'un affreux suicide,
L'approcher de ton front, qui dans quelques moments...
Le coup part. — Malheureux! tu n'avais pas d'enfants;
Non, tu n'en avais pas : on ne voit point les pères
Recourir au trépas pour finir leurs misères.
Un père infortuné du moins, dans ses douleurs,
Lève les yeux au ciel, laisse couler ses pleurs.
Gémit-il sous le poids de la triste vieillesse,
Sa compagne pour lui s'émeut et s'intéresse;
Sa tendresse inquiète a prévu ses besoins;
Il ne peut plus parler, mais il bénit ses soins;
Il met encor sa main dans cette main chérie;
Il jette avec plaisir un regard sur sa vie :
Tous ses jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits;
Il voit dans ses enfants les heureux qu'il a faits.
Si son fils est ingrat, si son fils l'abandonne,
Dans sa fille peut-être il trouve une Antigone;
Sur ce bras qui lui reste il aime à s'appuyer;
Ces larmes qu'il répand, il les sent essuyer :
Ou bien si le remords, toujours inexorable,
Tremblant à ses genoux ramène le coupable,

Je l'aperçois déjà, se laissant entraîner,
A l'exemple du ciel, tout prêt à pardonner.
Rien peut-il épuiser la tendresse d'un père?
Nous devons à l'hymen ce sacré caractère.
Par lui, de nos enfants formant les jeunes cœurs,
Nous sentons mieux le prix, l'utilité des mœurs;
Nous savons que leur œil nous juge et nous contemple:
On songe à ses devoirs quand on en doit l'exemple.
Long-temps chez les Romains, ce peuple de pasteurs,
On ignora le luxe et les arts corrupteurs;
Rome, si pure alors sous sa rustique écorce,
Vit des hymens sans nombre, et pas un seul divorce.
Combien pour la pudeur leur respect éclata!
Ils offraient, comme à Mars, leur encens à Vesta:
Vers l'autel du dieu Mars le fils suivait son père;
Vers l'autel de Vesta la sœur suivait sa mère.
Pudeur! oh! qu'on s'incline à ce nom révéré!
Pudeur! oui, c'est par toi que l'hymen est sacré.
Heureux, heureux le peuple à la pudeur sensible!
Chez les premiers Romains que son cri fut terrible!
Lucrèce, ton honneur dans Rome est offensé:
Rome n'a plus de maître, et Tarquin est chassé:
Son indignation, déjà républicaine,
Fait sortir de ton sang la liberté romaine,
Sur les débris du trône arbore ses drapeaux,
Devant le fier Brutus fait marcher les faisceaux,
Et promet à Vesta, que Mars partout seconde,
Six cents ans de vertu et le sceptre du monde.
Ainsi, chez les Sabins, leurs fils respectueux
Apprenaient la vertu sur leur front vertueux.
On voyait dans leurs champs, au sortir de la guerre,
Les vainqueurs de Carthage obéir à leur mère;
Ils lui portaient le soir, de leur charge excédés,
Les amas de rameaux qu'elle avait commandés;

Le soir leur soc actif ouvrait encor la terre;
Et lorsque, par degrés retirant sa lumière,
Le soleil, las comme eux, fermait enfin le jour,
Du repos, du sommeil bénissant le retour,
Ces vainqueurs retournaient sous un humble héritage
Où leur mère et leur sœur apprêtaient leur laitage.
Le bonheur se mêlait à cette austérité.
L'hymen gardait les mœurs; les mœurs, la liberté.
La famille et le chef, sous la chaumière antique,
Environnaient gaîment une table rustique.
Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfants, les pasteurs, les troupeaux.
L'Amour n'était pas loin; mais, quoiqu'un peu sévère.
Il avait son souris, son regard, son mystère,
Surtout sa longue attente et ses heureux moments.
Vénus, ah! tu rendais, pour ces chastes amants,
Leurs feux plus enchanteurs, ta volupté plus pure,
Et c'est Vesta pour eux qui tressait ta ceinture.

ÉPITRE A VIEN.

—

De l'école française heureux restaurateur,
Qui, du grand art de peindre atteignant la hauteur,
Aux fécondes leçons as su joindre l'exemple;
Toi qu'en s'attendrissant l'œil du public contemple
Avec ce doux respect qui suit les cheveux blancs,
Quand la vertu s'unit à l'éclat des talents,
Tu le sais, le beau seul a droit à notre hommage.
Vien: c'est toi le premier qui, vengeant son outrage,
Rendis à nos pinceaux l'exacte vérité,

D'un dessin vigoureux l'aimable austérité,
Le brillant coloris, la sévère ordonnance,
Et de l'art, en un mot, le charme et la science.
Pour plaire et pour toucher, oui, ta voix leur apprit
A s'adresser au cœur sans trop chercher l'esprit;
Comment, belle sans art, et riche sans parure,
La vérité sortait du sein de la nature.
Aussi ton seul aspect a flétri les atours
Dont un luxe indigent accablait les amours;
Ces éternels berceaux, ces fleurs toujours écloses,
Qui m'auraient fait haïr le printemps et les roses.
On vit tous ces bergers, amants de leurs miroirs,
De leurs rubans chargés, s'enfuir vers les boudoirs;
Et, serrant de dépit ses galantes merveilles,
La Flore des salons remporta ses corbeilles.
L'Histoire enfin par toi sentit sa dignité,
Reprit sous tes pinceaux sa force et sa fierté.
Pour frapper nos regards par d'augustes exemples,
Leur céleste splendeur éclata dans nos temples.
La Fable aussi par toi, comme un livre charmant,
S'ouvrit pour nous instruire, et plut innocemment.
Quand son rapt criminel a soulevé la Grèce,
Si l'indolent Pâris (1), au gré de sa mollesse,
(Lui qui seul de la guerre alluma les flambeaux!)
Soupire auprès d'Hélène au bruit de ses fuseaux,
L'infatigable Hector, l'œil brûlant de courage,
Hector, couvert de fer et sortant du carnage,
Vient lui montrer sa lance, et sa gloire, et ses traits
Suspendus sans honneur aux murs de son palais;
Mais pour ses bras oisifs leur charge est trop pesante.
En tremblant pour ses jours, sa jeune et tendre amante
N'entend que trop peut-être, en voyant sa beauté,

(1) Tableau de Vien.

Les reproches d'Hector dans la postérité.

Je quitte ce chef-d'œuvre ; un autre ici m'appelle.
Du Guide, du Corrége admirateur fidèle,
Par les Grâces conduit, ton pinceau ravissant
Dans les bras de Vénus me peint Mars languissant (1).
Je vois auprès du dieu, sous ses flèches mortelles,
Dans un casque d'airain couver des tourterelles ;
Mais ce casque brillant, le signal des combats,
Que précédaient les Cris, la Fuite, le Trépas,
Où flottait la Terreur sur un panache horrible,
Plein de Jeux et d'Amours, n'est plus qu'un nid paisible
Qu'animent du bonheur les plus heureux accents.
Là sont les tendres soins, les soupirs caressants.
Oh! que j'aime ce casque où, joyeux sous leur mère,
Tous ces Amours éclos ont rassemblé Cythère!
Qu'avec ces doux oiseaux je me plais à gémir!
Tout ce tableau m'enchante, et rien n'y fait frémir.
Ce n'est plus Mars sanglant, poudreux, pâle, terrible ;
C'est Mars, mais désarmé, mais devenu sensible,
De la belle Vénus adorant les appas ;
Il soupire, il frissonne, il languit dans ses bras.
Qu'un jeune homme l'observe : à cette ardente image
Il s'enivre d'amour, de gloire et de courage;
Il détache de Mars le vaste bouclier ;
Il prend sa lance en main, son glaive meurtrier,
Et croit, déjà vainqueur, lui rapportant ses armes,
D'une amante enchantée avoir conquis les charmes.

Ainsi, par tes leçons, par d'illustres travaux,
Toi-même avec plaisir tu créas tes rivaux.
Déjà naît une école en grands maîtres fertile.

(1) Tableau de Vien.

Que de nobles travaux ! Là je crois voir Achille (1),
Non point poussant des cris, de rage forcené,
Traînant Hector sanglant à son char enchaîné;
Mais simple et jeune encore, au vieux Chiron docile,
Sur les monts, sur les eaux, suivant son maître agile,
Préludant aux combats par sa légèreté,
Et commençant déjà son immortalité.

Là, pour garder leur sceptre, une atroce furie (2)
A son fils, à sa fille, offre une coupe impie;
Mais quand, chassant enfin leur trop juste soupçon,
Pour les empoisonner elle a bu le poison;
Quand, retenant ses cris, et d'espoir palpitante,
Elle attend leur trépas pour expirer contente,
C'est alors qu'une amante (une amante a des yeux)
Voit son dépit marqué dans ses doigts furieux,
Qui, serrant ses habits, et trahissant sa rage,
Me font voir la douleur, la mort sur son visage,
Sur ce visage affreux, dont la férocité
Fait reculer d'horreur son fils épouvanté.
Mais enfin Rodogune échappe à sa vengeance.

Plus loin, dans ses excès, je vois un peuple immense,
Par le fer, par le feu, par sa fureur armé.
Soudain Molé paraît (3), soudain tout est calmé.
C'est la mer qui s'apaise à l'aspect de Neptune.
C'est ainsi du pinceau que l'heureuse fortune,
Amante des héros, publiant leurs bienfaits,
Raconte aux yeux leur gloire, et nous offre leurs traits.

Qui sont ces combattants (4)? La vigueur, la jeunesse,
La vertu sur leur front s'unit à la rudesse.

(1) Tableau de Regnault. — (2) Tableau de Taillasson. — (3) Tableau de Vincent. — (4) Tableau de David.

Oui, d'avance déjà ces trois frères romains
Portent le sort de Rome et du monde en leurs mains.
De courage et d'espoir tous leurs muscles frémissent ;
Leurs cœurs, leurs bras d'acier s'entrelacent, s'unissent;
Ils m'offrent une armée, et leurs traits différents,
Avec un même esprit, marquent divers penchants.
Le père, à ses trois fils présentant trois épées,
Du sang des trois Albains les voit déjà trempées ;
Ses yeux, levés au ciel, et ses regards brûlants,
Recommandent à Mars et Rome et ses enfants.
Oh! comme, à leur pays s'ils étaient infidèles,
Ils mourraient à l'instant sous ses mains paternelles !

Il nous promet Brutus (1), Brutus, dont les faisceaux,
Dont la vertu, David, revit sous tes pinceaux.
O Brutus! pour tes yeux quel spectacle s'apprête!
Je vois deux corps sanglants, je ne vois point leur tête.
Quoi! tes fils ne sont plus! O père infortuné!
Ce funeste trépas, qui l'a donc ordonné?
C'est toi; mais Rome, hélas! devait t'être plus chère :
Tu n'as pu tout ensemble être consul et père.
Je te vois immobile, en détournant les yeux,
Assis près d'un autel, t'appuyer sur tes dieux.
La mort est dans ton sein. Mais ciel! avec quels charmes,
Si belles de candeur, de jeunesse et de larmes,
Tes filles, t'exprimant leurs naïves douleurs...
Vas, en ne pleurant pas, tu fais couler mes pleurs.
Brutus n'en verse pas : il souffre, et ce grand homme
Rend grâce aux immortels dès qu'il a sauvé Rome.
Mais ton ardeur, David, ne doit point se lasser,
Et, rival de toi-même, il faut te surpasser.
Lorsque ton art t'enflamme et t'appelle à la gloire,

(1) Tableau de David.

C'est l'instinct qui te parle, et c'est lui qu'il faut croire.
Que ne peut le génie! il fait tout à son gré :
Son secret de lui-même est souvent ignoré.
Notre travail, c'est l'art; l'instinct, c'est le génie.
De ce feu créateur, cette âme de la vie,
Du peintre, du poète, aliment enflammé,
Michel-Ange est brûlant, le Tasse est consumé.
Ce feu qui sent, qui voit, juge, invente et dispose,
Sous un calme apparent quelquefois se repose.
Mais le volcan dormait; il s'entr'ouvre avec bruit,
Et le chef-d'œuvre est là qui s'élance et qui luit.

C'est ce noble tourment dont les fureurs divines
Ont forcé ton pinceau d'enfanter tes Sabines.
O toi! de la Peinture aimable et tendre sœur,
M'inspirant, comme à lui, ta force et ta douceur,
Pour rendre ce tableau, viens, fidèle interprète,
Un moment, s'il se peut, me prêter sa palette,
Et dans mon vers serré, pur et plein de chaleur,
Fais sentir son crayon et parler sa couleur.
Au pied du Capitole (1), entre ces deux armées
D'une égale fureur au combat animées,
Quand déjà le sang coule et fait fumer les mains
Des Sabins indignés, des perfides Romains,
Je vois, je vois courir les Sabines troublées,
Leurs enfants sur leur sein, pâles, échevelées :
« Arrêtez-vous, cruels! ou de vos bras sanglants
« Massacrez sans pitié vos femmes, vos enfants.
« Les voilà sous vos pieds! Nous sommes vos familles,
« Vos brus, vos tristes sœurs, vos femmes et vos filles.
« Pour vous percer le flanc vous marcherez sur eux.
« Commencez sur nos corps ce parricide affreux. »

(1) Tableau de David.

Le combat a cessé. Ces mères éperdues,
Sous des forêts de dards, de lances suspendues,
Parmi tant de guerriers, frères, pères, époux,
En leur montrant leurs fils, en pressant leurs genoux,
Ont ému la pitié de tous ces cœurs farouches;
Elle est dans leurs regards, dans leur port, sur leurs bouches.
De Tatius déjà le glaive est abaissé;
Le dard de Romulus n'est pas encor lancé:
Dans sa force et ses traits je lis le sort de Rome.
Oui, c'est Mars, c'est un dieu: Tatius n'est qu'un homme.
O vous qui nous montrez ces enfants étendus,
Ne craignez rien pour eux, vos pleurs sont entendus!
Que ta noble terreur, Hersilie, a de charmes!
Va, tu ne connais pas le pouvoir de tes larmes.
Femme, ô sexe enchanteur! que la maternité,
Oh! que le cri du sang ajoute à ta beauté!
Sous ces chevaux ardents, respirant les batailles,
Qui de vous a jeté le fruit de ses entrailles?
De ce coursier fougueux le pied compatissant
Craint de blesser son calme et son rire innocent.
Courage! montrez-vous, ô mères alarmées!
Les cris de vos enfants uniront deux armées.
Sabins, Romains, vaincus tous dans un même instant,
Pressent ces chers vainqueurs sur leur sein palpitant.
Oui, leur vengeance expire; oui, leur haine attendrie
Du glaive en sa prison fait rentrer la furie.
Tu l'emportes, Nature! A ces cris triomphants
Couvrons tous de lauriers ces femmes, ces enfants.
Eh! dis-moi donc, David, par quelle heureuse adresse
Peins-tu si bien les pleurs, la force, la faiblesse?
Sur un instant qui fuit, sur un vaste tableau,
Quels prodiges en foule a versés ton pinceau!
Quel cœur résisterait à ta chaleur divine?
Chaque père est Romain, chaque mère est Sabine.

Le plaisir le plus doux, (qui ne la pas goûté?)
Ton tableau nous le crie : ah ! c'est l'humanité.

Vien, quel est ton bonheur, quand tu vois ces ouvrages,
Ces fils de tes enfants, ravir tous les suffrages!
Les puissants rejetons que ta sève a produits,
Célèbres dès long-temps, sont chargés d'heureux fruits,
Qui, fameux à leur tour, sont près d'en faire éclore
Que tes vastes rameaux ombrageront encore.
A tes nobles leçons ils n'ont pu déroger,
Et tous près de leur père ils viennent se ranger.
L'aigle est le fils de l'aigle, et le ramier timide
N'engendre point son vol ni son œil intrépide.
Avec eux, de leurs noms, de ta gloire escorté,
Tu t'avances vivant dans la postérité.
Tes talents sans orgueil, ta vie et longue et pure
Donne un maître, un Nestor, un père à la Peinture.
Ton front si jeune encor sous tes cheveux blanchis,
Tes yeux dès lors du temps semblent s'être affranchis.
Vois l'Apollon romain sourire à ton école.
Te voilà dans Paris au pied du Capitole.
Dans le champ des beaux-arts, tous amis et rivaux,
Tes enfants avec joie ont saisi leurs pinceaux.
Vois ces enfants si chers, dont l'essaim t'environne,
Te montrer leurs travaux, t'apporter leur couronne.
Ainsi Diagoras, chez les Grecs vénéré,
De sa cinquième race avec pompe entouré,
Vit les fils de ses fils, dans des fêtes publiques,
Couvrir ses cheveux blancs des lauriers olympiques.
Avec éclat porté par leurs bras triomphants,
Ses regards attendris tombaient sur ses enfants;
Et, succombant sous l'âge et le poids de leur gloire,
Il mourut de plaisir sur son char de victoire.

—

ÉPITRE A M[me] DE ***.

Oui, jeune et charmante Pauline,
Vos vertus, votre ardeur divine,
Vos entretiens religieux,
M'ont fait sentir leur grâce austère.
On le voit, vous tenez des cieux
Le talent rare et précieux
De toucher, d'instruire et de plaire.
Très aimable missionnaire,
Oh! rendez nos mondains pieux!
Votre éloquence est naturelle;
Ses traits ne sont point préparés :
Tout simplement vous discourez
Comme vous êtes bonne et belle.
Votre cœur est compatissant :
Aussi vous aimez saint Vincent,
Votre guide et votre modèle,
Et toujours sans art éloquent.
Quand sous le regard imposant
De tant de dames opulentes,
Par leurs rangs, leurs noms, éclatantes,
Il mit tant de pauvres enfants,
Abandonnés dès leur naissance
Par le vice ou par l'indigence,
Faibles, tout nus et gémissants,
Que leur dit-il? « Or sus! mesdames,

« Vous êtes mères, sœurs et femmes ;
« Vous voyez ces petits : hélas !
« Ces petits vous tendent leurs bras ;
« Ils n'ont plus que vous sur la terre.
« Les voilà couchés sur la pierre :
« Vivront-ils? ne vivront-ils pas?
« Prononcez, mesdames. » Il prie,
Joint les mains. On pleure, on s'écrie :
« Ils vivront ! ils vivront ! » Soudain
Pleuvent dans ses bras, sur son sein,
Les parures les plus pompeuses,
Les perles les plus précieuses,
Les bagues, les colliers brillants,
Les bracelets étincelants.
Pauline ! oh ! comme en ces moments,
Dans cette sainte et douce ivresse,
Vous auriez avec allégresse
Jeté vos plus beaux ornements,
Souhaitant qu'au prix de vos charmes
Le ciel multipliât vos larmes
Pour les changer en diamants ?
Par ses prêtres dans nos campagnes,
A travers les bois, les montagnes,
Quand l'Évangile était porté,
Il leur disait d'un air céleste :
« Travaillez, Dieu fera le reste ;
« C'est le Dieu de la charité. »
S'il porte à la noire imposture,
A l'impie, au lâche assassin,
La terreur du courroux divin,
Il porte à l'indigence obscure,
A la jeunesse active et pure,
De l'or, des fuseaux, et du lin.
C'était l'homme de l'Évangile.

Aux champs, à la cour, à la ville
De qui n'était-il pas l'appui?
Quoique approchant du diadème,
Toujours très pauvre pour lui-même,
Toujours très riche pour autrui.
Mais le ciel veut punir la terre :
Il l'ébranle à coups de tonnerre;
Il verse à grands flots sa colère;
Vingt péuples vont mourir de faim.
Eh bien! c'est un chétif humain,
C'est ce villageois qui les prône,
Ce vieillard demandant l'aumône,
Qui saura leur donner du pain.

Voilà, Pauline, les miracles
Qu'humble vainqueur de tant d'obstacles,
Opéra ce prêtre divin.
Comme en lui, quand, dans sa misère,
Le pauvre en vous chercha sa mère,
La chercha-t-il jamais en vain!
Partout, sans cesse on vous implore;
Vous donnez, vous donnez encore :
Votre cœur n'a jamais compté.
Je vois dans vos yeux la bonté,
Sur votre front la pureté,
Dans tous vos traits la dignité
Sans faste et sans froideur écrite.
Toujours sur vos lèvres habite
Le sourire, la vérité.
Dès l'enfance, à la charité
Dans vous avec simplicité
Une mère instruisit sa fille :
C'est un propre, un bien de famille,
Et vous en avez hérité.

Plus d'une dame vous imite ;
Même penchant les sollicite
Et vous met en société.
Tant mieux ! la douce Piété,
Et sa sœur l'aimable Gaîté,
Et la Paix, qui marche à sa suite,
Embellit encor la beauté.
C'est une grâce temporelle ;
Mais ce rien peut être compté.
Saint Vincent n'est point irrité
Qu'on vous trouve charmante et belle,
Comme il voit d'un œil enchanté
Vos beaux noms pour l'éternité
Tous écrits en lettres de flammes,
Portant dans son cœur et les Dames,
Et ses Sœurs de la Charité !
O vous que ma Muse révère,
Famille à l'Eglise si chère,
Dont, hélas ! la fureur des vents,
Une tempête meurtrière
Ne nous priva que trop long-temps,
Et que le ciel rend à la terre,
Sous vos asyles généreux
Vous rentrez, et les malheureux
A vos soins vont encor s'attendre.
Sous un ciel dur et désastreux
Votre cœur conserva pour eux
La maternité la plus tendre,
Et vous n'aviez plus qu'à reprendre
Vos habits, et non pas vos vœux.
Par vos saints travaux, ô Pauline,
Dès long-temps vous êtes leur sœur ;
Ce nom cher et plein de douceur
Aux mêmes palmes vous destine.

Quand vos discours nous ont touchés,
Nous sentons bien de quels péchés
Nous devons surtout nous défendre.
Ah ! gardez ce cœur noble et tendre,
Et ce front déjà radieux,
Et ce cœur si religieux,
Qui nous plaint de tant de méprises.
Hélas ! dans d'éternelles crises,
Dupes d'un monde insidieux,
Nous cherchons la paix en tous lieux ;
Vous la trouvez où Dieu l'a mise.
Vous édifiez à l'église,
Et partout vous charmez nos yeux.
Soyez notre sœur la plus chère,
Très long-temps l'ange de la terre,
Bien tard, bien tard l'ange des cieux.

ÉPITRE A MA MÈRE

SUR SA CONVALESCENCE.

—

O toi par qui je vis et pour qui je respire,
Ma mère, cher trésor que le ciel m'a rendu,
Enfin, ma terreur cesse, et mon œil éperdu
Sur ton lit ne voit plus reluire
Le glaive de la mort, trop long-temps suspendu.
Ah ! je frisonne encor de l'horreur qu'il m'inspire.
Cependant quand la fièvre, après un court repos,
Pour dévorer tes jours accourait plus terrible,

Dans ton lit de douleur, au milieu de tes maux,
J'ai vu ton front calme et paisible.
Ce n'est pas que ton cœur sensible
Ne connût, n'éprouvât, ne plaignît nos douleurs.
Hélas! nous redoutions de te montrer nos larmes,
Tu craignais de montrer tes pleurs.
Tu payais ce tribut de tendresse et d'alarmes
A la nature, au sang qui m'unit avec toi;
Mais sur quel ferme appui, sur quel rocher, dis-moi,
Se fondait ton âme affermie?
Quand du bord étroit de la vie
Tu fixais sans frémir cet abyme profond,
Cette éternité redoutable
Où tout, pouvoir, grandeur, se perd et se confond?
A cette image épouvantable,
Non, ce n'est point par des discours,
Par les rêves hardis d'une raison frivole,
Charlatans fastueux qui nous trompent toujours,
Que l'homme, au noir flambeau qui fait pâlir ses jours,
Ou se soutient, ou se console.
Pour toi, pour toi ma mère, il fut une autre école.
Ton cœur qui n'a jamais flotté
Dans ce vague affligeant, ce vide qui désole,
Par l'ancre de la Foi fortement arrêté,
Du sein de la tempête humblement s'est jeté
Dans les bras de ce commun père,
De ce Dieu de bonté, de tendresse et d'amour,
Qui, plaignant les enfants restés seuls sur la terre,
Oiseaux abandonnés dans leur nid solitaire,
Les rappelle vers lui dans un plus doux séjour,
Et les enfante au ciel pour les rendre à leur mère.

Aussi, plein d'espérance et de sérénité,
Aux portes du trépas, ton esprit immobile

S'est posé doucement sur un chevet tranquille :
Ne voyant dans la mort que l'immortalité,
Et dans le tombeau qu'un asyle,
Tu l'avais craint de loin, tu l'as bravé de près;
Tu n'as point attendu qu'en ces moments funèbres,
Il te vînt, mais trop tard, révéler ses secrets.
Tu dévoras cent fois ces complaintes célèbres,
Où l'amant de la nuit, l'ami des malheureux,
Le trop sensible Young, sous des cyprès affreux
A chanté sa douleur, la mort et les ténèbres.

Dis-moi pourtant, dis-moi comment de ta gaîté,
Comment de ton esprit le ton piquant s'allie
Avec le grave front de la mélancolie
Qui médite l'éternité?
Ton œil reprend sa grâce et sa vivacité;
Tu renais : mon cœur bat. Tout rit dans la nature,
Tout brille. Est-ce une erreur? est-ce un enchantement?
Ces gazons sont plus verts; la lumière est plus pure;
Ce ruisseau sous les fleurs court plus rapidement;
L'oiseau chante plus tendrement;
Les bergères plus vivement
Frappent d'un pied léger ces tapis de verdure.
O prés délicieux! vallons frais, grotte obscure.
Séjour propre au bonheur, que vous êtes touchants!
Oui, j'étais né pour vous, j'étais né pour les champs :
C'est tout mon cœur qui m'en assure.
J'aurais été berger, c'était là mon destin.
Oh! comme avec plaisir j'aurais pris, le matin,
Ma pannetière, ma houlette!
Et sans doute vous pensez bien
Que je n'eusse jamais oublié ma musette.
J'aurais eu mes moutons, ma maîtresse, mon chien.
On aurait dit Ducis comme on dit Timarette.

Un autre sort m'entraîne. Allons, de son tombeau
Que Macbeth tout sanglant à ma voix se réveille!
Rallumons, s'il se peut, mes esprits au flambeau
Du sombre Crébillon, du sublime Corneille.
Ma mère, entends mes vers.— Eh bien! as-tu frémi?
De ton sang dans mon cœur reconnais-tu la flamme?
As-tu versé des pleurs? Ai-je ébranlé ton âme?
Tout ton sein palpitait, le sens-tu raffermi?
Tes yeux pleins de bonheur, pleins de douces alarmes,
M'observent tendrement, et répandent des larmes.
Ah! si le sort, moins ennemi,
Honorait mes travaux par d'illustres suffrages!
Si ton bonheur du moins me payait ses outrages!
Hélas! tu sais quels traits le ciel lança sur moi.
Sans père... sans épouse... après un long orage,
Nu, combattant les flots, échappé du naufrage,
Ma mère je reviens vers toi;
Je viens saisir ton bras qui m'appelle au rivage.
De ton péril passé mon cœur est encor plein,
Et tes soins, tes leçons, tes jours, tu les destines
A mes deux pauvres orphelines.
Leur mère, hélas! n'est plus; tu leur ouvres ton sein.
Tu fus mon appui dès l'enfance,
Et ta vieillesse encore aime à me soutenir.
Chaque jour tu me fais bénir
Le sein qui m'a donné naissance.
Tu m'appris par tes mœurs la vertu, l'innocence;
Tu viens dans tes douleurs de m'apprendre à mourir;
Donne-moi maintenant des leçons de constance.
Hélas! j'en ai besoin: l'homme est né pour souffrir.
Le Ciel, qui l'a voulu, fit pour moi sur la terre
Germer bien des douleurs: s'il daignait les calmer,
Voir mes pleurs et se désarmer!
S'il rendait seulement sa coupe moins amère!

Non : l'or ni la grandeur ne sauraient m'enflammer;
J'eus même assez souvent peine à les estimer.
J'ai vu leur rien de près, j'ai pesé leur chimère;
Mais il est d'autres biens plus faits pour me charmer,
Que l'on n'achète point, qu'il est si doux d'aimer :
O Ciel ! conserve-moi mes enfants et ma mère.

ÉPITRE A LEGOUVÉ.

On ne doit jamais, dans aucun genre, mêler l'horrible avec le gracieux.

Du ciel, cher Legouvé, nous tenons en naissant
Une raison sévère, un cœur compatissant;
Mais de cette raison qu'on passe la mesure,
L'esprit, qui s'en offense, et se fâche et murmure.
Qu'on outre la pitié, cet heureux sentiment
Cesse d'être un plaisir, et devient un tourment.
Tout est soumis, pour plaire, à des règles prescrites,
Et veut qu'on se renferme en de justes limites.
La raison de l'excès doit nous rendre ennemis;
L'ordre est d'abord goûté, le vrai seul est admis.
Leur cri toujours si prompt n'est jamais équivoque.
L'horrible nous repousse, et l'absurde nous choque.

D'où vient que, dans Astrée, au lieu de la terreur,
Je ne sens qu'une froide et révoltante horreur ?

C'est qu'exempt de péril, sans combat, sans colère,
Dans une coupe impie Atrée offre à son frère,
Attestant tous les dieux sous un tendre maintien,
Le sang fumant d'un fils qui glace tout le mien.
Je dis au ciel tranquille : Où donc est ton tonnerre?
Mais si, dans Rodogune, une exécrable mère
Sur les lèvres d'un fils, quand l'autre est massacré,
Porte un poison mortel par ses mains préparé;
Sur sa bouche en tremblant suivant la coupe errrante,
Si j'ai senti l'espoir, la pitié, l'épouvante;
Enfin, si, maudissant et son fils et les dieux,
Je la vois dans la rage expirer à mes yeux,
Du poète enchanteur j'admire l'art immense,
Et de Corneille entier la masse et la puissance.
Et ce monstre précoce, histrion couronné,
Qui, sous des fouets vengeurs à mourir condamné,
Pour fuir leurs coups sanglants, sur son sein qui recule
Essaie, en tâtonnant, un poignard ridicule;
Ce vil esclave en pleurs, maudissant le trépas,
Qui tremble à chaque instant d'un bruit qu'il n'entend pas;
Ce tigre sans courage, et dont la barbarie
Fatiguait les bourreaux, et non pas la furie;
Qui dans Rome embrasée eût, la lyre à la main,
Mêlé sa douce voix aux cris du genre humain;
Cet empereur cocher, l'empoisonneur d'un frère,
L'assassin de Burrhus, l'assassin de sa mère;
Pourquoi, près d'expirer sous son antre odieux,
Pâle et transis d'effroi, réjouit-il mes yeux?
Ami, c'est qu'en m'offrant sa bassesse et ses vices,
De la mort de Néron tu m'as fait des délices.
J'aime à voir le tourment qu'il subit dans tes vers,
Et je rends grâce aux dieux, qui vengent l'univers.

Que ne peut le génie! Il sait, par son prestige,

Changer l'horreur en charme, et l'obstacle en prodige.
L'obstacle est l'ennemi qu'il se plaît à dompter;
Mais il est des efforts qu'il ne faut pas tenter.
Qui l'eût cru cependant qu'un fourbe, un misérable,
Lascif, dévot, impie, humblement exécrable,
Le pauvre homme en un mot, qui, frais, pieux et doux,
Vous mène par le nez le plus crédule époux,
Veut corrompre sa femme en épousant sa fille,
S'empare en priant Dieu des biens d'une famille,
Scélérat que l'enfer prit plaisir à former,
Tel enfin qu'il n'est pas de mot pour le nommer,
Pût exciter le rire, et parvînt à nous plaire !
Ce secret dans Tartufe est écrit par Molière.

Que je hais dans les champs tout contraste odieux
Dont s'afflige notre âme et qui blesse nos yeux,
Ces goûts dénaturés, ces contre-sens funestes,
Qui, dans des parcs charmants, dans des sites agrestes,
Ont bâti, pour nous plaire, un cachot détesté,
L'effroi de l'innocence et de l'humanité!
Loin de moi cette pierre où, soulevant sa chaîne,
Dans les mortels ennuis d'une espérance vaine,
Un malheureux grava ses amères douleurs
Sous les murs d'un tombeau, confident de ses pleurs!
Non, ces grilles de fer, cette clé monstrueuse
Qui tournait à grand bruit sous une voûte affreuse;
Non, ces larges verrous qu'une barbare main
Poussait si rudement sur des portes d'airain;
Et cette lampe avare au milieu des ténèbres,
Jetant le faible éclat de ses lueurs funèbres;
Et ces globes de fer qu'en implorant la mort
Un spectre en cheveux blancs traînait avec effort;
Non, non, jamais près d'eux, en agitant leurs ailes,
Des pigeons amoureux, de douces tourterelles,

Ne viendraient de Vénus savourer les plaisirs,
Ou se parer d'orgueil, d'espoir et de désirs.
Verrais-je dans le creux d'une lampe infernale,
Creux qui rendrait visible une nuit sépulcrale,
Couvant ses chers petits, à peine éclos au jour,
La colombe échauffer les fruits de son amour?
Lorsque l'aurore au loin vient dans l'air qui s'épure
De rayons et de fleurs parsemer la nature,
Verrais-je avec plaisir, près de ces noirs barreaux,
Par Vénus réveillés, ces fidèles oiseaux
S'éloigner, revenir, s'attaquer, se répondre,
Leurs becs chercher leurs becs, leurs soupirs se confondre,
Leurs cous briller de grâce, et leurs ailes frémir,
De bonheur et d'amour tout ce peuple gémir?
Empressement, rigueur, crainte, ruse, art de plaire,
Timidité, transport, je vois là tout Cythère.
Comment, parmi ces jeux, ces doux roucoulements,
D'un génie oppresseur m'offrir les instruments?
Malheur à qui pourrait, par un tel assemblage,
Désenchanter soudain la plus charmante image!

Veux-tu, cher Legouvé, descendre dans ton cœur,
Et remplir tes écrits de grâce et de vigueur?
Crois-moi, mon jeune ami, vole à ton ermitage:
Les champs et l'amitié sont les trésors du sage.
La paix, la vérité, t'appellent dans les champs:
Là les plaisirs sont purs, les tableaux sont touchants;
L'esprit y suit son goût, le cœur y suit sa pente,
Comme l'arbre qui croît, comme l'eau qui serpente.
C'est là qu'avec toi-même, au doux bruit des zéphyrs,
Tu chantas les cercueils, l'amour, les souvenirs;
Que tu fis soupirer la tendre rêverie,
S'incliner le regret sur son urne chérie,
S'argenter des amants le magique flambeau,

Et ses pâles rayons glisser sur un tombeau.
Ah ! sans doute ton cœur, ton œil mélancolique
Mouilla de quelques pleurs ta palette tragique.
Chante encor les tombeaux. Non, sous ces monuments
L'amitié n'est point sourde à nos gémissements.
L'urne muette écoute ; elle aime à nous entendre.
Les morts ne sont pas loin. Ah ! naissez sur leur cendre,
Doux parfums, humbles fleurs, tributs trop douloureux
Que nos pleurs font éclore, et qui croissez pour eux !

Mais à sa noble cour Melpomène t'appelle.
A tes premiers penchants, à ses faveurs fidèle,
Il est temps, Legouvé, que des succès nouveaux
Au théâtre français signalent tes travaux.
La sensibilité, l'âme de tes ouvrages,
De Paris qui t'attend te promet les suffrages.
Mais, ami, c'est aux champs qu'il faut la cultiver :
Là le cœur, moins distrait, se plaît à l'éprouver ;
Là pour sa Phèdre en pleurs, sur ses vers pleins de charmes
Racine, au sein des bois, fera couler tes larmes.
Des traits les plus profonds veux-tu peindre l'amour?
Sur ton cœur embrasé le pressant nuit et jour,
Près des saules que j'aime, et d'une eau qui murmure,
Va, libre et loin du monde, épris de la nature,
L'étudier : non pas dans ces jardins peuplés
De monuments d'hier, à grands frais rassemblés,
Où le goût, qui gémit, voit trop souvent paraître
Sur un vaste terrain l'esprit étroit du maître ;
Mais dans un site agreste, austère ou gracieux,
Où sans art, sans effort, pour enchanter tes yeux,
La nature entretient ses beautés éternelles.
Va souvent (car de près il faut voir ses modèles),
Cherchant l'homme dans l'homme, avec des crayons vrais,
Chez le peuple surtout saisir ses premiers traits,

Ses mœurs, ses passions, leurs signes, leur langage,
Ce ton qui parle au cœur et fait vivre un ouvrage.
Jamais le mal d'autrui ne te fut étranger :
C'est là que, sans témoins, tu pourras soulager
Le vieillard courageux que trahit sa misère,
L'enfant sous des lambeaux qui sourit à sa mère.
Crois-moi, ces tendres soins ne seront pas perdus;
De bonnes actions sont de beaux vers de plus.
L'esprit ne vient pas nuire à leur grâce innocente :
Le cœur les a conçus, et le cœur les enfante.
Car ne crois pas, ami, qu'un vers majestueux
Ne naisse qu'à l'abri des palais fastueux.
Melpomène, en sortant d'un superbe portique,
Visite avec plaisir la cabane rustique,
Et sous un humble toit courbe un front généreux;
Elle accourt en pleurant aux pleurs du malheureux.
Une lampe à la main, sous une roche aride,
Elle aime à s'enfermer seule avec Euripide;
Elle erre avec Sophocle autour du Cythéron,
Combat avec Eschyle aux champs de Marathon,
Des chœurs religieux entonne les cantiques.
Ainsi cet art divin, sur leurs ailes tragiques,
Dans les jours du génie et de la liberté,
A son comble jadis tout à coup fut porté.

Il est pour tous les arts des moments de prodiges :
Alors de tous côtés éclatent leurs prestiges.
Raphaël va chercher ses pinceaux dans les cieux,
Pergolèze y noter leurs chants mystérieux;
Colomb de l'univers court changer la fortune;
Démosthène indigné rugit à la tribune;
Homère, en les peignant, sait agrandir les dieux;
Newton saisit du ciel l'ensemble harmonieux;
Turenne, Scipion, s'élançant vers la gloire,

Ont la soif, le secret, le don de la victoire.
Oh! combien doit chérir son vallon fortuné
Le mortel vers les champs, vers les arts entraîné,
Qui voit sous l'œil du ciel, avec ordre et mesure,
Ses prodiges sans nombre inonder la nature!
Sous leur immense poids doucement accablé,
Je me sens plus tranquille, agrandi, consolé.
Il semble que ce ciel, par sa vaste puissance,
Par sa bonté surtout, m'a mis sous sa défense.
Je vois par le bonheur tout ce monde animé,
Et par des cris d'amour son auteur proclamé.
Ce sol, ces airs, ce feu, ces eaux, tout est merveille;
J'interroge un gravier, une plante, une abeille.
A pas lents et pensifs, La Fontaine à la main,
Parmi les fleurs, les fruits, je poursuis mon chemin.
J'entends dans la nature et dans ses harmonies
Du céleste ouvrier les grandeurs infinies.
Heureux qui, pénétré, ravi de ses bienfaits,
Sur un autel champêtre offre à ce dieu de paix
Le tribut des vergers, des guirlandes fleuries,
Et l'hymen des oiseaux, et l'encens des prairies!
Un esprit vaste et fait pour l'immortalité
Partout dans l'univers voit la Divinité;
L'humble vertu le charme; il prend en main sa lyre,
Et, plein de l'Éternel, il la chante et l'inspire.

ÉPITRE A MA FEMME.

—

Non, ma muse n'est point ingrate;
Et quand ma fièvre et ses accès
Me laissent dans deux jours de paix
Revoir ton souris qui me flatte,
Accepte mon remercîment,
O ma compagne douce et bonne!
Des mille soins que constamment,
Et sans y penser seulement,
Ton cœur depuis six mois me donne.
Ah! que souvent il a gémi,
Lorsque dans mon sein a frémi
Ce serpent glacé qui frissonne,
Ce volcan fougueux qui bouillonne,
Ce Protée, agile ennemi,
Là ruisseau dans l'ombre endormi,
Là torrent qui s'enfle et qui tonne.
Que d'Esculapes généreux
Ont cherché les pas ténébreux
De ce monstre qui les étonne,
Dont aussi parfois je raisonne,
Sans y rien comprendre comme eux!
Oh! qu'il m'est doux dans ma détresse,
Quand l'ardente fièvre me presse,
De boire, par l'eau tempéré,
D'un joli vin blanc acéré,

Que tu m'offres avec tendresse,
Que ma main verse avec vitesse
Au fond de mon sein altéré !
Lorsque je te tiens dans mon verre,
O frais nectar ! ô jus divin !
Je me dis : Tout bon médecin
Prononcera, j'en suis certain,
« Que jamais on ne désespère
« D'un malade dans sa misère,
« Tant qu'il a du goût pour le vin. »
C'est l'avis de notre Esculape,
Du franc, du sensible Voisin,
Qui permet souvent au raisin
De venir nous offrir sa grappe,
Ou ses juleps de Chambertin;
Qui laisse faire sans injure,
Mais en l'observant d'un œil fin,
Sa médecine à la nature,
Marchant toujours avec mesure
Auprès d'elle et sur son chemin.
Ah ! fidèle amant des prairies,
Si j'osais, au gré de mes vœux,
Quand l'âge a blanchi mes cheveux,
Me montrer dans les bergeries,
Je dirais à nos pastoureaux :
« Si vos Annettes vous sont chères,
« Chantez tous sur vos chalumeaux
« Voisin, l'ami de vos troupeaux
« Et des brebis de vos bergères ;
« Voisin, béni dans nos cantons,
« Qui, placé parmi les grands noms,
« De son art sondant les mystères,
« Et par des levains salutaires,
« Combattant les plus noirs poisons,

« D'un venin toujours près d'éclore,
« Qui les infecte et les dévore,
« Voudrait préserver vos moutons. »
A toi, Voisin, le pauvre en larmes,
Chaque mal, chaque âge a recours.
Le temps cruel, tu le désarmes.
Lorsqu'à travers leurs sombres jours,
La vie encor par tes secours
Fait au vieillard luire ses charmes,
Nos Philémons sont sans alarmes,
Mais leurs Beaucis tremblent toujours.
Aussi ma sensible compagne
Te dit, n'osant croire ses vœux :
« Ses frissons seront-ils nombreux ?
« Ils sont déjà moins rigoureux ;
« Quand la fièvre vient après eux,
« Le sommeil du moins l'accompagne.
« Mars déjà s'enfuit loin de nous.
« Dites, hélas ! l'espérez-vous,
« Qu'après tant de craintes mortelles
« Le vol joyeux des hirondelles,
« Un ciel plus clair, un air plus doux,
« L'extrait pur des herbes nouvelles,
« Aidant ses forces naturelles,
« Pourront me sauver mon époux ? »

O sexe fait pour la tendresse !
La douleur vous vend nos enfants ;
Vous veillez sur nos pas naissants ;
De vous l'homme a besoin sans cesse ;
Par vous nous vivons au berceau ;
Par vous nous marchons au tombeau
Sans voir la mort et sans tristesse.
Du ciel la profonde sagesse

Fit de vous notre enchantement,
Notre trésor le plus charmant,
Notre plus chère et douce ivresse,
Et nos amis les plus constants,
Le transport de notre jeunesse,
Le calme de notre vieillesse,
Notre bonheur de tous les temps.

ÉPITRE A MA SOEUR.

—

Ma chère Thérèse, c'est toi!
Thérèse! ce nom doit me plaire.
C'était celui de notre mère,
Et ce nom tu le tiens de moi.
Oui, ma sœur, un festin t'appelle;
Mon feu rit, s'anime, étincelle;
Julienne a mis le couvert;
Elle a déjà fait son ménage;
C'est elle qui trotte et qui sert.
Mais la voilà : place au potage!
Aux convives de Lucullus,
Qui tâtent et ne mangent plus,
Laissons leur table ambitieuse,
Leurs grands vins, leur coupe orgueilleuse;
Laissons-les des mets des gourmands,
Tributs de tous les éléments,
Fatiguer leur dent dédaigneuse;
A cette table monstrueuse

Laissons-les, au bruit des concerts,
Voir sans joie, au sein des hivers,
Les plus beaux présents de Pomone.
Et nous, quand les vents dans les airs
Soufflent du haut de leurs déserts
La neige qui nous environne,
Eh! dis, ma sœur, n'avons-nous pas
Foyer bien chaud, gentil repas,
Ce gigot qu'un ail aiguillonne,
Ce jambon qu'un laurier couronne,
Ce pois gardé, mais encor vert,
Et ce biscuit, et ce dessert
Que mon petit jardin me donne,
Qu'avec joie, et non pas sans peur,
Au printemps mon œil vit en fleur,
Et que ma main cueille en automne?
Il est là ce bon noyau vieux,
Que renferme en ses flancs joyeux
Cette cruche qui va paraître;
Où, bien clos et sans accidents,
Ce fils du soleil et du temps
Mûrit pour toi sur ma fenêtre.
Il sera clair, fort et brûlant,
D'un or brun, d'un goût excellent,
Ton café qu'un ciel pur vit naître,
Ce café qui vit autrefois
Bondir et danser à la fois
Toutes ces chèvres en folie,
Dont l'heureuse ivresse indiqua
Le grain parfumé du moka
Sur les buissons de l'Arabie.

Que nos festins bourgeois sont doux!
Festins où le cœur nous rassemble,

Où parfois nous mettons ensemble
Des amis simples comme nous.
Là, gai des chagrins que j'évite,
Sans rien qui m'étonne ou m'agite,
Sans m'informer des jeux du sort,
Dans ma volontaire ignorance,
Dans mon heureuse indépendance,
Je me tiens caché dans le port.
Que le vent les chênes renverse,
Qu'il les brise, qu'il les disperse,
Je brave en paix tout son effort.
Je ne crains point qu'on m'humilie :
Je me suis fait roseau, je plie;
Je serai toujours le plus fort.
Eh! quels honneurs, quelles richesses
Me paîraient mes douces paresses,
Mes loisirs, mon aimable vin,
Que mon curé jugea clair-fin,
Né d'un sol obscur et sans gloire,
Mais dont aussi j'ai droit de boire
Sans eau, sans ivresse et sans fin?
Que j'aime sa couleur jolie,
Par des nuances embellie,
Dont l'œillet naissant est jaloux;
Et son jus frais, piquant et doux,
Qui coule et qui roule et murmure,
Et me rappelle une onde pure
Dont j'entends les jolis glougloux!

Ma sœur, c'est ainsi que ma muse
Se joue, et s'égare, et s'amuse,
Donne à tout un aimable tour.
Sans elle que m'offrent ces verres?
La triste cendre des fougères.

Moi, je les vois dans leur contour
Imitant les grâces légères,
Fils de Bacchus, fils de l'Amour,
Tout brillants de l'éclat du jour,
Et faits du lit de nos bergères.
Les Ris voltigent autour d'eux;
Le champagne y mousse et pétille.
Tu vois bien ces festins pompeux:
Parmi tous ces blasés nombreux,
Tout rit, tout chante, tout y brille;
Mais, hélas! où sont les heureux?
L'ennui s'assied auprès des belles;
L'Hymen s'est enfui, désolé;
L'Amour même s'est exilé:
Et les Amitiés, où sont-elles?
L'espoir fuit dès qu'il a brillé:
Tous nos bonheurs sont infidèles;
Tout ce qui nous charme a des ailes;
Tout charme est bientôt envolé.

Ma sœur, ma vieillesse t'est chère.
Soudain, à l'aspect de ton frère,
Ton rire aimable est embelli.
De mes maux viens verser l'oubli,
Viens verser la paix dans mon verre.
Sur des souvenirs enchanteurs,
Plus doux que la rose vermeille,
Que le lis aux fraîches couleurs,
Volons gaîment de fleurs en fleurs;
Mais hâtons-nous comme l'abeille.
Tu le sais, le fil de nos jours,
Plus faible ou plus fort, craint toujours
Les ciseaux subtils de la Parque.
Ce vieillard qui ne s'assied pas,

Le Temps, sans retour, à grands pas,
Nous entraîne tous à la barque
Où sont égaux tous les états,
Où le vieux Caron nous entasse,
Disant à chacun : « Paie et passe :
« On ne donne rien ici-bas. »
Mais au bruit de sa rame, ensemble,
Goûtons, attendant le trépas
Dont l'ombre marche sur nos pas,
Le nœud du sang qui nous rassemble,
Et la douceur de nos repas.
J'entrevois ma dernière aurore :
Sur ma sombre route, ah! pour moi
Si quelques fleurs devaient éclore,
Pour en jouir puissé-je encore
Les cueillir, ma sœur, avec toi.

ÉPITRE A BITAUBÉ.

—

Oui, dans tes écrits purs les vertus domestiques
T'appelaient, Bitaubé, vers les temps héroïques.
Le siècle de tes mœurs, hélas ! est loin de nous.
Combien dans ton Joseph, sous les traits les plus doux,
J'admire son amour, sa pitié pour ses frères,
Ses larmes pour Jacob, le plus tendre des pères !
Chacun croit voir le sien; les pleurs viennent aux yeux.
Je me dis : Les voilà, ces jours de nos aïeux,
Ces pasteurs premiers-nés de la nation sainte,
Peuple aimé du Seigneur, et nourri dans sa crainte !
Avec quel chaste goût, quel soin religieux,

Tu m'offres leurs berceaux, leurs rits mystérieux,
Et le puits du serment, l'autel, leurs sacrifices!
Ton âme à tes lecteurs fait passer ses délices.

Avec quel charme encor j'ai vu sous tes pinceaux
Les marais du Batave affranchir leurs roseaux!
Mais que ne peut le style et la chaleur de l'âme!
J'ai lu ton Iliade avec un cœur de flamme,
Avec le pouls d'Achille, et parfois enfonçant
Sur mon front peu guerrier son casque menaçant.
Ton ardeur m'entraînait comme un torrent rapide.
Oui, voilà Diomède, Ajax, Ulisse, Atride,
Agitant leur panache et leur lance en fureur;
Patrocle, Achille, Hector, promenant la terreur.
Tout est fuite ou combat: au lieu d'un j'en vois mille.
Quoi! Vénus perd son sang! quoi! Pâris blesse Achille!
Ici, Grecs et Troyens, au carnage animés,
Se percent dans des flots par Vulcain enflammés.
J'entends tonner Bellone, et crier la Vengeance.
Jupiter contre Hector penche enfin la balance.
Il meurt, Troie est en cendre; et les hommes, les dieux,
Ont troublé pour Hélène et la terre et les cieux.

Oh! comme tes héros ont chacun leur courage,
Leur port, leurs traits, leurs mœurs, leur penchant, leur langage!
Homère et la nature, en leur fécondité,
Nous raviront toujours par leur variété.
Poète immense et vrai, dans tes divins ouvrages
Tout est vie, action, charme, leçons, images.
Jupiter dans les cieux, sur ses balances d'or,
Voit flotter les destins et d'Achille et d'Hector.
Pluton dans les enfers, pour punir les Atrides,
Fait sortir des serpents du front des Euménides.
Neptune arme les mers, et poursuit sur les eaux

De Pâris ravisseur le crime et les vaisseaux.
Conquérant enchanteur, tu t'emparas, Homère,
Du tartare et du ciel, de l'onde et de la terre;
L'univers t'appartient. De tant d'êtres divers
Chacun vient, se dessine et se peint dans tes vers.
Là s'offre une fourmi sur son herbe inconnue,
Là ce chêne aux cent bras qui se perd dans la nue.
Jamais hors de sa route il ne cherche des fleurs :
Sont sujet sur ses pas fait naître leurs couleurs.
Il court toujours au but. Intéresser et plaire,
Voilà tout son secret, sa magie ordinaire.
Nulle trace en ses vers de travail et d'effort;
Par sa force il vous charme, avec grâce il s'endort.
La nature, aux rayons de son vaste génie,
S'étonna tout à coup de se voir agrandie.
Les trois Grâces en chœur, de lis le front orné,
Se disaient en dansant : « Chantons, Homère est né. »
Vénus craignit qu'Homère, instruit par la nature,
Ne sût, pour plaire, un jour lui ravir sa ceinture.
Le pinson se joua dans les frais arbrisseaux,
L'aigle au sommet des airs, le cygne au sein des eaux.
Tout semblait annoncer ses beautés éternelles :
Ses vers ont trois mille ans, leurs grâces sont nouvelles.
Ami, ton nom célèbre, et sur le sien porté,
Volera d'âge en âge à l'immortalité.
Mais montre-nous la tombe et la rustique pierre
Où les Grâces en deuil ont pleuré ton Homère.
Apprends-nous, s'il se peut, sous quel ciel les neuf sœurs
L'ont couvert au berceau de baisers et de fleurs.
Ainsi du Nil fécond l'urne au loin tant cherchée,
Épanchant ses trésors, reste toujours cachée.
Et toi, grand Jupiter, que si loin de nos yeux
Ta splendeur et l'espace ont voilé dans les cieux,
Qui de nous vit ta tête, ou qui l'aurait conçue?

Homère dans son vol l'aurait-il aperçue?
Oui, ton front tout-puissant il nous l'a révélé;
Mais, en le dessinant, sans doute il a tremblé.
S'il l'a peint, c'est d'un trait. Que son sourcil remue,
Tout s'arrête en suspend dans la nature émue;
L'enfer craint, la mer tremble, et le jour s'est voilé;
Sur ses gonds fléchissants le monde est ébranlé;
Tout s'incline et frémit sous le dieu du tonnerre.
Oui, puisqu'il est si grand, il doit chérir Homère;
Il doit t'aimer aussi. Mais ces puissants tableaux
Me font peur : j'étais né pour chanter les ruisseaux.
Qu'Achille enfin triomphe, heureux dans son courage,
J'y consens; mais faut-il, pour assouvir sa rage,
Faut-il qu'autour de Troie après son char sanglant
Trois fois il traîne Hector et si noble et si grand,
Tendre époux d'Andromaque, hélas! que son veuvage,
Avec son fils naissant, réserve à l'esclavage?
Ah! lorsqu'un coq ardent, acharné, furieux,
Secouant son panache et l'éclair de ses yeux,
Met à mort son rival, se rengorgeant de gloire,
Insulte-t-il les morts? souille-t-il sa victoire?
Le sang ne coule plus, le sérail est en paix,
Les Hélènes sans peur habitent le palais,
L'amour rentre bientôt, et l'amour devant elles
De leur Pâris encor vient agiter les ailes.

C'est par de doux objets que le cœur est charmé.
Ce charme par Homère en tous lieux fut semé.
A sa voix ont couru, sous leurs palais humides,
S'asseoir près de Thétis ses belles Néréides;
Les nymphes ont gardé les bois et les ruisseaux;
Pan en troubla quelqu'une au fond de leurs roseaux.
Il dit : « Naissez, Printemps! vous, Zéphyrs, suivez Flore!
« Vous, Heures, entourez le doux char de l'Aurore!

« Vous, nuages du ciel, cachez, cachez encor
« Le lit de Jupiter sous vos pavillons d'or!
« Jeune Hébé, sur des fleurs lorsqu'à table il repose,
« Verse lui le nectar avec des doigts de rose. »

Ami, je n'aime plus tous ces combats sanglants;
Pour moi ton Iliade a trop de mouvements.
Mon âme est douce et faible, à s'attendrir aisée.
J'appelle à mon secours ta charmante Odyssée.
Eh! que me font, dis-moi, ces foules de héros,
Et leurs casques, leurs chars entraînés par les flots;
Ce Xanthe débordé, Troie, et tant de victimes;
Et ces murs, et ces camps, pleins de gloire et de crimes;
Ces nocturnes combats où d'atroces fureurs
Conjuraient le soleil d'éclairer tant d'horreurs?
Mais voyez, dira-t-on, accompagné d'Hélène,
Agamemnon vainqueur retournant à Micène,
Rendant à Clytemnestre un époux glorieux,
Un époux roi des rois, un roi l'égal des dieux.
— Oui, mais qui, par sa femme assassiné lui-même...
Mes amis, s'il se peut, contez-moi Polyphème,
Et le fidèle Eumée, et ce chien si touchant
Qui reconnaît son maître, et meurt en le léchant;
Pénélope et sa toile, et ses nuits dans les larmes;
Et, si l'on peut user ces récits pleins de charmes,
Contez-moi dans les bois Petit-Poucet errant,
Ou bien, si vous voulez, la Belle au bois dormant:
Ce sont là mes plaisirs, ce sont ceux de mon âge.
Homère est né conteur; il m'en plaît davantage.
Par Achille et Vénus ce poète inspiré
Jamais de trop d'encens peut-il être honoré?
A la pudeur jamais fit-il le moindre ombrage?
Sous des rocs caverneux qui bordent le rivage,
Quand de Nausicaé les pieds nus et charmants

Dans un cristal qui fuit pressent ses vêtements,
Nul œil ne peut errer ni sur son sein d'albâtre,
Ni sur ses beaux genoux que Diane idolâtre.
Pudeur ! oui, c'est pour toi que les Grâces exprès,
Pour tempérer l'orgueil ou l'éclat des attraits,
Ont filé le doux lin d'un voile humble et modeste
Qui vient les embellir de son charme céleste,
De son ombre, ou plutôt d'un autre enchantement.
Heureux, trois fois heureux, le chaste et jeune amant
Qui s'éprend pour jamais d'une Vénus si pure,
Et sent lier son cœur des plis de sa ceinture !

Ami, Jupiter t'aime. Eh ! qui sait quelque jour
S'il ne daignera pas visiter ton séjour ?
« Oui, dira-t-il d'abord en voyant ta compagne,
« C'est elle, c'est Baucis; Philémon l'accompagne ;
« Voilà leur lit, leur table avec son pied trop court,
« Leur verger qui fleurit, et la perdrix qui court.
« De l'amour conjugal leur hymen est l'exemple. »
Il peut changer, ami, ta demeure en un temple.
Mais ce miracle encor doit-il être opéré ?
Le toit d'un honnête homme en tout temps fut sacré.
Quelle amitié peut mieux s'expliquer que la nôtre ?
Qui de nous eut plus d'art, d'ambition que l'autre ?
Nous devions-nous tenir par un autre lien.
Thomas fut ton ami, je fus aussi le sien.
Qu'en son nom quelquefois l'amitié nous rassemble ;
De lui, de ses vertus nous parlerons ensemble :
Entretiens à la fois et douloureux et doux !
Né faible, il a fini, mais, hélas! avant nous.
Nous, pèlerins plus forts, nous avons, sous l'orage,
Plus d'une fois le jour reçu tout son outrage,
Plus d'une fois le soir séché nos vêtements.
Mais la peine a toujours ses dédommagements.

Nous voilà, grâce au ciel, avec notre innocence,
Près d'arriver ensemble au doux pays d'enfance;
Pays d'aise et de paix, lieux chers et peu connus,
Où l'on songe, l'on dort, l'on ne se souvient plus,
Où l'on ne fait plus rien, mais où l'on aime encore.
Les dieux nous ont conduit, notre encens les implore;
Nos respects envers eux ne sont jamais perdus.
Ami, viens, prends mon bras; nous y voilà rendus.

ÉPITRE A M. ODOGHARTY DE LA TOUR.

Oui, tout dans la nature, ô mon cher De La Tour!
Se montre, disparaît, vit, et meurt à son tour;
Oui, nos quatre saisons, figurant nos quatre âges,
Devant nous, en fuyant, font passer leurs images.
Dans l'abyme du temps, qui nous engloutit tous,
Déjà l'été s'enfonce, et l'automne est sur nous.
Vois-tu comme il sourit, avec son charme austère,
Au poète, à l'amant, au peintre, au solitaire?
Comme il imprime aux cieux, à nos forêts, aux fleurs,
Sa majesté tranquille, et ses graves couleurs?
Heureux qui rêve alors au fond d'un bois qu'il aime,
Et devant sa raison peut se citer lui-même;
Qui, sous la feuille éparse et volant sur ses pas,
Démêle ce qu'il est d'avec ce qu'il n'est pas;
Cherche si l'indulgence, adroite adulatrice,
Ne lui déguise pas tel penchant et tel vice;
Et si, pour la vertu toujours prompt à s'armer,
Il s'est vraiment acquis le droit de s'estimer!

En effet, avec lui l'homme est sans cesse en guerre.
Étonnant abrégé de la nature entière,
Il unit la paresse avec l'ambition,
La douceur de l'agneau, la fureur du lion,
L'astuce du renard, le cœur du chien fidèle;
Tantôt hibou caché, tantôt vive hirondelle,
Par mille vents divers c'est un roseau battu :
Il cherche, il fuit, reprend, quitte encor la vertu.
Il est tout, et n'est rien. Quel poids fixe et tranquille
Pourra donc affermir ce sol vague et mobile?
La raison, la raison. Par des flots entraîné,
Notre esquif sur les mers par elle est gouverné.
Oui, l'homme a beau s'en plaindre, il ne peut s'en défaire;
Il revient, malgré lui, sous son joug salutaire.
Mais il monte plus haut. Né vrai, religieux,
Il élève et son âme et ses mains vers les cieux.
Faible, il craint sa faiblesse; et son encens honore
La force et l'équité dans le dieu qu'il implore;
Il y cherche un asyle. Il pense, il sent de loin
Que dans ce monde injuste il en aura besoin.
Aussi, dès son enfance, un mouvement sublime
L'instruit de ses destins, lui fait haïr le crime;
Lui dit, malgré l'éclat de tant d'astres divers,
Qu'il existe en lui-même un plus noble univers,
Un temple, un sanctuaire, où dans une âme pure
Resplendit mieux qu'au ciel l'auteur de la nature.
Par un coupable excès frémit-il emporté,
Il sent d'abord pour frein la gênante équité.
L'Éternel lui remit et sa palme et sa foudre;
Et s'il sait s'accuser, il sait se faire absoudre.
Frappé de sa sagesse, il en voit un rayon
Percer dans le grand plan que traça son crayon.
Il regarde, il compare, il juge, il peut élire.
Là le faux lui répugne, et là le vrai l'attire.

A leur table frugale, avec sa femme assis,
Voit-il un laboureur entouré de ses fils,
Mangeant d'un front serein, avec eux et leur mère,
Les mets exquis et sains que lui vendit la terre :
Il ne cherchera point des vases ciselés,
Des coupes d'or, des fruits avec pompe étalés ;
Mais il admirera le front pur de ses filles,
L'appétit du travail, la gaîté des familles,
Le sel inattendu d'un mot réjouissant,
Le facile abandon d'un bonheur innocent ;
Des trésors de raison, de candeur, de justice ;
Et, parmi tant de mœurs, nul accès pour le vice.
« Heureux, dit-il, le cœur instruit à l'abhorrer,
« Mais si plein de vertus, qu'il n'y saurait entrer. »
Jadis, sous les consuls, c'est ainsi qu'un même homme,
Vivant pour ses enfants, pour sa femme, et pour Rome,
Père, époux, citoyen, magistrat, et guerrier,
Dans chacun de ces noms existait tout entier.
Il exerçait chez lui la noble dictature
Dont l'avaient investi les lois et la nature,
Qui donnaient, sans appel, à ses bras tout-puissants,
Droit de vie et de mort sur ses propres enfants.
Il n'ensanglantait pas ses faisceaux domestiques.
Son cœur était humain, ses mœurs étaient rustiques.
Des pénates d'argile ornaient seuls son foyer.
Sous le seul joug des lois il aimait à ployer :
C'était là son honneur ; ou terrible à la guerre,
Il s'armait pour les dieux, pour lui, pour Rome entière,
Il mourait sous son aigle ; et, mort, dans sa fureur,
Son œil, fixe et sanglant, épouvantait d'horreur.

Mais ces jeunes beautés, qui partageaient leurs couches,
Aimaient-elles vraiment des soldats si farouches,
Effroyables époux, qui, fiers, armés toujours,

Ou sortaient du carnage, ou veillaient sur des tours?
Eh! peut-on demander si ces moitiés fidèles
Chérissaient leurs maris quand ils mouraient pour elles?
Leurs enfants au berceau, leur sang, leur plus cher bien,
Leur père en cheveux blancs, ne leur disaient-ils rien?
Oui, pour l'homme et la femme en ces moments d'alarme
Le péril est commun, chacun d'eux a ses armes;
Leurs cœurs n'en font qu'un seul. Mais dans leur chaste ardeur
Couve un volcan tout prêt à venger la pudeur.
Quand Lucrèce expira, percés dans sa blessure,
Rugirent à la fois l'hymen et la nature.
Leur cri de tous les cœurs sortit en même temps,
Et ce cri fit pâlir et chassa les tyrans.

Et depuis, quel spectacle offrit Rome à la terre!
Un peuple agriculteur, religieux, austère;
Aux lois, à ses consuls, à vaincre accoutumé;
Peuple fait pour la guerre, et pour ses droits armé.
Leurs triomphes pompeux montaient au Capitole.
Leur toit pur des vertus était la simple école.
Leurs Caton, leurs Brutus, au milieu des fuseaux,
Y croissaient pour les mœurs, les lauriers, les faisceaux.
Dans Rome alors point d'arts, de jongleurs, de faussaire,
Et pendant cinq cents ans pas un seul adultère.
C'était alors le temps des fortunés époux:
Leur lit était sacré, leur chevet était doux;
Le repos succédait à leurs travaux pénibles.
Le temps rajeunissait leurs nœuds indestructibles.
Dans les champs, dans les camps, de quoi par son retour
Ne les consolait pas leur conjugal amour!
L'exemple était partout, ils n'avaient qu'à le suivre.
Ensemble, après leur mort, ils comptaient encor vivre.

Aussi, lorsque dans Rome on apprit qu'un Romain

Demandait le divorce : « Oh ! cria-t-on soudain,
« Hymen, voile ton front ! » Ce trait parut féroce ;
Ce fut pour les Romains une injustice atroce,
Un forfait sans exemple. En moins d'un seul moment
Se répandit partout un vaste étonnement.
On ne concevait pas, quand le ciel les assemble,
Que deux chastes moitiés ne fussent plus ensemble ;
Qu'après les droits, le charme et d'un premier amour,
Et d'un commun sommeil, et d'un même séjour,
On pût se séparer. Quelle audace rebelle,
Quel orgueil son mari trouva-t-il donc en elle ?
—Aucun.—Est-elle avare?—Oh! non.—Ses cris jaloux
Ont-ils avec éclat tourmenté son époux ?
— Non, jamais. Elle offrit à l'époux qui l'exile
Un sein chaste, il est vrai, mais un hymen stérile.
Voilà tout son forfait, ou plutôt son malheur.
Rome fut pleine alors de deuil et de douleur;
D'horreur et de pitié tous les cœurs se serrèrent ;
La loi parut cruelle, et les larmes coulèrent.
On crut voir, lorsque enfin ce désordre éclata,
Mourir sur son autel le feu pur de Vesta.
L'ennemi près des murs, en s'y montrant en force,
Aurait moins consterné que ce premier divorce.
Depuis, Carvilius, cet époux inhumain,
Fut toujours détesté par le peuple romain ;
Et ce Carvilius, si je le nomme encore,
C'est pour venger de lui l'hymen, qu'il déshonore.

Quand Rome eut asservi tant de peuples divers,
Le luxe asservit Rome et vengea l'univers.
A la Rome de brique, et libre, et vertueuse,
Succéda Rome en marbre, esclave, et fastueuse.
L'égoïsme entra seul dans les cœurs abattus ;
Inhumant la patrie, insultant aux vertus,

Il décomposa tout; et c'est ainsi dans Rome
Qu'il ne se trouva plus ni de Romain, ni d'homme.
Dans ce centre de l'or, du crime et du pouvoir,
S'éteignit tout honneur, tout remords, tout devoir.
Rome devint horrible, et versa sur le monde
De sa corruption l'urne immense et profonde;
Y roula ses questeurs, préteurs, brigands titrés,
De débauche, de sang, de rapine altérés.
Caligula parut, fléau dont la démence
Montre Héliogabale, Attila qui s'avance,
Et tous ses Goths armés, qui, vingt fois, par torrents,
Viendront saccager Rome, au pillage accourants.

Mais tandis que le ciel fait rouler en silence
Les vertus, les forfaits, les beaux-arts, l'ignorance,
Chassant, ramenant tout dans un cercle sans fin
Où des faibles mortels est écrit le destin,
Nous-mêmes jugeons-nous; et, trop malheureux hommes,
Parmi nous, sur nos mœurs, sachons où nous en sommes.
J'y vois sans pain, sans bois, un vieux pauvre opulent,
Qui d'une lampe avare emprunte un jour tremblant;
Son fils qui jette tout, à qui, dans sa misère,
Manquera même un drap pour entrer dans sa bière;
Et cet ambitieux qui, d'honneurs accablé,
Meurt d'un seul qu'il n'a pas, par l'orgueil désolé;
Et ce vil parvenu qui, de vautour superbe,
Redeviendra l'insecte, et rampera sous l'herbe;
Et ce mortel oisif qui, traînant sa langueur
Sous le vide écrasant de l'esprit et du cœur,
Peut-être aura besoin, pour vaincre sa paresse,
Du crime et du remords qu'amène la mollesse;
Et ce voluptueux, dans ses sens tourmentés,
Expiant ses plaisirs par des cris mérités;
Et ce fou vigoureux, plaintif, tremblant, crédule,

Qu'abétit, gronde et tue un Purgon ridicule;
Et ce joueur qui perd d'un air si gracieux,
Mais s'arrache le sein, en maudissant les cieux;
Tant d'autres... Dieu vengeur, c'est de leur propre vice
Qu'exprès, pour les punir, tu tiras leur supplice!
Je plains du moins, je plains les tourments de l'amour:
Phèdre abhorrant sa flamme, et se cachant au jour;
Didon sur son bûcher. Toute amante a des charmes;
Hermione a ses cris, Andromaque a ses larmes.
Oui, je plains et Chimène, et ses nobles douleurs,
Et les longs cris perdus d'une Ariane en pleurs.
Je plains et Ladislas, et ce fatal Oreste
Dont Talma rend si bien le front triste et funeste.
Mais je dois plaindre aussi ce stupide insensé,
Ce mort de quarante ans, par les plaisirs usé,
N'offrant plus dans son corps, dégoûtant d'impuissance,
Que d'un mort non complet la douteuse existence.
Réponds-moi, malheureux, es-tu mort ou vivant?
— Il est mort! il est mort! Voilà, voilà pourtant
Où l'a mis, jeune encore, et l'extrême mollesse,
Et des plaisirs sans fin la fatigue et l'ivresse.
Je me souviens d'un trait sur ce point recueilli,
Que Thomas autrefois me conta dans Marli.
Un Anglais, riche en biens, en jeunesse, en naissance,
Avait gaîment en l'air jeté son existence,
Et noyé dans ses sens, à force de plaisirs,
Santé, grâce, raison, et tout, jusqu'aux désirs.
Comment sur ses débris recomposer son être?
Il appelle ses gens (c'était un fort bon maître):
« Dans mes coffres, dit-il, rassemblez, mes enfants,
« Ces papiers, ces effets, cet or, ces diamants,
« Ces portraits. » Dans un d'eux, qui pourtant l'intéresse,
Il trouve, il reconnaît sa première maîtresse.
Un soupir a surpris son cœur indifférent :

« Quoi, dit-il étonné, je suis encor vivant! »
Au fond d'une cassette et bien sûre et bien close,
Avec respect, plus calme, à part il le dépose.
Son œil redevient mort, mais son cœur a gémi.
Le maître de l'hôtel était là. « Mon ami,
« J'abandonne Madrid et pour de longs voyages;
« À ta foi, lui dit-il, j'abandonne ces gages,
« Ces coffres, ces effets. Tes mains, à mon retour,
« Veillant sur ce dépôt, me le rendront un jour.
« Et vous, honnêtes gens, qu'ont lassés mes caprices,
« Recevez dans mes dons ce prix de vos services.
« Avec notre bon hôte, heureux et sans souci,
« À votre aise, à mes frais, vous m'attendrez ici.
« Allons, ne pleurez pas, nous nous verrons encore. »
Il quitte alors Madrid. Où va-t-il? Je l'ignore.

Muse, dis-moi les lieux où je suivrai ses pas.
Le voilà dans des rocs, au milieu des frimas,
Conducteur de mulets au sein des Pyrénées.
Son teint s'est rembruni, ses mains sont basanées.
Déballant, rechargeant, cher à ses compagnons,
Sur des pics élevés, dans le creux des vallons,
Il descend, grimpe, souffle, et couche sur la dure.
Il l'avait oubliée, il rapprend la nature,
Redevient homme enfin. Il pleure : « O Dieu, dit-il,
« Quand l'ennui de mes jours allait user le fil,
« Tu m'as ressucité. Par quels tristes supplices
« J'ai payé ma mollesse et mes fausses délices!
« Puis-je acquitter jamais ce que nous te devons,
« Le travail et l'amour, les plus chers de tes dons!
« Ah Dieu!... si, libre encor!...» Son âme est attendrie.
Il croit la voir, la nomme; il songe à sa patrie.
Il retourne à Madrid; de son hôte il reprend

Son or, plus que son or, ce portrait tout-puissant
Qui sous la cendre éteinte a ranimé sa vie.
Il part avec ses gens, il arrive, il s'écrie :
« O mon pays natal, où règnent par la loi,
« Ensemble unis, les grands, et le peuple, et le roi,
« Salut ! C'est dans ton sein que l'amour me rappelle.
« J'en partis inconstant, mais j'y reviens fidèle. »
Il cherche, il voit de loin un très simple séjour,
Mais où naquit, aux champs, l'objet de son amour;
Doux champs, chéris des cieux, voisins de la Tamise.
Est-ce vous, lui dit-il, est-ce vous, chère Elise?
—C'est moi.—Ciel! je me meurs! Auriez-vous un époux !
—Non.—Quoi! se pourrait-il?—Il me revient. C'est vous.
Sa mère entre à ces mots. Leurs mains, leurs cœurs, leurs larm
Se pressent sur son sein. O moments pleins de charmes!
Muse sacrée, accours, prête-moi tes pinceaux!
Tu m'as fait pour chanter l'hymen et ses berceaux,
Et l'enfant qui doit naître, et les amours fidèles.
C'est vous, amants ingrats, qui leur donnez des ailes.

Ami, viens donc m'entendre, et juger près de moi
Si je peux m'acquitter encor de cet emploi.
Du rossignol sauvage, attendu sous ces roches,
Mon vers, jeune et brillant, a senti les approches.
Il s'afflige aujourd'hui. Dans nos bois jaunissants,
Novembre abat leur feuille et fait siffler ses vents.
J'erre, heureux et pensif, au gré d'une tristesse
Qui m'égare à pas lents, mais douce, enchanteresse,
Tendre, humectant mes yeux ; et dans mon cœur serré
Vit encor sous la cendre un peu de feu sacré.
Oui, tant qu'ému soudain d'une verve secrète,
Je pourrai, vieux berger, prendre en main ma musette,
Je chanterai les champs et les saules chéris,

Leur ombre, leur ruisseau, leur paix, leurs prés fleuris.
Enfant redevenu, je joue et je m'amuse;
Heureux, si quelquefois il échappe à ma muse
Un vers qu'avec Thomas eût approuvé Chaulieu,
Qu'eût aimé Florian, qui contente Andrieu!
Du vieillard, on le sait, la plainte est le domaine :
Il remâche toujours quelque misère humaine.
Puis-je, art charmant des vers, te trop remercier?
Je dois à tes faveurs le bonheur d'oublier.
C'est par toi que, courant, sur les bords les plus riches,
Après des papillons, des fleurs, des hémistiches,
J'habite un monde à part, un nouvel univers,
Caché, seul, à mon aise y moissonnant des vers,
Heureux sous le secret. Mes vers, fuyant la gloire,
M'ont, comme un doux Léthé, défait de ma mémoire.
Voici mon dernier vœu : c'est (car tout doit finir)
Qu'un solitaire ami garde mon souvenir,
Mais qu'il m'estime heureux; c'est qu'une mère tendre,
Que je n'aurai pas vue, un moment sur ma cendre
Jette un regard sensible où je sois regretté,
Et croie avec mes vers sa fille en sûreté;
C'est qu'un homme d'honneur, ami de la campagne,
Souffre que leur recueil dans ses bois l'accompagne;
Qu'il dise : Homme et poète, il fut de bonne foi.
Viens, Ducis, viens aux champs, je t'emporte avec moi.

NOTICE

SUR LA VIE DE M. LE CURÉ DE ROCQUENCOURT.

L'épître suivante, que j'adresse long-temps après sa mort à M. le curé de Rocquencourt, est censée lui avoir été adressée de son vivant, lorsqu'il était paisiblement occupé des fonctions de son saint ministère, et bien avant qu'on vît éclore une révolution qui a bouleversé l'univers. Mais j'ai cru qu'avant de la lire, mon lecteur devait le connaître tout entier dans une notice qui le prît dès son berceau, et le suivît pas à pas dans tout le cours de sa vie, à travers tous les états par lesquels il a passé, soit avant, soit pendant la révolution, afin qu'on ne perdît rien des grands exemples de piété et de vertu qu'il n'a cessé de donner dans le degré le plus éminent, et avec la plus constante humilité, depuis l'instant de sa naissance jusqu'à celui où il plut à Dieu de couronner ses mérites par une mort sainte.

Messire Jean-Baptiste Le Maire, curé du petit village de Rocquencourt, à une demi-lieue de Versailles, naquit dans cette ville, le 2 mai 1733, de Jean-Baptiste Le Maire et de Catherine-Claude Dezaunai, marchands bonnetiers, et fut baptisé à la paroisse de Notre-Dame. M. Dard, respectable missionnaire, attaché à la chapelle du Roi, où le petit Le Maire était enfant de chœur, le prit en amitié, lui fit faire ses premières études, et le mit en état d'aller au collége d'Orléans à Versailles. Ayant fini ses études, il fit son cours de théologie au séminaire de Saint-Louis à Paris. Il revint ensuite dans sa ville natale, où il

obtint une des chaires du collége, après y avoir été maître de quartier.

Il fut ensuite vicaire deux ou trois ans à Chevreuse, puis à Conflans-Sainte-Honorine, puis premier vicaire à Bicêtre, et directeur et confesseur de la prison des Cabanons. Il y avait quatre prêtres attachés à ce service, à la tête desquels il se trouva, et dont il partageait les fonctions. Il y en mourait, coup sur coup, un si grand nombre par l'effet du mauvais air et des maladies contagieuses et hideuses de ces malheureux prisonniers qu'il fallait confesser dans le même lit, et, pour ainsi dire, entassés dans la même infection, qu'on appelait ce poste (je le tiens de M. le curé de Rocquencourt lui-même) la *boucherie* des prêtres.

Il passa de là, en qualité de desservant, à Brie-Comte-Robert; mais il lui fut si pénible de quitter ces infortunés prisonniers chargés de tant de crimes et de misères, devenus ses pauvres enfants, convertis et remis par son zèle entre les bras de la religion, que monseigneur l'archevêque de Paris (Christophe de Beaumont) fut obligé d'employer expressément son autorité pour l'arracher à cette déplorable famille, qui l'appelait son père, et dont il ne se sépara qu'avec des larmes.

Ce fut en sortant de Brie-Comte-Robert que le même prélat lui laissa le choix entre la cure de Chevilly, dont il avait été pendant quelque temps le desservant, et celle de Rocquencourt près de Versailles, qu'il préféra, et où, vingt ans de suite, il se partagea tout entier entre les fontions actives d'un pasteur et les méditations profondes d'un solitaire.

Le volcan de la révolution venant à éclater, sa violence ne lui permit plus de rester auprès de son église dévastée et dans son village en confusion. J'avais dans celui de Marly un logement assez étendu, où je pus recevoir tous ses meubles, en partie vermoulus et mutilés, tous très vieux, très modestes, et dans un nombre vrai-

ment prodigieux. Je pris avec moi sa vieille mère *Antoine,* qui le servait depuis long-temps, et son petit chien *Favori,* fidèle compagnon de sa solitude. Il se trouva par là débarrassé de son immense mobilier, seul, libre, et n'étant plus chargé que de son bréviaire.

La tempête révolutionnaire s'irritant de plus en plus, il accepta volontiers un asyle doux et honorable chez M. et Mme de Péqueuse, personnes distinguées, infiniment charitables et honnêtes, qui le recueillirent avec respect dans leur château de Malvoisine, près de Dampierre.

C'est là que de temps en temps je faisais quelques pèlerinages, et que j'avais le plaisir de le voir heureux par la considération, les égards soutenus et les attentions délicates de ses hôtes sensibles et généreux. Il disait la messe tous les matins dans la chapelle du château, jouissant de sa situation solitaire, de ses promenades, de celle des environs, du parc de Dampierre, de ses solitudes sauvages, qui rappelaient assez bien les déserts de la Thébaïde. C'est là, et notamment dans la vallée Verte, que nous mêlions nos pensées, nos sentiments, nos courses, nos repos, nos lectures, tirées des meilleurs auteurs de l'antiquité ou des endroits les plus admirables de l'Écriture sainte; goûtant ensemble cette amitié tendre et profonde que la religion consacre sur la terre, et que la mort transforme sans la détruire.

Mais il portait dans son sein une plaie cruelle : c'était de savoir son troupeau dans la dispersion et son église abandonnée. Tous les jours il suppliait le patron, saint Nicolas, de veiller sur ses chers paroissiens. Son cœur était resté au milieu d'eux; et il brûlait, vainement, hélas! de leur remontrer enfin leur pasteur légitime.

Mais s'il déplorait et regrettait pour lui les outrages de la persécution, il ne devait pas tarder à voir ses vœux exaucés. On vint de Chevreuse le prendre en force et avec furie dans sa pieuse et douce retraite. Dès ce moment, il ne fallut plus que compter les prisons où il fut

détenu : d'abord l'Hôtel des gardes-du-corps à Versailles, les écuries de la reine, le couvent des Récollets, la Maison de justice, à la Geôle. Condamné à la réclusion, comme ayant plus de soixante ans, il fut enfermé à la mission de la paroisse de Saint-Louis. Il obtint enfin la permission de rentrer chez lui, dans son logement, rue des Deux-Portes, où il avait fait revenir tous ses meubles de Marly; mais il y fut arrêté, et transféré dans la nouvelle maison de réclusion, avenue de Saint-Cloud.

Il en sortit, et ce fut moi qui lui en apportai la permission. Il m'en remercia tendrement; mais il ne se pressa pas de quitter sa prison. Il y coucha à son ordinaire, et ne fit usage de sa liberté que le lendemain matin, assez tard, à son aise, et revint tranquillement rue des Deux-Portes, dans son domicile.

Ce fut alors qu'il exerça le saint ministère dans la paroisse de Notre-Dame, dans celle de Montreuil, à l'Infirmerie, et dans des maisons particulières. On menaça tous les prêtres de les faire arrêter : il se cacha chez une sainte religieuse. Survint la menace de fermer l'église de Montreuil, qui seule était ouverte : il n'exerça plus le culte que dans les oratoires.

On pouvait faire souffrir le saint prêtre, mais on ne pouvait pas le faire craindre pour lui-même, ni le déconcerter. Dès qu'au milieu des troubles toujours croissants, la trompette de la persécution (qu'on me permette ce terme) se fit entendre, je le vis, levant la tête avec joie, entonner, comme marchant au combat, le psaume CVII[e] : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. Cantabo et psallam in gloria mea.* « Mon cœur est pré-« paré, ô mon Dieu! mon cœur est préparé. Je chante-« rai et ferai retentir vos louanges sur les instruments au « milieu de ma gloire. »

Toutes les prisons de Versailles où il a été captif pour la religion ne l'ont jamais vu triste, ne l'ont jamais entendu se plaindre ni gémir. Jamais il n'employa l'ombre

d'une dissimulation ou du plus léger mensonge sur sa santé. Il y dormait, il s'y réveillait avec le calme et la douceur de l'enfance. Il consolait, il encourageait tous les autres prisonniers. Il leur faisait oublier, par sa résignation au martyre, et presque par sa gaîté, et leur captivité, et leur détresse, et la terre même, où il n'habitait plus depuis long-temps. Il avait un caractère ferme, une âme toute chrétienne, une imagination ardente. Il portait dans son cœur l'amour le plus délicat pour la chasteté, un attachement sans borne pour la pureté, pour la virginité de la foi catholique. Pénétré d'admiration pour les confessions franches et courageuses, il déclarait une guerre implacable aux petitesses et aux scrupules. Dans le monde, il avait l'air d'un pénitent; dans l'église, il avait l'air d'un saint, tant était profond son recueillement extraordinaire, dont on était d'abord frappé! Le péché seul lui faisait peur. Il voyait la mort avec un œil doux, avec une sorte de complaisance. Il était plus près de se réjouir que de s'affliger de la perte des personnes qu'elle lui enlevait et qu'il aimait le plus, dès qu'il pouvait croire qu'elle assurait la grande affaire de leur salut. Il avait toujours dans la pensée cette maxime vraiment évangélique : *Porro unum est necessarium.* « Il n'y a « qu'une chose de nécessaire. » Il m'a rappelé souvent celle-ci avec transport : *Servire Deo regnare est.* « Être « le serviteur de Dieu, c'est régner. » Il avait la plus haute idée de la dignité sacerdotale. Le plus beau titre qu'il pût concevoir sur un tombeau, c'étaient ces mots : *Ci gît un prêtre.*

Il exerça sur son corps des rigueurs et des macérations qui n'ont jamais été connues que de lui et de Dieu seul. Les pauvres enfants, leur première éducation, les femmes dans leur vieillesse, les vertueux prêtres dans l'infortune, lui étaient infiniment chers. Qui l'eût cru, si je ne me faisais pas un devoir de trahir aujourd'hui son secret, qu'avec une cure si excessivement chétive, il eût pu trou-

ver ailleurs que dans une extrême pénitence, et non dans l'économie humaine, les moyens d'amasser une somme de trois mille livres pour fonder une école dans sa petite paroisse?

Je ne dis rien de lui qui ne soit vrai, que je n'aie connu parfaitement, puisque nous sommes nés à Versailles dans la même année, que nous ne nous sommes jamais perdus de vue, que notre amitié s'est toujours conservée sans nuage, jusqu'au moment où j'ai eu la douleur de lui survivre; puisque tout Versailles, dans toutes les époques de sa vie, a été le témoin de ses rares vertus, et notamment M. l'Esturgey, curé de la paroisse de Montreuil, et M. l'abbé Prat, attaché à la paroisse de Notre-Dame, tous les deux ses amis particuliers, tous les deux prêtres éclairés et pleins de zèle, qu'il suffit de nommer, et tous les deux ses confrères de persécution et de toutes les vertus sacerdotales.

Il n'y a plus qu'à le montrer sur son lit de mort, pour ne pas dire sur son char de triomphe. Quel beau moment! Nous devions (car il était l'ami de la bonne joie), nous devions dîner et tirer ensemble le gâteau des Rois, le jour de leur fête. Vaine espérance! Je venais de l'inviter; et c'est presque au même instant qu'il fut foudroyé, le 3 janvier 1800, par un coup d'apoplexie si terrible, qu'il ne laissa aucune espérance de le conserver. Je n'oublierai jamais ses dernières paroles, lorsque, accourant à son lit de douleur : Mon ami, me dit-il, d'abord, en me montrant le sang qui coulait de sa tête, *qua hora non putatis.* « Il viendra (le fils de l'homme) à l'heure que vous « ne penserez pas. » *Saint Luc,* chap. XII, verset 40.

De vénérables prêtres en assez grand nombre, encore déguisés, vinrent successivement entourer à genoux son lit de mort. Sa chambre, si simple, rappelait une de ces chapelles domestiques du temps de la primitive Eglise, pendant la rigueur des persécutions. C'étaient des saints auprès d'un saint, des martyrs auprès d'un martyr. Cette

lumière sacrée, pâle et solitaire, qui nous assiste dans nos derniers moments, éclairait, sur les lèvres, le front, les mains jointes de ces victimes prosternées, la prière, le silence, la résignation, le deuil de l'Eglise gémissante, l'ardeur du zèle et du regret de n'avoir encore été que désignées pour le sacrifice.

Il mourut à Versailles, dans son logement, rue des Deux-Portes, honoré et chéri de tout le monde, le 6 de janvier 1800, le jour de la fête des Rois, ayant sur lui son crucifix, et, selon ses vœux, les plus abondantes indulgences du Saint-Siége accordées aux fidèles au moment de leur mort. Il reçut, avec la foi et les grâces réservées aux élus, l'absolution, le saint viatique, et l'huile efficace et consolante des mourants, qui semble les consacrer pour l'éternité.

Le lendemain, la messe fut célébrée sur son corps, dans le chœur de la paroisse de Saint-Symphorien, à Montreuil, la seule qui fût alors restée au culte. Il fut ensuite porté et inhumé dans le cimetière de la paroisse de Notre-Dame, où je l'accompagnai jusqu'à sa dernière demeure, sur laquelle je crois encore entendre l'officier qui présidait aux cérémonies funéraires répéter à plusieurs reprises, avec un pieux attendrissement, en nous montrant l'objet de nos regrets, qui se perdait toujours de plus en plus à nos yeux : « Voilà le saint pasteur! voilà le saint pasteur! »

ÉPITRE A M. LE CURÉ DE ROCQUENCOURT.

—

Humble prêtre, pasteur du plus petit hameau,
Où quelques toits épars renferment ton troupeau ;
Qui, là, pendant vingt ans, d'une âme au ciel acquise,
Servis si bien le pauvre, et l'état, et l'église ;
Qui, près du lieu superbe où Louis autrefois
Fixa par son séjour la majesté des rois,
Sous l'abri le plus simple, ermite un peu rigide,
Presqu'aux yeux d'une cour trouvas la Thébaïde;
Mon ami (car le ciel, sous cet auspice heureux,
M'ouvrit enfin le port imploré par tes vœux),
Je te connus, t'aimai dès ma plus tendre enfance.
L'un près de l'autre nés, sous la douce influence
D'un naturel timide, enclin à se cacher,
Qué le monde aisément devait effaroucher,
Quoique de goûts pareils, par instinct solitaires,
Nous avons tous les deux pris des chemins contraires.
Toi, brûlant pour le ciel, par ce ciel tu compris
Que d'un prêtre éclairé, doux, d'un saint zèle épris,
Il avait fait pour l'homme un appui salutaire,
Un vivant évangile et le sel de la terre (1).
Un jour, tu désiras cacher tes jeunes ans
Sous l'ombre où saint Bruno recueillait ses enfants ;
Mais l'humble Charité, compatissante mère

(1) Vos estis sal terræ. S. PAUL.

Des actifs habitants de l'utile chaumière,
Y voulut par tes mains soulager leurs douleurs,
Leur prodiguer tes soins, et ton zèle, et tes pleurs.
Que de fois cependant, sur de brûlantes ailes,
T'élevant par l'amour aux beautés éternelles,
Tu planas librement sur ce triste univers!
Et moi, né pour l'amour, la retraite et les vers,
Respirant et couvant d'un sein mélancolique
La moindre impression de la pitié tragique,
Trop prompt à m'attendrir, sincère ami des lois,
Cherchant dans mon cœur même un heureux contrepoids
A ces besoins d'un cœur qui s'agite et s'ignore,
A ce feu, né des sens, qui trop souvent dévore,
Je trouvai le bonheur dans les nœuds les plus doux,
Dans ces noms chers de fils, et de père, et d'époux.

A la rigueur du sort j'échappai, non sans peine.
Fait, sans l'avoir prévu, pour servir Melpomène,
Sur la scène, un peu tard, avec quelque bonheur,
J'amenai la pitié, le remords, la terreur.
D'Angiviller charmé me fut un second père.
Parvenu sans intrigue au fauteuil de Voltaire,
Né très peu courtisan, pensif et recueilli,
Par un peu de faveur à la cour accueilli,
A Marli m'égarant sous les plus frais ombrages,
Ivre de Shakespire, adorant ses ouvrages,
Doux au fond des forêts, terrible au sein des fleurs,
J'ai peint Macbeth, Léar, leurs crimes, leurs malheurs.
Fut-il bonheur plus grand, fut-il faveur plus chère?
J'ai vu de mes succès, j'ai vu pleurer ma mère.
Cette image jamais ne peut s'évanouir,
Et j'ai même à l'instant le bonheur d'en jouir.

Mais toujours des succès l'envie a pris naissance.

Ce monstre, en se cachant, se met en évidence.
Il hait, mais sourdement, écrivains et guerriers;
Siffle en applaudissant, mord tous bas les lauriers,
Frémit d'être aperçu, retient sa bave impure,
S'abhorre sous son masque, et rit dans sa torture.
Oh! souvent qu'avec peine, observant par malheur
D'un Pylade envieux la honteuse douleur,
Un poète, averti de ce qu'il n'eût pu croire,
A, perdant un ami, gémi d'un peu de gloire!
J'ai vu, par des succès trop long-temps tourmenté,
D'une chute au théâtre un auteur enchanté,
S'enivrer de sa joie, et sur un corps sans vie
Faire sauter la Rage et trépigner l'Envie.

Mais toi, qui sous la croix, dans des transports pieux,
Ne vois que la conquête et la palme des cieux;
Qui sais de nos néants la déplorable histoire,
Que Dieu ne mit qu'en lui la véritable gloire;
Que de lui-même enfin, par l'orgueil exalté,
L'homme n'aurait jamais compris l'humilité;
Que Dieu la révéla; si, vers la cité sainte,
Loin d'un monde pervers, de sa chétive enceinte,
Ton zèle a quelquefois enlevé mes désirs;
Si, mettant en commun nos peines, nos plaisirs,
Souvent dans ces discours où le cœur se déploie
L'amitié sur nos fronts fit rayonner sa joie;
Ami, lorsqu'en ton cœur j'ai couru renfermer
De cruelles douleurs que Dieu seul peut calmer,
Quand j'ai senti tes pleurs se mêler à mes larmes,
En aurais-je goûté le secours et les charmes
Si le ciel n'eût voulu t'amener près de nous,
Sur un sol moins coupable et dans un air plus doux (1)?

(1) M. Le Maire, avant d'être curé de Rocquencourt, fut vicaire à Bicêtre, directeur et confesseur de la prison des Cabanons.

Mais dis-moi donc comment, près d'un châlit funeste,
Où se pressaient la mort, et le crime, et la peste,
Vers d'affreux scélérats par ton zèle entraîné,
Respirant sur leur bouche un air empoisonné,
Martyr, cent fois martyr, et martyr sans murmure,
Ange du ciel perdu dans une fange impure,
Tu leur faisais passer ton cœur religieux,
La paix du repentir et le pardon des cieux?
Et tu n'as pu quitter la vue et la misère
De tant de malheureux qui t'appelaient leur père!
C'est un ordre absolu, c'est un ordre sacré,
Qui seul de ces cachots malgré toi t'a tiré.

Enfin tu vins aux champs. Le plus petit village,
Ou plutôt un hameau, t'offrit un ermitage,
Où, soignant tes brebis, seul, et voisin des bois,
Tu fus pasteur, ermite et poète à la fois:
Car ta muse, avec grâce et sacrée et rustique,
Parfois au catéchisme a fourni son cantique.
Ton presbytère étroit, sous ton humble clocher,
A l'église attenant, suffit pour te cacher.
Le jardin, qu'à grand'peine un quart d'arpent compose,
Comme un autre a son lis, son œillet et sa rose.
Un lilas, à la porte, annonce le printemps,
Un cyprès nous y dit: « Tout passe avec le temps. »
Le charmant rousselet, la bergamotte encore
D'un duvet parfumé s'y couvre et se décore.
Là, le chou s'arrondit, et le laurier, plus loin,
S'élève, mais sans gloire, et caché dans un coin.
Un banc sous un berceau, voilà l'antre où l'ermite
Vient, son bréviaire en main, le lit et le médite.
J'y crois voir Paul, Antoine, auprès de leur ruisseau,
Et le pain tout entier dans le bec du corbeau.

Salut! vieux Démahis (1), brave homme, huissier en titre,
Qui fais marcher le cœur et tourner le pupître,
Battre et sonner la cloche, et par qui, dans ta main,
La bêche, utile aux morts, rend vivant le jardin.
Je t'apperçois d'ici, ma petite Taupette,
Qui jappes, mords ma jambe, et fuis dans ta cachette!
Et toi, savante en l'art de gouverner un pot,
Qui hors de broche à temps mis toujours un gigot,
Que le ciel libéral, ma bonne mère Antoine,
Te donne à bon marché l'embonpoint d'un chanoine!
Tu m'as vu bien souvent, ermite à Rocquencourt,
Habiter le désert à deux pas de la cour;
Lire, causer, me taire, ou, d'une main champêtre,
Y planter un pommier, dirigé par ton maître.
Un jour, après sa messe, il m'instruit, et soudain,
Joyeux, je prends sa bêche, et creuse le terrain.
Je plante un rejeton que Dieu fit pour produire.
Oh! que je fus ravi lorsque je pus lui dire:
« Bel arbre! ah! puisses-tu, dans tes futurs rameaux,
« Heureux, béni du ciel, arrosé de ses eaux,
« Sentir monter ta sève à notre espoir promise,
« Et long-temps sur ton sol y fleurir pour l'église! »

Ami, qui sur ton front noble, exempt de douleur,
Des martyrs du désert nous offres la pâleur,
Dont l'air est pénitent, et n'est jamais sauvage,
Pourquoi d'aucun souci, pourquoi d'aucun nuage
Ne vois-tu dans son cours ton bonheur combattu?
C'est qu'il te vient du ciel et naît de la vertu;
C'est que du faux toujours ta candeur s'effarouche,
Et qu'en montrant ton cœur, le vrai sort de ta bouche.
Tu sais comme on traita la pauvre vérité.

(1) C'est le nom d'un fort brave homme, ancien jardinier du curé de Rocquencourt.

L'homme la craint, la fuit; il en est irrité.
Jadis on la logea dans le puits le plus sombre;
Craintive et dédaignée, on l'y retint dans l'ombre.
Le présent à pas lents la voit enfin venir,
Et de loin, à demi, la montre à l'avenir,
Qui, devenant passé, sait ce qu'il en faut croire,
Et nous la masque encor sous les traits de l'histoire.
Régnant par l'intérêt dans les villes, les cours,
Le faux infecta tout, les écrits, les discours;
Attira, plut, charma, sur ses nombreux théâtres
Tant de mortels trompés, de son fard idolâtres.
Dans lui, sur son autel, le Dieu par toi chanté,
Visible et sous un voile a mis la vérité.
Pour l'homme que la croix sépare de la terre,
Les maux sont les vrais biens, les plaisirs sa misère.
Tout l'Evangile est là. Monde, alors tu n'es rien.
Aux riches, aux puissants, que peut dire un chrétien?
Votre or, vos voluptés, vos rangs, votre étalage,
Ce sont des riens pour nous, des mots, pas davantage;
Mais la douleur, la mort, l'infortune et ses coups,
Pour nous ce sont des mots, et des choses pour vous.
Ah! de ce sort brillant qui vous charme et vous trompe,
Et de flatteurs adroits vous entoure avec pompe;
De ce crédit puissant propre à vous éblouir;
De ces immenses biens dont vous semblez jouir;
De ces honneurs qu'en vous on rend à la fortune,
Honneurs dont elle-même en secret s'importune;
Enfin de ce bonheur qu'en s'accroissant toujours
Ronge un ennui secret, ce fléau de vos jours;
La religion seule, et tendre, et vénérable,
Pourra faire pour vous un bonheur véritable.
Que de fois, cher pasteur, en parlant du trépas,
Tu m'as dit doucement que nous ne mourions pas;
Qu'en séparant les corps nos adieux nous éprouvent,

Et qu'en Dieu pour jamais tous les cœurs se retrouvent.
Eh! comment comprendrais-je, au jour d'un noir flambeau,
Quand je pleure mon père, assis sur son tombeau,
Que ma main ne tient plus qu'une froide poussière,
Et qu'en vain je le cherche en la nature entière?
Oui, mon cœur me l'assure, il entend mes douleurs ;
Oui, je le crois vivant sur la foi de mes pleurs.
Il est, il est en nous une céleste flamme.
Celui qui l'a créée entend gémir notre âme.
Sans un Dieu tout est mort, le monde est arrêté ;
Et mon premier besoin, c'est l'immortalité.
Que La Fage (1), en prêchant dans les plus nobles chaires,
Arme ces vérités de leurs traits salutaires ;
Qu'à l'accent de son âme, à sa touchante voix,
Les esprits et les cœurs soient vaincus à la fois ;
Que, célèbre orateur, simple en son éloquence,
Son zèle encor long-temps soit utile à la France :
J'applaudis. Mais, pour nous, que les mêmes penchants
Entraînent au désert, seuls, et loin des méchants,
Avec Dieu, son amour, et sa paix pour compagne,
Nous pouvons fuir la ville et chercher la campagne.

Du moins, simple en ses mœurs, l'habitant du hameau,
Tranquille, y fend la terre, y conduit un troupeau.
Le besoin le réveille, exerce sa famille.
Du toit laborieux l'innocence est la fille.
La nuit couvre leurs yeux de ses plus doux pavots,
Car toujours le sommeil est auprès des travaux.
L'homme des villes court, se plaint et se tourmente ;
Mais j'entends au hameau la pauvreté qui chante.
La bêche et le fuseau viennent à leur secours,

(1) Prédicateur célèbre, qui remplit encore ce ministère à l'âge de quatre-vingts ans.

Et des plaisirs sans fin n'abrégent pas leurs jours.
Oh que sur les cités les champs ont d'avantages!
Ils sont plus purs, plus doux, meilleurs pour tous les âges.
Un je ne sais quel charme, éloignant les regrets,
Y calme notre cœur, y fait rentrer la paix.
« Chez nous, me disent-ils, viens trouver la nature;
« Viens, nos ruisseaux pour toi vont doubler leur murmure.
« Il est dans nos vallons tel bois frais, écarté,
« Où, pour toi, ce printemps, Philomèle eût chanté;
« L'amour et le désert animaient son ramage. »
Et je sens que mon cœur vole à ce lieu sauvage.
Mon goût pour les forêts, les fleurs et les enfants,
Le besoin d'oublier, tout me conduit aux champs.

La mort pourtant, la mort, avec sa faux altière,
Si terrible aux palais, trouble aussi la chaumière.
Heureux dans ses devoirs le pasteur renfermé,
Qui vit pour son troupeau, dont il se sent aimé;
Qui par l'hymen, les mœurs, voit fleurir son village;
Voit enfants et vieillards venir sur son passage!
Sa main les consacra, nus, entrant au berceau,
Et les consacre encor sur les bords du tombeau.
Providence visible, en aidant leur misère,
Il les enfante au ciel, les conserve à la terre.
Dans son église, aux champs, doux, simple, généreux,
Il n'eut jamais d'orgeuil, c'est un pauvre comme eux.
Ami, non, sur leurs fronts tu ne vois point d'alarmes,
D'excès dans leurs plaisirs, de faste dans leurs larmes.
Leur cœur a peu de cris, mais dans l'ombre il se fend.
Ont-ils perdu leur père, une femme, un enfant,
Ils viennent tous à toi. J'ai vu, par tes mains pures,
La résignation couler sur leurs blessures.

Et moi, trop peu soumis... Mais il est tel malheur

Qui nous trouble l'esprit, qui nous perce le cœur.
J'ai craint jusqu'à ce jour, ami tendre et sensible,
De déchirer ton cœur par un récit terrible.
Ecoute, le tableau va t'en être tracé ;
Mais ne m'interromps pas quand j'aurai commencé.
Comment te peindre, ô ciel ! cette horrible aventure?
Quand tout dort et se tait, dans une nuit obscure,
Tout jeune, ardent, sensible, à mon père attaché,
Heureux entre ses bras de me sentir couché,
Du plus profond sommeil je goûtais tous les charmes.
Dans un bois sourd, épais, vaste, et tout noir d'alarmes,
Je crois voir trois brigands dont le fer assassin
Va, de sang altéré, se plonger dans mon sein.
De ma jeunesse armé, je cherche à me défendre.
Je me saisis soudain du père le plus tendre.
« Mon fils! mon fils! c'est moi! » Frémissant, consterné,
Le voilà hors du lit avec force entraîné.
Là, tous deux à genoux, dans une lutte affreuse,
Nous nous entrelaçons ; d'une main furieuse
Je vais le suffoquer. Lui, tremblant, éperdu,
Combat, résiste, appelle, et n'est point entendu
Ni de l'épaisse nuit, ni du ciel qu'il implore,
Ni d'un fils qu'il épargne et qui l'étouffe encore.
L'un à l'autre si chers, combattants malheureux,
D'où viendra donc un terme à ce choc ténébreux?
Son désespoir au ciel tend ses mains vénérables.
L'air soudain s'est rempli de ses cris lamentables.
La vieille Marthe arrive, une lampe à la main.
Elle voit (mais mon bras s'est arrêté soudain),
Moi, tout pâle, mourant aux genoux de mon père,
De mes indignes yeux repoussant la lumière ;
Lui, regardant les miens, lui, sur mon cœur penché,
Et me cachant son sein par mes mains arraché,
Il me tendait la sienne encor de pleurs humide.

Qui moi, grand Dieu! qui moi, j'eusse été parricide!
Ciel! tu l'aurais permis! « Calmez votre terreur.
« Ce récit, comme vous, m'a pénétré d'horreur.
« Ne voyez, croyez-moi, que la bonté céleste,
« Qui seule a fait cesser un combat si funeste.
« La vie, où tant de flots peuvent nous submerger,
« Nous met sans cesse en guerre, et n'est qu'un long danger.
« Il existe un penchant qui, trop fait pour séduire,
« Sur un cœur né sensible étend loin son empire.
« Il fut souvent fatal. Mais vous êtes chrétien,
« Et des sources du mal Dieu fait sortir le bien.
« Celui qui vous sauva du meurtre affreux d'un père
« Vous sauvera de vous; marchez à sa lumière.
« Ah! qu'il prête long-temps son charme le plus doux
« A la tendre amitié qu'il fit naître dans nous!
« Allez trouver, ami, votre chrétienne mère
« Le calme aux cœurs soumis fut donné sur la terre.
« Rentrez chez elle en paix, et rendez grâce à Dieu.
« Son toit pur vous rappelle; et le jour tombe. Adieu. »

ÉPITRE A MON AMI ANDRIEUX.

—

Mon ami, c'est donc là, dans cet humble hameau,
Que, sur le vert penchant du plus joli coteau,
S'offre à moi le jardin et la maison tranquille
Qu'illustra le séjour de Collin d'Harleville;
Là d'un champ paternel que pieux héritier,
Pour les Muses, les mœurs, respirant tout entier,
Le plus doux des mortels, mais doux avec courage,

Vécut aimé du ciel et béni du village?

Oui, c'est là qu'il conçut son aimable Inconstant;
Son facile Optimiste, heureux, toujours content;
Ses Châteaux en Espagne, erreur douce et si chère;
Et l'amusant ennui du Vieux Célibataire
Allant au Luxembourg promener ses chagrins;
Et sa madame Évrard, si fatale aux cousins.
C'est là qu'il se cachait; là que de sa demeure
Il descendait pensif vers les rives de l'Eure,
Y trouvant, par Thalie et par Flore appelé,
Quelque rôle enchanteur pour Contat et Molé.
Que de fois un vieux pâtre, une Lise naïve,
L'ont regardé de loin, dans leur joie attentive,
Apprenti jardinier, armé de lourds ciseaux,
Tondre un mur de charmille, aplanir ses rameaux!
Que de fois, variant ses douces promenades,
Il vit de Maintenon les superbes arcades;
Et plus loin, dominant dans le fond du tableau,
Parmi des peupliers, les tours d'un vieux château!
Mais surtout il se plut sur des rives fleuries,
Lieux du repos, du frais, des douces rêveries,
Rappelant, par leur grâce et leur simplicité,
Ses mœurs et ses écrits pleins de naïveté.
Aussi ses vers charmants sur notre heureuse scène
Nous ont-ils fait souvent retrouver La Fontaine;
On vit l'air de famille. Oui, d'un humble jardin,
D'un petit coin de terre, appelé Mévoisin,
Sortit, cher Andrieux, déjà mûr pour la gloire,
Le nom de notre ami, resté dans la mémoire,
Dont tu gardes le buste, où se plaît à fleurir
Un laurier toujours vert, qui ne peut plus mourir.
Hélas! quand, sous tes yeux, la bêche sur la bière
De son étroit asyle eut fait rouler la terre,

En peignant nos regrets, ses talents et ses mœurs,
Par tes pleurs, Andrieux, tu fis couler nos pleurs.
Tu courus chez Oudon, l'un de nos Praxitèles,
Dont le ciseau fameux, sous des traits si fidèles,
Fit revivre, à leur gloire associant son nom,
Molière et La Fontaine, et Voltaire et Buffon,
Qui, l'ami de Collin, sur sa figure éteinte
De ses traits à la mort a dérobé l'empreinte,
Et dans la simple argile au moins nous l'a rendu.
C'est à vous deux, ami, que ce bienfait est dû.
Collin, né pour les champs, que le ciel fit poète,
Que la grâce inspira, que l'amitié regrette,
Devais-tu sous la tombe être sitôt caché?
Par quels tendres liens tu lui fus attaché,
Cher Andrieux! Tous deux simples et sans envie,
Les mêmes goûts charmaient votre paisible vie.
Je te vois près de lui, ton crayon rouge en main,
Notant un manuscrit qui te supplie en vain.
De ta vocation j'y reconnais la marque.
Exprès Dieu pour Collin te fit un Aristarque
Sûr, instruit, mais sévère. A sa campagne, hélas!
Que de fois sur ses vers tu le désespéras.
J'ai lu votre acte. — Eh bien? — Il n'est pas net encore.
—Et le style? — Un peu pâle: il faut qu'il se colore.
—Ma grande scène, au moins, je la crois assez bien.
—Moi je vois qu'il y manque...—Eh quoi donc?—Presque rien:
Il faut y revenir. — La patience s'use.
—Bon! la Persévérance est la dixième Muse.
—Ce qu'on a fait sept fois, faut-il le répéter?
—Sept fois, dix fois, vingt fois : on ne doit pas compter.
—Cruel homme! — Au talent je me rends difficile.
Si vous en aviez moins... — Et moi, je suis docile.
Le lendemain matin il revient : La voilà!
Lisez, qu'en dites-vous? — Ah! très bien, c'est cela.

Votre scène à présent doit réussir et plaire.
Je l'avais bien sentie. — Et vous l'avez fait faire.
—Tenez, lisez ce conte, afin de vous venger.
Critiquez, montrez-moi ce que j'y dois changer.
—Voyons : je trouve là plus d'un trait à reprendre.
—Donnez-moi quelques vers, je pourrai vous en rendre.
D'une amitié parfaite, ô spectacle enchanteur,
Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur !
Ainsi Thomas et moi nous vivions comme frères.
La mort rompit trop tôt des unions si chères.
O sincère Andrieux ! je t'ai trop tard connu.
Que Thomas, né si bon, si pur, tendre, ingénu,
Thomas t'aurait aimé ! Comme toi sans envie,
Il veillait sur sa sœur, qui veillait sur sa vie.
Collin te manque, hélas ! je le sens, je le voi ;
Mais, va, je t'aimerai pour Collin et pour moi.
Oh ! de combien d'amis j'ai vu s'ouvrir la tombe !
Nos jours sont un instant, c'est la feuille qui tombe.
Nous serons tous bientôt rendus aux mêmes lieux :
Thomas, Ducis, Collin, Florian, Andrieux.
Nous restons deux encor. Plus près de la nacelle,
Me voilà sur le bord, le vieux nocher m'appelle.
Un nœud peut à la vie encor nous attacher :
C'est quelque bien à faire ; il faut nous dépêcher.
Moi, dans l'art de Boileau, mon exemple et mon maître,
Aux mœurs je puis, en vers, être utile peut-être.
J'ai besoin d'un censeur implacable, endurci,
Qui tourmentait Collin, et me tourmente aussi.
C'est à toi de régler ma fougue impétueuse,
De contenir mes bonds sous une bride heureuse,
Et de voir sans péril, asservi sous ta loi,
Mon génie, encor vert, galoper devant toi.
Non, non, tu n'iras pas, craintif et trop rigide,
Imposer à ma muse une marche timide :

Tu veux que ton ami, grand, mais sans se hausser,
Sachant marcher son pas, sache aussi s'élancer.
Loin de nous le mesquin, l'étroit et le servile.
Ainsi, comme à Collin, tu pourras m'être utile.
Mais des Quintiliens l'art par toi professé
De jeunes auditeurs charme un essaim pressé.
Tu leur ouvres du beau toutes les avenues,
Que le vulgaire ignore et qui te sont connues.
De l'éclat du faux or tu sais les garantir,
Leur apprendre à bien voir, bien juger, bien sentir.

Ne crois pas que pour toi leur zèle ardent ignore
Tes mœurs et tes écrits dont l'Hélicon s'honore.
Crois-tu qu'ils n'ont pas vu, sur la scène applaudis,
Gais de verve et de traits, tes charmants Étourdis;
Sous son costume grec, sage, aimable, et cœur tendre,
Finement ingénu, sourire Anaximandre;
Tes bonnes gens chercher, dans leur pauvre vallon,
Brunette, qu'en tes vers leur rendit Fénelon?
Ils aiment tes récits et ton charmant théâtre.
Mais, si l'esprit nous plaît, le cœur, on l'idolâtre.
Oui, lorsque l'éloquence à tes chers nourrissons
Par ta voix, Andrieux, va dicter ses leçons,
Sais-tu ce qui surtout les instruit et les touche?
Ce ne sont pas les mots qui sortent de ta bouche,
Ni d'un parlage adroit les secrets différents,
C'est toi-même observé par leurs yeux pénétrants;
Pour ta mère, chez toi, ta pieuse tendresse;
C'est ton culte attentif, tes soins pour sa vieillesse;
Tes soins pour ta sensible et délicate sœur,
Si douce envers ses maux, et si chère à ton cœur,
Qui, sans bruit, aux vertus élevant tes deux filles,
De ces objets d'amour, trésors de deux familles,
Vient charmer tes regards, remplir tes bras, ton sein.

O fruits d'un chaste hymen, rappelé, mais en vain,
Venez souvent offrir aux yeux de votre père,
L'air, la grâce, les traits, le cœur de votre mère !

Va, crois-moi, va, le ciel mit des rapports touchants,
Et de longs souvenirs, et des vœux attachants,
Entre l'homme sensible et l'aimable jeunesse,
Qui, d'éloquence avide et surtout de sagesse,
S'adonne à son école et s'instruit doublement.
C'est un contrat sacré, c'est un pacte charmant,
Où, par le temps, le cœur, les soins, la vigilance,
Le bon Rollin du sang croyait voir l'alliance.
Je t'en réponds pour eux : ils t'aiment, t'aimeront,
Et leur vive candeur te le dit sur leur front.
Ils se croiront sans peine et long-temps sous ta vue ;
Et si, dans un moment, quelque amorce imprévue
Tentait leur cœur surpris d'un charme insidieux,
Ils s'écrîraient d'abord : Que dirait Andrieux?
Que leur dis-tu sans cesse, et quelle est ta maxime?
« Ayez toujours besoin de votre propre estime.
« Mortel, respecte-toi ! mortel, sois convaincu,
« Sans ce respect sacré, que tu n'as pas vécu.
« Vivras-tu, si tu perds, l'âme au vice asservie,
« Ce qui met seul du charme et du prix à la vie? »

Ainsi, lorsque, animant une utile leçon,
Tu montes leur esprit sur le plus noble ton,
Ce vrai beau dans les arts qu'ils aiment, qu'ils admirent,
C'est encor dans les mœurs le vrai beau qu'ils respirent.
Par toi le cœur se forme avec leur jugement ;
Leur pensée apprend l'ordre et s'explique aisément ;
Leur langage, leur style, et s'arrange et s'épure.
Ton grand mot, le voici : Restez dans la nature.
Dans ces heureux sentiers, hélas ! trop peu battus,
Toujours marchent ensemble et talents et vertus.

ÉPITRE A MON AMI RICHARD.

Ami, que de bonne heure ont vivement frappé
Et la mort si soudaine et le temps si rapide,
Qui, de ce monde détrompé,
Courus souvent, pensif, de Dieu seul occupé,
Le chercher au désert dont ton cœur est avide;
Nous avons quelquefois, dans des bois ténébreux,
Quand les vents plaintifs de l'automne
Courbent le chêne qui frissonne,
Et font voler au loin les feuilles devant eux,
Nous avons ri du monde et des biens qu'il nous donne :
Eh ! mon ami, nous disions-nous,
Pour être sages, soyons fous.
Que nous font et sceptre couronne ?
Ces biens dont il est si jaloux,
Fuyons-les, nous les aurons tous.
Le monde est à qui l'abandonne.
Mais par ce monde, hélas, encor trop caressé,
Je ne me suis point enfoncé
Comme toi dans la Thébaïde.
Et, s'il me faut tout dire, au lieu d'un clair ruisseau,
Trop souvent vieux pécheur, pénitent peu rigide,
Avec quelques mondains, en parlant mal de l'eau,
J'ai bu, non sans plaisir, tout frais de mon caveau,
D'un joli vin d'Arbois dont il n'est jamais vide.
Ce régime, Richard, n'est point du tout dévot;
Mais il est coulant, c'est le mot.

Ah ! quand la mort soudain nous rappelle au Calvaire,
Qu'un ami qui craint Dieu nous devient nécessaire !
Que sa chrétienne main nous ouvre de trésors !
On ne demande point alors
Si son front est trop grave, ou sa voix trop sévère.
Il place auprès de nous cet éloquent flambeau
Qui nous dit : Pense à toi, c'est ton heure dernière.
Il y met à genoux le zèle et la prière.
Sur mon lit de douleur se lève un jour nouveau.
Quand je sors de ce monde, il m'enfante pour l'autre,
Et mon ami, c'est mon apôtre,
Qui m'affermit tremblant sur le bord du tombeau.
Que l'amitié chrétienne est noble, utile et sûre !
Elle nous vient du ciel, et non de la nature,
Quels qu'ils soient, dans son sein les mortels sont égaux.
Que s'y dispute-t-on ? des vertus et des maux.
Mais qui diviserait des cœurs que Dieu rassemble ?
Par lui, dans lui, pour lui, l'amour les lie ensemble.
Déjà hors de ce monde, au ciel ils sont admis,
Et, n'étant point rivaux, ne sont point ennemis.
O paix inaltérable ! ardeur vive et céleste !
Par vous on sert Dieu seul ! on souffre tout le reste.
Ami, par ta retraite heureux et protégé,
Tu goûtais ses douceurs, lorsque j'ai voyagé.
Le destin s'en mêla. Jamais, par caractère,
Je n'eusse été, je crois, voyageur volontaire.
Auprès de mon foyer, j'eusse aimé cent fois mieux
Vieillir humble habitant du toit de mes aïeux,
Que revenir chargé, pauvre des biens du sage,
De luxe, d'avarice, et de tout l'or du Tage.
Tout projette en ce monde, et s'agite, eh ! pourquoi ?
C'est pour ne pas savoir vivre en repos chez soi.

Mes courses cependant n'ont pas pu me distraire

De ce commode instinct qui m'a fait solitaire.
A Dresde j'ai vu l'Elbe, et l'Oder à Breslau,
A Vienne le Danube, à Prague la Moldau.
C'est là que sur un pont antique,
Digne ouvrage des rois, monument catholique
Par les douze apôtres paré,
Dans le jour éclatant d'un été magnifique,
Vint m'offrir son front pur, d'étoiles entouré,
De la confession le martyr révéré.
Ce saint jeune et célèbre est Jean Népomucène.
Confesseur d'une belle, et chaste, et tendre reine,
Pressé, cent fois pressé par son injuste époux
De trahir ses secrets, tourment d'un cœur jaloux,
Ce roi, pour le séduire, employa les caresses,
L'attrait d'un grand pouvoir, et faveur, et promesses.
Vains efforts! —Obéis!—Non!—Je le veux!—Jamais!
Sur son ordre, à ce mot, du haut de son palais,
Que baigne la Moldau de ses grottes profondes,
Déjà d'affreux soldats l'ont jeté dans ses ondes.
Triomphez, triomphez, prêtre du Dieu vivant.
La Moldau vous reçoit dans son gouffre écumant,
Elle est votre tombeau; mais une fin si belle
A mis dans votre main une palme immortelle.
On m'a montré la place où son front rayonnant
De cinq étoiles d'or se ceignit en tombant.
Aussi sur tous les ponts, dans la Bohême entière,
On salue, en passant, une image si chère,
Cet ange du silence, au fond des eaux plongé,
Du livre des sept sceaux, aux pieds de Dieu, chargé.
Le flot, sous tous les ponts, semble, exprès plus rapide,
Fêter de la Moldau le martyr intrépide.
Il n'est point de beauté qui, d'abord, au printemps,
Du front du jeune saint, protecteur de ses champs,
Des plus brillantes fleurs n'orne encor les étoiles.

De ton secret divin épaississant les voiles,
Sainte religion, comment accomplis-tu
(Lorsque la loi, l'autel, le trône, est abattu,
Quand de mœurs sur la terre il n'est plus de vestige)
D'un silence éternel l'incroyable prodige?
Mais sur tant d'autres lieux, sur tant d'autres états,
Où le désir de voir eût pu tourner mes pas,
Que n'ai-je, au sein de Londre, en méditant sur l'homme,
Vu le sceptre des mers, et vu la croix dans Rome!
Mais je ne me perds pas dans des sujets si grands.
Homme et simple poète, assis dans ces deux rangs,
Que des rois, des états les monuments m'échappent:
Ce sont les grands talents, les grands noms qui me frappent.
Pourquoi courir si loin voir d'illustres tombeaux,
Quand s'offrent à nos yeux tant de nobles berceaux?
Où donc est né Pascal, La Fontaine, Molière,
Corneille, Bossuet, Montaigne, La Bruyère,
Descartes, Montesquieu! Mais il est dans nos cœurs
Des songes, des vœux sourds, des goûts toujours vainqueurs.
Chacun rêve à son gré; chacun, à sa manière,
Se fait une patrie, un bonheur sur la terre.
Cher canton d'Appenzel! ah! lorsqu'au doux printemps
Tout verdit sur ses monts, dans ses prés, dans ses champs,
Que n'ai-je vu jadis y fêter la jeunesse,
Vivant tableau d'amour, de mœurs et d'allégresse?
Avant que de mourir, que n'ai-je au moins chanté
De ce jour solennel ce qu'on m'a raconté:
Ces danses, ces pasteurs offrant aux pastourelles
Pour dons de simples nids, pour dons des fleurs nouvelles;
Tout un monde si jeune, agneaux, amants, époux,
Leurs chants! Comment vous peindre en vers dignes de vous,
Ris naïfs, purs festins, innocentes images,
Que Paphos ne connut jamais sur ses rivages?
N'existeriez-vous plus, spectacles pleins d'attraits?

Ne fourniriez-vous plus de vers qu'à mes regrets?
Mes regards de vous voir étaient dignes peut-être.
Du pays des bergers deviez-vous disparaître?
Adieu, chastes tableaux, qui ne lassez jamais!
Hélas, ce fut mon sort: poète humble et champêtre,
Né pour vivre content, forcé de ne pas l'être,
Je n'ai vu que ceuxq ue je hais.
Quel cœur n'a pas gémi de ses peines muettes?
Moi, j'en porte aussi de secrètes
Dont je soupire, et que je tais.
Tout passe avec le temps, tout s'altère et tout change;
Vice, vertu, douleur, plaisir, tout est mélange.
C'est une coupe à boire, et Dieu nous la mêla.
Jusqu'au fond, douce, amère, il le faut, buvons-la;
Mais pour ne pas souffrir il faudrait être un ange.
Souffrons donc, Dieu le veut. Toujours il s'écoula
De son intarissable et facile clémence,
Lorsque plus forte est la souffrance,
Un baume qui la consola.
O quel tourment! souffrons! encor! nous y voilà:
C'est l'instant de la récompense.
Plus d'horloge et de temps: l'éternité commence.
Nous mourions: allons vivre. Ami, la tombe est là.

ÉPITRE A NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

—

Nous l'avons dit cent fois, mon cher Népomucène,
Oui, sans doute il existe, on distingue sans peine,
Sous le nom de génie, un instinct précieux
Qui sur le grand artiste est versé par les cieux.

Cette ardente vigueur, sève active et vivante,
Bientôt l'émeut, l'étonne, et l'enflamme, et l'enchante.
Raphaël crayonnant s'écria : Des couleurs !
Et l'abeille, en naissant, se jette sur les fleurs.
Dans ce champ des beautés qui parent la nature,
De cent miels différents l'or rayonne et s'épure.
Sous des ciseaux hardis, sous de riants pinceaux,
Jupiter prend sa foudre, et Vénus sort des eaux.
Du peintre, du sculpteur, le poète est le frère :
La nature comme eux l'aime, l'instruit à plaire.
Excepté son art seul, tout paraît le gêner.
Son talent est un charme, il s'y laisse entraîner.
Tout charme est un tyran sitôt qu'il nous possède ;
Il lui faut obéir, il faut que tout lui cède.

Mais le Parnasse, ingrat, à ses chers nourrissons
N'offrit pourtant jamais ni pampres ni moissons ;
Jamais, dans ses flots purs, à l'œil le plus avide
N'apparut un grain d'or dans l'onde Aganippide ;
Et je vois sur ses bords, dans le sacré vallon,
Mille amants implorer les faveurs d'Apollon :
Trop heureux si le ciel les eût tous faits poètes !
Sur des gazons fleuris, sous de fraîches retraites,
Ils goûtent sans obstacles, heureux de leurs désirs,
Une peine charmante ou d'innocents loisirs.

Le lecteur dans leurs vers, pour eux souvent stériles,
Rencontre un sel piquant ou des leçons utiles.
Ce rêveur immobile, assis sous des couverts,
C'est ce bon La Fontaine instruisant l'univers.
Molière met à nu Tartufe qu'on déteste,
Le traîne en plein théâtre, ou se peint dans Alceste.
Bonhomme avec humeur, l'Homère du Lutrin,
En goût, en poésie, est juge souverain.

Avant lui l'art des vers naquit avec Malherbe.
L'ode acquit sur sa lyre un ton juste et superbe.
Par lui la mort se plut à publier ses lois,
Et brava la consigne et la garde des rois.
A table avec Vénus, Chaulieu se plaît à rire.
Des secrets du couvent Gresset va nous instruire.
Parmi les jeux, les ris, les grâces, les plaisirs,
Mille auteurs, tous français, sont rivaux des zéphyrs.

Quel bonheur enivrait et Racine et Corneille
Lorsqu'un souffle sacré divinisa leur veille !
Polyeucte! Athalie! ah! leur nom glorieux
Par vous s'élève encore, en planant dans les cieux;
Et vous, nouveaux Davids, sur vos harpes mystiques
J'entends pour l'Éternel retentir vos cantiques.

Heureux qui, sans orgueil, sur le coteau sacré
Cultive un laurier pur, de sa muse assuré!
Il n'aura pas besoin, sachant ce qu'il doit croire,
De se tromper soi-même et de rêver sa gloire.
Mais la vieillesse arrive, et le besoin affreux
Gagne, atteint un poète et fier et malheureux.
Son front, ceint de lauriers, sous leurs feuilles divines
N'aura que trop senti se glisser les épines.
Où la gloire brillait, le péril fut caché.
Ah! ce laurier tardif, moins cueilli qu'arraché,
Songe, charme et tourment de notre courte vie,
Qu'au milieu des serpents nous dispute l'envie,
Après trente ans d'efforts, quand on peut l'acquérir,
Orne enfin nos tombeaux sans jamais les rouvrir.

Auteurs! vous payez cher, ivres de sa conquête,
Ce superbe rameau qui croît pour votre tête.
Mais l'amant éperdu, mais l'amant transporté

Fut-il par un obstacle un moment arrêté!
Léandre au sein des flots s'est plongé dans l'orage,
Et rend grâce à l'éclair qui le guide au rivage.
Mais le savant caché pâlit de ses efforts;
L'avare sur les mers court chercher des trésors.
Alexandre, dans l'Inde entraîné par la guerre,
Combat, sue, et s'essouffle à conquérir la terre,
Tandis qu'en paix Corneille, assis à ses foyers,
Se conquiert toute Rome en peignant ses guerriers,
Et que, du goût français prêt à fonder l'empire,
Boileau ronfle en plein greffe, et rêve la satire.

Mais il est des mortels d'un naturel plus doux,
Sans ruse, indépendants, de leur repos jaloux,
Errant sans cesse au gré d'une planète heureuse,
Qui, dans l'accès charmant de leur muse rêveuse,
Semblent trouver leurs vers en les sentant venir,
Et n'avoir plus besoin que de s'en souvenir.
La Fontaine et Panard étaient de cette espèce :
Ils n'avaient point au monde envié sa richesse,
Ils avaient pris de lui tout ce qu'il a de mieux,
La liberté, la paix, ces doux présents des cieux.
Panard (je l'ai connu) me parut un bonhomme,
Pauvre et toujours content, vivant on ne sait comme,
Vieil enfant qu'on attrape, en ayant la pudeur,
Et sur son front joyeux la docile candeur.
Parlerai-je de moi? Si ma mémoire est bonne,
On m'a trompé souvent, je n'ai trompé personne;
Et si plus d'un renard m'a jadis attaqué,
Il n'en est pas sur cent un seul qui m'ait manqué.
A ce peuple innocent il ne faut point d'affaire.
Que j'ai toujours haï la fourbe et le mystère!
Mais ta raison, ton air, tes traits, ta vérité,
Cher ami, m'ont d'abord offert la sûreté.

Nos penchants s'accordaient, nous nous savions d'avance :
L'hymen sacré des cœurs naît de leur ressemblance.
Que dis-je ? il est tout fait, et sans peine affermi.
Notre instinct mieux que nous sait juger d'un ami.
Tu vins voir quelquefois, dans le loisir du sage,
Mon petit bois, mes fleurs, l'ermite et l'ermitage !
Tu n'y trouvas point l'or, les grands, les dignités,
Mais le sommeil tranquille assis à mes côtés ;
Rien n'y troubla nos goûts, notre entretien des Muses.
Du terrible et des riens comme moi tu t'amuses.
Aux tragiques accents tu joignis les pipeaux :
Né pour pour peindre les cours, tu chantas les troupeaux;
Pan toujours protégea l'ami de la houlette.
Par Joséphine aussi te voilà comme Admète.
Excepté d'être roi, chez vous tout est pareil :
Douce communauté de cœurs et de sommeil !
Il est facile et pur le bonheur de famille !
Un soupir pour la mère, un souris pour la fille !
Sans un si tendre hymen, par l'amour invoqué,
En mourant, cher ami, ton bonheur m'eût manqué !
Mais on craint l'avenir sur un passé coupable.
Nos souvenirs, l'hiver, tout nous est formidable.
Une neige flétrie et nos demi-frimas
Dans une fange humide ont sali nos climats.
Les fleurs ne naîtront plus, et le peu qu'il en reste,
Le Nord l'emportera. Chargé d'un froid funeste,
Borée accourt et souffle... Ah ! si le doux zéphyr
Après un long hiver peut enfin revenir,
(Car, ne nous flattons point, race trop criminelle,
Méritons-nous encor d'entendre Philomèle ?)
Va dans cette vallée, asyle des neuf Sœurs,
Où le calme et l'étude épanchaient leur douceur ;
Où courait Catinat pour oublier Versailles ;
Où Rousseau de Paris se cachait les murailles,

N'aimant qu'à voir le vrai, les champs et ses foyers ;
Où Grétry vient dormir sous leurs communs lauriers.
Il semble avec Jean-Jacque habiter l'Ermitage,
Et battre encor des mains au Devin du village.
Oui, c'est là que Taunay, par son goût entraîné,
Peignit d'après ses mœurs (père, époux fortuné,
Cachant, non sans éclat, sa vie heureuse et pure)
Les plus charmants tableaux qu'inspira la nature.
Riant Montmorency (1), qu'il me plut ton séjour,
Quand mon cœur palpitait de jeunesse et d'amour !
Voilà, voilà tes bois, tes champs et tes prairies,
Les cent vergers en fleurs, ton lac, mes rêveries !

Imagination, tyran que j'ai chanté,
Ton charme est invincible, il est illimité.
Le poète est partout : amour, crime, innocence,
Il peint tout sur sa toile ; il touche un orgue immense.
Cet orgue est dans son âme, et met en son pouvoir
D'innombrables claviers que lui seul fait mouvoir.
On dirait qu'il les presse ; et, par sa main légère,
Qu'il règne, en l'agitant, sur la nature entière ;
Qu'il emplit, à son gré, doux, terrible et profond,
Ses cent roseaux d'argent du souffle d'Apollon.

(1) J'ai habité quelque temps ce charmant endroit avec ma première femme, Elise, et mes deux filles, Aure et Henriette, encore dans l'enfance. Mon bonheur eût été d'y passer mes jours, au sein de la vie domestique, d'une belle retraite champêtre, et du plaisir de me livrer à la poésie pastorale et tragique, travail auquel je me sentais appelé par la nature. Telle était ma secrète et chère résolution ; mais la faible poitrine de ma femme m'obligea de revenir bientôt à Paris, où je ne tardai pas à la perdre, en attendant que le même fléau me condamnât à survivre aussi à mes deux filles. Je n'oublierai jamais que, pour aller m'établir à Montmorency avec ma famille, je passai par Saint-Denis le même jour où y entrait madame Louise pour y prendre possession de sa solitude dans le monastère des Carmélites.

Magicien charmant, adorable Protée,
C'est ainsi qu'il commande à notre âme enchantée.
Qu'il prédit, et qu'il tient tous les temps, tous les lieux,
Et le sceptre, et la foudre, et l'enfer, et les cieux.
Mais, s'il peut par sa verve et ses vives images
M'entraîner à Tibur sous les plus frais ombrages,
Il peut aussi sur moi, perdu dans les déserts,
Verser des monts de sable agités dans les airs;
Il peut m'ensevelir, glacé par la froidure,
Sous les frimas du nord, tombeau de la nature;
En chantant les combats, Mars, ses cris, sa fureur,
Il peut, troublant mon sein, y porter trop d'horreur.
Ah! si mes vers jamais t'ont rendu quelque hommage,
Muse à qui je dois tout, n'environne mon âge
Que de doux souvenirs, que d'innocents objets!
Que je rêve Arcadie, Hémus et ses forêts,
Le chant de deux bergers, le désert qui repose,
Pour nous donner le miel la jeune abeille éclose.
Que je rêve les fleurs, et les bords fortunés
Où l'Arioste, Homère et le Tasse sont nés;
Et la beauté sensible avec la grâce unie:
Andromaque, Didon, Eve, Inès, Herminie.
Arrachant les forêts, tout nu, pâle et jaloux,
Quand Roland vagabond fait mugir son courroux,
Sous sa grotte, à l'écart, qu'Angélique amoureuse
Des feux du beau Médor sort encor plus heureuse!
Sur la mousse et les fleurs du plus doux oreiller
L'amour va m'endormir... si j'allais m'éveiller?

Imagination, si féconde en prodiges!
Je ne dispute point le charme à tes prestiges.
Mais, ciel! que de périls et d'attraits sur tes pas!
Je m'y crois près d'Armide, et j'y crains ses appas.
Par quel art enchanteur, quelles douces adresses,

Tu sais chercher, surprendre, exciter nos faiblesses,
Nous en ôter la crainte, et verser dans nos cœurs
Le poison des désirs, des transports, des langueurs!
Dans tes états charmants tout brille et se colore.
Le devoir qui les fuit vers eux se tourne encore.
De tes songes long-temps on aime à se bercer.
Eh! qui de tes romans peut se débarrasser?
Qui sait si ton étrange et suspecte puissance
Ne nuit pas au bon sens, au calme, à la constance,
Que dis-je, à la vertu? Ta flexibilité
Fait sans cesse à tout vent mouvoir ma volonté.
Dieu fit pour l'homme exprès son amour et sa crainte,
Et de ses traits en lui fit resplendir l'empreinte,
Et lui transmit d'un père et le cœur et le nom.
Il l'a, comme en un trône, assis dans sa raison:
Il y mit le droit sens, la bonté, la justice,
Le noble amour de l'ordre et la haine du vice;
Attachant aux vertus leur prix dans leurs efforts,
Le calme à l'innocence, aux forfaits les remords;
N'ayant jamais permis que l'homme, son image,
Ait pu voir de sang-froid le crime qui l'outrage.

Quand, m'offrant Cléopâtre, et de sa coupe armé,
Corneille peint sa rage, en paraît animé,
Qu'il se change en furie, en exécrable mère.
Et que, fumant encor du sang du second frère,
A l'autel de l'hymen, prêt à les couronner,
Il flatte deux amants qu'il veut empoisonner;
Quand Corneille, en un mot, si grand, si magnanime,
De lui-même eût osé commettre un si grand crime,
Eût-il pu dans ses vers nous l'offrir? Non. Soudain
Sa plume accusatrice eût tombé de sa main.
Du ciel, du ciel ainsi le veut la loi suprême,
Jamais un scélérat ne se peindra lui-même.

Que l'atroce Roger (1), que ce tigre ose enfin
Démurer, s'il se peut, le cachot de la faim;
Qu'il y voie à loisir le squelette d'un père
Mort d'horreur, immobile et glacé sur la pierre,
Mort déchirant sa chair; que sur ses ossements
Il distingue, attentif, les os de ses enfants :
De ne pas s'abhorrer il ne sera plus maître.
Pour Ugolin, pleuré par les pères à naître,
Il ne concevra pas l'excès de sa fureur.
De ce tombeau rouvert parcourant la terreur,
C'est le ciel qui le veut, pressé par ses murailles,
Pour venger Ugolin, il en prend les entrailles,
Va s'asseoir sur sa pierre, et là, sans mouvements,
Seul, de l'enfer du Dante épuise les tourments.

Ne nous y trompons pas : de tout temps, sur la terre,
Il existe, invisible, un tribunal sévère.
L'âme douce en ce monde en jouit doucement.
Tout coupable y subit son juste châtiment;
Tout crime a son supplice; il y tient, il y cloue
Sous sa roche Sisyphe, Ixion sur sa roue.
Cet avare est Tantale, altéré par les flots,
Qui de dépit, de soif, sèche au milieu des eaux.
Vous qu'un grand attentat unit aux Danaïdes,
Oh! que d'espoirs vont fuir de vos urnes perfides!
Et toi, fameux vautour, quel mortel dans son sein,
Peut-être parmi nous, t'offre un affreux festin!
Notre Tartare aussi poursuit les parricides.
J'y vois, au lieu de trois, courir cent Euménides,
Cent hydres s'y dresser, rouler cent Phlégétons,
Et l'enfer des vivants s'emplir sous d'autres noms.

(1) Roger, archevêque de Pise, dont le comte Ugolin dévore le crâne dans l'Enfer du Dante : c'est le plus beau morceau de poésie qui existe dans le genre terrible.

Oui, Dieu même ici-bas lâcha son épouvante ;
Il remit sa terreur entre les mains du Dante.
Jeunes amants des arts, contre l'audacieux
Révélez et la marche et le pouvoir des cieux !
Percez les murs, voyez. Quand tout meurt et tout change,
Sont-ils morts vos aïeux, Raphaël, Michel-Ange,
Le Dante, Pergolèze, avec tous leurs lauriers ?
Les trônes, l'airain s'use, et leurs noms sont entiers.
Savez-vous d'où leur vient cette gloire infinie ?
La vertu fut chez eux la source du génie ;
Leur génie habitait dans le fond de leur cœur,
Et leurs conceptions y puisaient leur vigueur.
C'est là que mûrissaient leurs beautés éternelles,
De là que s'élançaient leurs audaces nouvelles.
Méditez-les, séchez, consumez-vous d'ardeur ;
Mais n'écoutez pas trop, frappés de sa splendeur,
L'imagination, si prompte à vous séduire.
Retenez vos pinceaux, vos doigts brûlants d'écrire.
Le plan d'abord, le plan ! l'inflexible unité !
Que tout y soit d'accord, tout y soit arrêté.
Ouvrez-vous dans les airs des routes inconnues ;
Mais qu'un but, un frein sûr vous règle dans les nues.
Que votre enchanteresse, avec tous ses attraits,
Pare alors la raison sans la guider jamais.
Craignez donc en l'aimant cette belle ennemie.

Cependant des vertus c'est quelquefois l'amie ;
Mais, hélas ! trop souvent elle entraîne aux excès
Un naturel terrible et voisin des forfaits.
Vous qui, tout près du crime, en sentez les alarmes,
Venez de la vertu contempler tous les charmes,
Tomber à ses genoux, de ses rayons percés !
Trop heureux les mortels sur sa trace empressés !
Préservez-moi, grands dieux, ou qu'à l'instant j'expire.

D'un cœur où le remords s'enfonce et le déchire !
Fonde plutôt sur moi tout ce globe abattu
Que d'avoir un instant à pleurer la vertu !

O céleste vertu, tout méchants que nous sommes,
Tu conserves encor quelques droits sur les hommes.
Sans excès merveilleuse, admirable sans bruit,
Tu défends qui t'opprime, et cherches qui te fuit.

C'est ainsi que Socrate éclata dans Athène,
Donnant un grand spectacle à la nature humaine.
O Muses! chastes sœurs! sur un luth adouci
Chantez, chantez Socrate! il fut poète aussi.
Ce grand homme enchaîné, que son calme enveloppe,
Mit en vers le génie et les fables d'Esope;
Sous ses attraits sacrés il offrit la raison ;
Adorateur de l'ordre, il enseigna Platon;
Montra ce qu'on savait, nous apprit à l'apprendre,
A ne jamais monter, à ne jamais descendre,
A respecter notre âme, à maîtriser nos sens,
A bien voir la beauté, la hauteur du bon sens.
Pour être sage, heureux, sans que tel on nous nomme,
Il cria son secret : c'était d'être honnête homme,
Patient, ami sûr, vrai, juste, officieux,
Toujours restant au poste où nous ont mis les dieux.
Ses juges vont aux voix ; il leur dit sans colère :
« Dois-je vivre ou mourir? Voyez, c'est votre affaire.
« Moi, j'obéis aux lois. » Puis, calme, en sûreté,
Il boit et leur ciguë et l'immortalité.

—

ÉPITRE A M. ODOGHARTY DE LA TOUR.

—

Fin d'avril 1811.

De La Tour, il est vrai, ma muse appesantie
D'un été sans soleil s'est long-temps ressentie.
Son automne sans fruits n'eut pas de ces beaux jours,
Du peintre et du poète ordinaires amours.
L'hiver maussade et dur, triste et souillant la terre,
Même avec des frimas, n'eut point de caractère;
Mais le printemps s'avance, et, réchauffant mon cœur,
De la nature encor m'annonce la vigueur.
Sous d'antiques forêts mon âme rajeunie
Voit apparaître au loin Corneille et son génie.
Mon luth se tairait-il lorsque dans ces déserts
Du rossignol craintif j'entends les premiers airs?
Maintenant qu'il revient, je serais sans excuses.
Ses chants et ses amours ont réveillé les Muses.
Déjà Mai renaissant nous promet ses couleurs,
Mon petit bois sa feuille, et mon jardin ses fleurs.
A ses concerts, ami, le printemps nous invite.
Viens, ta cellule est prête, et veut voir son ermite.
L'alleluia joyeux fait entendre son chant.
Sous son laurier pascal le jambon nous attend.
Sur mon ongle, en riant, la goutte que je pose
Dans son tremblant rubis m'offre un jus qui l'arrose.

O mon cher De La Tour! sitôt que tu parais,
Ton seul aspect m'apporte et le charme et la paix.

La paix ! ah ! par l'erreur, les livres, les systèmes,
N'allons pas, mon ami, la troubler dans nous-mêmes.
La paix ! ah ! sur la terre est-il un plus grand bien ?
Avec elle tout plaît, sans elle tout n'est rien.
Devant sa table assis, vois-tu ce philosophe ?
Son horloge a sonné, bientôt le jour s'approche.
Dans son sommeil souvent je crois qu'il fut troublé.
Oui, la main sur son front, il me semble accablé.
Il sourit, il s'attriste, il s'affermit, il doute.
Qu'a-t-il ? il s'interroge ; il va parler : j'écoute.
« Quoi ! sans cesse, dit-il, inquiet, tourmenté,
« Je cours donc, sans l'atteindre, après la vérité !
« Je donne à l'ombre un corps, un visage au mensonge.
« Tout ne sera, ne fut, n'est-il donc qu'un vain songe ?
« Que croire ? où se fixer ? — Va, crois ton cœur, entends
« Ces petits d'hirondelle, affamés et criants,
« Tout nus, sans plume encore, instruits par la nature,
« Au père universel demander la pâture. »

Enfin, tout ce qui vit parmi les animaux,
Qui marche, rampe, vole, ou nage au sein des eaux
Obéit sans murmure à des lois éternelles.
Dans ce vaste univers il n'est point de rebelles.
Seul voudrais-tu donc l'être ? Eh ! dis-moi, le peux-tu ?
Tu crois à l'innocence, à l'ordre, à la vertu :
Plus sage et plus heureux, crois encore au mystère
D'un Dieu qui par bonté vint éclairer la terre.
Il parla. Qu'a-t-il dit ? Nous pouvons en juger.
Mais l'abyme est auprès : comment l'interroger ?
Le prodige est partout. Conçois-tu les merveilles
Qu'enferment ces palais bâtis par tes abeilles ?
Comment de tes brebis croissent les nourrissons,
Verdissent tes vergers, jaunissent tes moissons ?
D'où te vient cette pluie et douce et printanière ?

Quel miracle a de fleurs émaillé ton parterre?
Crois ces roses, ces lis, qui germent sous tes yeux,
Et ce doigt immortel qui fait tourner les cieux.

Mais enfin ce bonheur où nous tendons sans cesse,
De qui l'attendrons-nous? Du ciel, de sa sagesse.
Dans ses désirs sans borne, en ses projets sensés,
La passion veut tout, et la nature assez.
Que nous dit la raison? Abstiens-toi, doute, arrête.
Mais nous chantons le port, et cherchons la tempête.
L'homme hors de lui-même est sans cesse emporté.
Il croit, sans les excès, n'avoir point existé.
Au triste sort d'Adam depuis qu'Ève enchaînée
Vers la pomme fatale, hélas! fut entraînée;
Depuis que, séduisant un trop facile époux,
(Pouvoir qui doit encor long-temps régner sur nous!)
Dans son esprit charmé, crédule, elle eut fait naître
De ce fruit enchanteur l'espoir de tout connaître;
Sur la foi du serpent, ce couple ambitieux
Rêva que tout à coup ils deviendraient des dieux.
L'orgueil, Adam, l'orgueil fit ton désastre extrême.
Il est semblable à nous, dit l'Éternel lui-même!
Par la crainte à sa honte un voile fut prêté;
Et pourtant de son âme il vit la nudité.
Dans la nature alors tout perdit l'équilibre.
Ainsi, né tempérant, roi de lui-même et libre,
L'homme, en proie aux excès, n'a plus de vrais plaisirs.
La fougue et le caprice irritent ses désirs.
L'attrait des passions, l'orgueil et sa démence
L'enflent du faux besoin d'une vaste existence,
Qui lui creuse un abyme, et va l'ensevelir
Dans les langueurs d'un vide impossible à remplir.

Ces mêmes passions, abattez leurs barrières,

D'horreur et de débris s'en vont couvrir la terre.
Ainsi les fils d'Éole, en son antre enfermés,
Rugissent de fureur de s'y voir comprimés.
Veiller, régner sur soi, fuir ou vaincre le vice,
Voilà de la vertu le plus noble exercice.
Le devoir pèse, il coûte. Oui, mais est-il rempli,
L'air devient plus léger, le ciel s'est embelli.
Le jour de l'Éternel devant moi semble éclore,
Jour qui n'a jamais vu de couchant ni d'aurore.
Ce front pur, virginal, m'enivre de pudeur,
Et ce beau lis naissant m'imprime la candeur.
Avec notre âme en paix notre œil aussi s'épure.
Tout, quand nous nous plaisons, nous plaît dans la nature.
Que dis-je? des beaux arts les sublimes beautés
Descendent plus avant dans les cœurs enchantés.
Pergolèze, ah! dis-moi par quels célestes charmes
Ton chant gémit, décroît, s'éteint, meurt dans mes larmes.
Raphaël, ah! j'entends, à l'aspect des bourreaux,
Les mères dans Rama crier sous tes pinceaux.
Satan combat, rugit; l'enfer s'arme, il s'embrase;
L'archange prend sa lance, il le touche et l'écrase.
Cécile, ah! par ta lyre, et ta bouche, et tes yeux,
J'aspire et ton extase et les concerts des cieux.
Paul instruit, Platon doute, et Socrate est en peine.
Le vrai Dieu n'est donc plus inconnu dans Athène!
Quel art, hors de sa chair, de son humanité,
A fait jaillir le Verbe? Oui, sa divinité
Devant les trois témoins qu'accable sa lumière,
Libre, au haut du Thabor, resplendit tout entière.
Michel-Ange, ô comment sur ce temple éternel
Où saint Pierre a sa tombe, et la croix son autel,
De ton doigt jusqu'au ciel, avec tant de puissance,
As-tu, comme en jouant, lancé ce dôme immense?
Génie, oui, la hauteur de ta conception

Nous fait frissonner d'aise et d'admiration,
Nous plaît par la peur même en des sujets terribles.
Mais nous aimons surtout à nous trouver sensibles.
Quand dans leurs longs replis deux énormes serpents
Tiennent enveloppés un père et ses enfants;
Quand le plus jeune lutte et presque se dégage;
Quand le plus fort expire, étouffé par leur rage;
Quand le malheureux père enfin, mourant trois fois,
De ces serpents gonflés qu'il presse entre ses doigts
Vainement de son sein écarte la furie,
Ma douleur a son charme, et ma pitié s'écrie.
Je ne vois plus alors dans tout ce bloc souffrant
Ni le marbre animé, ni le marbre expirant:
Je vois Laocoon, calme en ses sacrifices,
Homme, pontife et père, au milieu des supplices.

Non, non, l'affreux pervers, l'ingrat fait à mentir,
S'il voit tant de beautés, ne peut pas les sentir.
Eh! comment du génie atteindrait-il la flamme
Quand la vertu l'accuse et n'est plus dans son âme?
O vertu! c'est par toi que, purs et consolés,
Nos jours de quelque joie en tout temps sont filés.
Le ciel, qui par bonté t'attache à notre suite,
Assiste à nos efforts, les sert, les facilite.
Oui, l'honnête homme pauvre a trouvé le bonheur.
Il vit de son travail, il y met son honneur.
A lui-même il s'est dit, fidèle à sa promesse:
Gagnons ce qu'il nous faut, sans chercher la richesse.
Il l'a dit dans son cœur; et Dieu secrètement
Sur cet autel du pauvre a reçu son serment.
Et moi j'ai fait aussi mon vœu, (doux vœu que j'aime!)
C'est de vivre pour moi, moi seul, toujours le même.
Est-il sort plus heureux? Tu sais, cher De La Tour,
Si Plutus m'a jamais aperçu dans sa cour,

A bien compter de l'or si ma main fut habile.
Une bourse en tout temps me fut presque inutile.
Ma mère avec plaisir a ri plus d'une fois
Me voyant me reprendre et compter par mes doigts.
« Eh bien! mon pauvre enfant, as-tu trouvé ta somme?
« Il le faut avouer, Dieu te fit un bon homme. »
Je crois qu'elle eut raison, je n'en suis pas fâché.
O ma mère, ô trésor de mes bras arraché!
Chauve, au pied de ces bois, je vois d'ici ta tombe.
Je t'y suivrai bientôt. Ah! quand la feuille tombe,
C'est là que je m'en vais errer seul dans les bois.
J'y crois te voir encor, j'entends encor ta voix
Qui me disait : « Mon fils, tu ne mourras pas riche.
« Cent francs sont moins pour toi qu'un heureux hémistiche.
« Mais, va, console-toi : quand l'honneur n'est plus rien.
« Qui n'a pas fait de mal a presque fait du bien. »
Et voilà le seul bien qu'en effet j'ai pu faire.
C'est peu. Non, c'est beaucoup. Quelle est la grande affaire?
C'est d'empêcher le mal. Oui, ma mère eut raison,
C'est un crime d'agir quand on sert un fripon.
D'où vient que la vertu court, s'épuise et s'expose?
C'est pour guérir les maux dont le vice est la cause.
O vertu! si le mal vient jamais à cesser,
Tu n'auras plus enfin tant de baume à verser.
Mais à son zèle, ami, donnons plus de matière;
Ne l'employons pas trop. Sans doute (et je l'espère)
L'humanité toujours aura des partisans;
Mais sans art, sans grands mots, pour être bienfaisants,
Écoutons simplement la pitié, la droiture.
Faut-il tant d'appareil quand on suit la nature?
Oui, l'art dans le bien même et fatigue et déplaît.
Quand on est vraiment bon, c'est bonnement qu'on l'est.

Mais les cœurs les plus doux ont pourtant leur colère.

Puis-je voir sans crier, aux mœurs faisant la guerre,
Sur nos tables, partout, un luxe furieux,
En affligeant notre âme, épouvanter nos yeux;
Ses banquets insulter nos repas de familles;
La fatigue des bals assassiner nos filles;
Le vice, en sa fleur même, acheter la pudeur;
L'hypocrite effronté nous parler de candeur;
Dans l'ombre, en s'irritant, se dérouler l'envie;
Se pavaner un fat en étalant sa vie;
Des hommes, l'un cruel, l'autre lâche, abattu,
Ne sachant plus enfin ce que c'est que vertu?
J'aime mieux avec elle errer seul sans reproches,
Parmi des sangliers, des genêts et des roches,
Que voir capituler l'honneur mal affermi.
L'honnête homme en un mot ne l'est pas à demi.
Tout esprit noble et droit, qui veut sa propre estime,
S'il aime la vertu, n'est point l'outil du crime.
Quel pacte officieux rend donc la probité
Si commode et si douce envers l'iniquité;
Fait sitôt et si bien s'accorder deux contraires;
L'un près de l'autre, à table, asseoir deux adversaires;
Joint au plomb le plus vil l'or le plus épuré?
Tant pis pour qui croirait ce discours trop outré.
Qui parle ainsi du cœur, sans que rien l'enveloppe,
N'est qu'un homme d'honneur et n'est point misanthrope.
Ma lyre, au premier jour, ami cher, vertueux,
Trompera sans pitié mes droits présomptueux.
Voici bientôt pour nous (le temps nous dit notre âge)
La dernière couchée et la fin du voyage.
Mais de quoi rougirait notre front étonné?
Avons-nous loin de nous fait fuir l'infortuné,
Se voiler la pudeur, s'affliger la justice,
Laissé dans nos discours se glisser l'artifice?
Le secret délicat qu'il nous fallut cacher,

A-t-on pu le surprendre, a-t-on pu l'arracher?
Que tel ami, troublé du succès d'un ouvrage,
Ait eu peine à remettre, à calmer son visage,
Ne l'avons-nous pas plaint en voyant sous nos yeux
Grimacer, malgré lui, son visage envieux?
Jamais le sot orgueil troubla-t-il notre vie?
Si parfois la fortune, en sa bizarre envie,
Voulut entrer chez nous, en nous disant : « Ouvrez;
« Quels sont parmi mes biens ceux que vous désirez?
« Je les tiens dans ma main, ma main vous les apporte, »
Nous avons répondu : « Vous vous trompez de porte,
« Déesse; nous dormions. Cherchez un peu plus loin. »
Heureux, cent fois heureux, qui n'en a pas besoin,
Qui se dit tous les jours, avec une âme pure :
Il faut beaucoup au luxe, et peu pour la nature !

ÉPITRE A M. SOLDINI.

—

Ami, par un saint oncle avec soin élevé,
Des plus pures vertus dès l'enfance abreuvé,
Qui, sans trop appeler le rang et la naissance
De tes aïeux jadis estimés dans Florence,
Toujours loin de l'excès, même en ta piété,
Des mœurs, des mœurs surtout gardas la dignité,
Tu cherchas, Soldini, ton bonheur sur la terre
Dans les noms si touchants et d'époux et de père.
Mais bientôt, resté seul à la fleur de tes ans,
Tu perdis, comme moi, ta femme et tes enfants.
Sur leur cercueil assis, des plus affreux orages

Nous avons vu de loin s'assembler les nuages.
La tempête éclata, l'univers fut surpris;
L'univers dans l'instant fut couvert de débris.
Jusqu'où n'ont pas monté l'erreur et la licence!
Trône, autel, tout trembla dans ce désordre immense.
Mais Dieu nous recueillit dans un asyle heureux,
Où sa grâce et sa paix nous ont unis tous deux.
Le désert nous cacha. C'est là que, solitaires,
De celui qui peut tout adorant les mystères,
Nous avons dit souvent : Quand tout est agité,
Heureux sur tant de flots qui dans l'arche est resté!
Tendre amitié chrétienne, oh! quelle est ta puissance!
Tu consoles nos maux, soutiens notre espérance;
Doucement vers le ciel tu mènes deux amis,
L'un par l'autre éclairés, l'un par l'autre affermis.
Soldini, tu le sais, oui, telle fut la nôtre,
Qu'aucun d'eux n'eut jamais rien de caché pour l'autre.
Mes écrits, mes secrets te furent découverts :
Tu lisais dans mon âme, et tu lisais mes vers.

Le Parnasse aux vertus quelquefois fut utile.
Sur l'excès, sur ce monstre en mille autres fertile,
Je voulais de mon vers décharger la fureur.
Ce monstre, ainsi qu'à moi, te fit toujours horreur.
Ah! si mon vers pouvait se changer en massue
Pour écraser cette hydre à mes pieds abattue!
Sois ma muse, ô colère, offre-moi ses fléaux,
Et d'indignation viens armer mes pinceaux.
Faut-il, quand vers les fleurs un doux penchant m'attire,
Que ce penchant sur moi prenne enfin trop d'empire!
Que le maudit excès, irritant mon désir,
Change en triste manie un innocent plaisir!
C'est du sort d'un œillet, d'un lis et d'un narcisse,
Que dépend désormais ma joie ou mon supplice.

Et de tant de héros, guerrier ou souverain,
Dont l'art nous a transmis les portraits sur l'airain,
Qui, de rouille couverts, viennent m'offrir encore
Ou Titus qui me charme, ou Néron que j'abhorre,
M'en manque-t-il un seul, me voilà malheureux.
Sous un ciel embrasé, dans son berceau pompeux,
Sortant du sein des mers, ai-je vu l'œil du monde
Couvrir de mille fleurs l'univers qu'il féconde,
Rougir de ses rayons l'Olympe au loin doré,
Me voilà furieux, souffrant, désespéré,
Si, par un autre excès, prenant soudain ma course
Vers l'effroyable nord, vers les antres de l'Ourse,
Je n'ai vu mille hivers l'un sur l'autre entassés,
Des glaçons jusqu'au ciel en montagne exhaussés,
Et là, transi d'horreur, et mourant de froidure,
Sur son lit ténébreux expirer la nature.
Ainsi de mille excès s'éveille en moi l'essaim :
C'est un guêpier fougueux qui s'irrite en mon sein.
J'invoque ma raison ; mais en vain je résiste :
Me voilà voyageur, antiquaire, fleuriste.
Et que serait-ce donc si, par de doux progrès,
Les passions ouvrant l'entrée à leurs accès,
Je devenais injuste, ambitieux, avare,
Envieux, imposteur, voluptueux, barbare.

Chacun se tient chez soi : dans son creux le hibou,
L'aigle sur son rocher, la fourmi dans son trou.
L'ordre est dans l'univers, rien ne le contrarie :
Zéphyr suit le ruisseau, le ruisseau la prairie.
Cet ordre si puissant ne peut-il rien sur nous?
Mais, dis-moi, cœur injuste, esprit bas et jaloux,
As-tu vu par envie un coursier qui se cache
Si quelque autre coursier porte un plus beau panache?
Et toi, vil orgueilleux, tu rampes sans pudeur,

Pour fouler tes égaux de ta fausse grandeur.
En nous-mêmes tout bas nous nous disons sans cesse :
Combien as-tu d'argent, de crédit, de noblesse?
C'est toujours, loin de nous par un vice entraînés,
D'un défaut de raison que nos malheurs sont nés.
Oh! qu'un hymen heureux, un travail nécessaire,
Eût à ces faux besoins fait une utile guerre!
L'un ou l'autre eût éteint ces désirs monstrueux,
Qui ne naissent jamais sous un toit vertueux.
C'est sur eux seuls que l'ordre a bâti l'édifice
D'un bonheur simple et vrai, tourment secret du vice.
La honte lui convient, l'ennui, l'air abattu.
On trouve, en l'essayant, du goût pour la vertu.
Voyez-vous ce mortel, obéissant et libre,
Qui dans tout ce qu'il fait garde un juste équilibre,
Qui met tout à sa place, et, grand par sa raison,
Honore le nom d'homme et mérite ce nom?
Sent-il l'excès, il tremble. Il goûte avec mesure
Tous les biens que le ciel a mis dans la nature.
Mais il sait boire aussi dans la coupe des pleurs;
Il porte avec respect sa joie ou ses douleurs.
Il va, le terme arrive, et c'est là qu'il espère
L'immense et long bonheur qui n'est point sur la terre.

Mais, dans des prés fleuris, sous le ciel le plus clair,
Avec un réseau d'or soudain jeté dans l'air,
Vois-tu la jeune Églé qu'entourent ses égales,
Ses sœurs pour la beauté, mais non pas ses rivales,
Courant de l'un à l'autre, admirant leurs couleurs,
Suivre ces papillons, ces voltigeantes fleurs?
Vois-tu ses bras, son port, sa grâce enchanteresse?
Vois-tu ces étourdis, légers d'aise et d'ivresse,
Tous amants de la rose et rivaux du zéphyr,
Dans ce piége flottant se prendre avec plaisir?

Oui, mais je les ai vus sous des pointes cruelles,
Eglé, mourir long-temps en agitant leurs ailes.
Sur ce chapeau galant, qui l'eût dit, entre nous,
Que vous les perceriez avec un air si doux?
Vos massacres du jour, qui font soupirer Flore,
Demain à vous toucher auront moins droit encore;
Votre cœur par degrés aura su s'affermir,
Et pour d'autres trépas aura moins à gémir.
—Bon! ne voilà-t-il pas les plus énormes crimes?
Nous faudra-t-il long-temps pleurer sur ces victimes?
Mais raisonnons un peu: Pourquoi tant s'enflammer?
Est-ce contre des riens qu'il faut se gendarmer?
—Des riens! des riens, lecteur! Et moi je vous rappelle
Le jeune enfant d'Athène et le nid d'hirondelle.
L'aréopage eut droit de punir cet enfant:
L'humanité se perd, la cruauté s'apprend.
Votre Eglé me déplaît; votre Eglé se prépare,
Par degrés, sans le croire, à devenir barbare.
Quelque chose qu'on fasse, il faut le répéter,
Aisément vers l'excès on se laisse emporter.
Telle insensiblement une vis tortueuse
Se glisse au sein d'un chêne, active et ténébreuse,
Y descend, y pénètre, et ce serpent caché,
L'embrassant d'un long pli, n'en peut être arraché.
L'excès trompe souvent sous un masque paisible.
Ainsi sur des cieux purs un point presque invisible
Nous cache la tempête. Il luit: j'entends soudain
Les pâles matelots crier: Voilà le grain!
Et de ce grain déjà s'est échappé la foudre,
Et la grêle, et l'éclair, et les mâts mis en poudre,
Et les mers dans la rage, et les pics embrasés
Versant un jour affreux sur des vaisseaux brisés.
L'excès couve en silence; oui, mais, vient-il d'éclore,
C'est le serpent qui siffle, ou le feu qui dévore.

Dans ce seul mot *excès* tout mal est réuni.
C'est l'excès aux enfers que le Dante a puni.
L'excès en tous les temps fit un tigre de l'homme;
A trois tyrans ligués il abandonna Rome;
Il acheta le lâche, il arma le pervers;
De crimes, de terreurs, inonda l'univers;
Par lui dans Rome en sang trois fureurs unanimes,
Pour s'obliger, à table, échangeaient leurs victimes.
Le masque et le poignard faisaient partout frémir;
La rage, en égorgeant, savait encor gémir.
Près de ce temple antique où la jeune vestale,
Cachant sous un lin pur sa beauté virginale,
Nourrit du feu sacré l'éclat mystérieux,
Je vois de marbre et d'or un palais spacieux.
C'est là que Messaline, aux halles dévouée,
Ayant gagné sa nuit dans sa loge louée,
Rentre, et rapporte au jour, de sa lubrique ardeur,
Dans le lit des Césars, la fatigue et l'odeur.
Je vois, parmis les ris, des cruautés profondes;
L'heureux Sylla du Tibre ensanglanter les ondes;
Cent beautés de Néron disputer les désirs;
Troie encore une fois brûler pour ses plaisirs;
Un peuple adorateur d'un vil amphithéâtre,
De sang, de nudités, d'esclavage idolâtre.
Tibère, dans Caprée, y couve, ardent tison,
Des obcènes fureurs, des voluptés sans nom;
Y traîne, monstre usé, vaincu de lassitude,
L'ennui de ses Romains et de leur servitude.

Ai-je assez peint d'horreurs? Excès, funeste excès!
Aurais-tu jusqu'au ciel fait monter nos forfaits?
Aurais-tu de tout mal dépassé la mesure,
Et sur ses gonds brisés abattu la nature!
Tu détruis, changes tout, dans ton délire affreux.

Oui, tu rendrais Titus féroce et malheureux.
Les larmes de ce globe, hélas ! sont ton ouvrage.

Oh ! que j'aime un mortel et tempérant et sage,
Qui dans sa propre estime a su se maintenir,
Qui fait tout pour l'avoir et rien pour l'obtenir ;
Qui, par ambition, de la langue commune,
Exprès pour s'enrichir, raya le mot *fortune ;*
Sur le temps, sur le sort, a d'abord mis la main,
Heureux dès aujourd'hui sans attendre à demain ;
S'échappe entre l'espoir, et la crainte, et l'envie,
Et rit de la tempête en côtoyant la vie !

Est-ce un si grand malheur, si, léger papillon,
Il n'a pas fait crier : *Charmant!* dans un salon ?
Mais voit-il le printemps enchanter nos bocages,
De nids et de concerts animer leurs feuillages ;
Voit-il verdir nos prés, nos pommiers blancs de fleurs ;
Nos épis se gonfler, nos ceps se fondre en pleurs ;
Sent-il partout la sève en doux torrents versée :
Poète, il met en vers son âme et sa pensée.
O d'aise et d'abandon moments délicieux!
Le voilà dans les champs, sur les eaux, près des cieux ;
Il monte et descend l'air, s'y balance avec grâce ;
Il prend son La Fontaine, il rouvre son Horace,
Horace, humble, élevé, charmant, relu toujours,
Ce sage en négligé, qui chanta les amours,
Le vin, les fleurs, la table, et, dans un doux sourire,
Eut toujours pour la mort une corde à sa lyre.
« A peu de frais, dit-il, amis, vivons contents :
« Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu de temps.
« Regardez ce cyprès : pourquoi sur le rivage
« Tant de vivres, d'apprêts, pour deux jours de voyage? »
Mais le plus violent, le premier de nos vœux,

Ce n'est pas le bonheur, c'est de paraître heureux :
La sotte vanité, voilà notre misère.
Nous voulons tous briller dans notre fourmilière.
D'astres environné, l'astre éclatant du jour
Se montre dans sa gloire, au milieu de sa cour;
Il se lève, il se couche, à sa marche fidèle,
Et tout a resplendi de sa pompe immortelle:
Et l'homme, un ver rampant, malheureux et pervers,
Pour suite et pour témoins voudrait mille univers.

Libre et loin du tumulte, ah ! que mon sage ermite
Est heureux des fripons et des sots qu'il évite!
Si couru des mortels, le bonheur précieux,
Il l'a mis dans son cœur, et non pas dans leurs yeux.
Il est homme: il les plaint, les juge et les soulage;
C'est pour eux qu'il s'est joint au curé du village.
Le froid, le collecteur viendra sans effrayer.
Le fisc est satisfait, plus de dette à payer.
D'abord le besoin fuit, l'aisance vient ensuite.
A faire encor du bien le bien qu'on fait excite.
La honte, il la devine; un soupir, il l'entend!
Quel bien immense il fait avec si peu d'argent !

Vous, opulents blasés, que tourmente un cœur vide,
C'est pour vous qu'à grands frais la vie est insipide.
Qui sait? quelque bonne œuvre (on pourrait l'essayer)
Réussirait peut-être à vous désennuyer.
On soupire en bâillant; les vapeurs ont des larmes.
Mais pour votre langueur le bien même est sans charmes.
L'adresse, en vous flattant, vous endort sur des fleurs;
Pour lui, s'il est loué, ce n'est que par des pleurs.
Partout il voit briller la santé, l'espérance;
Là le vin du vieillard, là du lait pour l'enfanre.
« Va, dit-il, va, Fortune, habiter les palais;

« Moi, j'aime à me cacher sous la chaumière en paix. »
Aussi la charité, sans bruit, mais à mesure,
De ses bienfaits comptant le paie avec usure.
Aussi viens-tu, Sommeil, aux heures du repos,
Mollement sur ses yeux balancer tes pavots.
Rien n'a blessé son cœur, rien n'a troublé sa tête;
Il voit finir le jour, mais comme un jour de fête;
Et des bontés d'un Dieu de tout temps convaincu,
Ne rentre dans son sein qu'après avoir vécu.

ÉPITRE A FLORIAN.

—

Florian, ombre aimable et chère,
A qui, maîtresse en l'art de plaire,
Ta muse apprit tous les secrets,
Tous les tons d'une verve aisée;
Ami, sous tes ombrages frais,
Dans le sein de la douce paix,
Au milieu de ton Elysée,
Entends mes vers et mes regrets.
Avec toi, quand la sourde Parque
Dans leur fleur trancha tes beaux ans,
Que de grâces et de talents
Caron emporta dans sa barque!
Tant de vers heureux et bien faits,
Tant de jours t'attendaient encore,
Sans compter les charmants projets
Qu'avec ivresse, à peu de frais,
Nos deux cœurs avaient fait éclore!

D'Abufar, en couchant chez toi,
J'avais la tente, à Sceaux-du-Maine.
Je t'eusse, ami, logé chez moi
Dans la chambre de La Fontaine.
Tous les ans, ô touchant plaisir!
En cour plénière, assez bruyante,
Autour d'une table vivante,
Aux champs, dans les mois du zéphyr,
Parmi les ris et les bergères,
Le front libre, au doux choc des verres,
Nous devions fêter à loisir,
Tous en chœur, à voix éclatante,
Quand l'herbe rit, quand l'oiseau chante,
Quand la nature est en désir,
Moi, mon Guillaume Shakespir,
Et toi, ton cher Michel Cervante.
Nous aurions de lauriers, de fleurs,
Paré leur poétique tête.
Bons vers, bons mots, et vous, bons cœurs,
(J'y comprends aussi les auteurs)
Vous auriez été de la fête.
Le ciel n'écouta pas nos vœux.
Mais Pluton dans des bois heureux
T'aura mis au bosquet des roses,
Avec ton maître Fénelon,
L'Ovide des métamorphoses,
Et l'ombre auguste de Platon,
Et Cervante avec qui tu causes;
Avec Tibulle, Anacréon,
Sapho fuyant encor Phaon,
Gentil Bernard, ou l'Art de plaire,
Gresset et ton oncle Voltaire.
Ah! voyant Thomas, dis-lui bien
(Il te croira) que jamais rien

Ne l'ôtera de ma mémoire,
Jusqu'à l'heure où le vieux nocher,
Pour vous voir, pour nous rapprocher,
M'aura fait passer l'onde noire.
Dis-lui (mais tout bas pour ma gloire),
Dis-lui que, j'ai beau m'efforcer,
Chez moi de l'amoureux empire
D'un bel œil ou d'un doux sourire
L'attrait ne saurait s'effacer,
Quoi que la raison puisse dire.
Près de moi de la jeune Elphire
Que la robe vienne à passer,
Son frou-frou fait encor glisser
Quelques tendres sons sur ma lyre,
Qu'un rien charme, un rien peut blesser.
Mais vos vignes en allégresse
Vont faire par leur jus charmant
De nos côteaux incessamment
Couler du lait pour la vieillesse.
Dis-lui que bientôt fraîchement,
(En route que Dieu l'accompagne !)
Je vais dans mon joli caveau
Mettre en place un petit quarteau,
Non de Marly, mais de Champagne,
D'un muscat, d'un Arbois coulant,
D'un Roussillon encor brûlant,
Et d'un vieux nectar excellent
Qu'a mûri le soleil d'Espagne.
Dis qu'à la fêter diligents,
Nous les boirons aux bonnes gens,
A Galathée, à Marc-Aurèle,
Aux tendres mères, aux enfants,
Aux vieillards, à l'amour fidèle,
Surtout à l'amitié si belle,

Le plus doux de nos sentiments;
A ces toasts sacrés et charmants
Nous chanterons tous son antienne.

Thomas et toi, que je relis,
Vous consolez souvent ma peine;
Les lieux où seul je me promène
Sont par vous souvent embellis.
Florian, ta Flore est la mienne;
Ma muse, enfant comme la tienne,
Court vers les roses, vers les lis.
Cependant d'une erreur soudaine
Parfois je tremble et je pâlis:
Je me souviens de Melpomène;
J'erre encor criant sur la scène.
Mais, ô mes bons, mes chers amis!
De ce trouble bientôt remis,
Je retombe dans mon enfance;
D'un rien, d'un papillon épris,
Papillon moi-même, et surpris
Dans ce doux transport d'innocence,
Semblable à ces charmants esprits,
Follets, actifs et favoris,
Qui soignent les jardins chéris
De leur belle et jeune maîtresse,
Je vais, viens, me repose, agis,
L'œil sur le clos, sur le logis,
Heureux, léger, jouant sans cesse.
Volage abeille du Permesse,
D'air et de fleurs je me nourris,
J'échappe à ma tragique ivresse,
Et vas retrouver la sagesse
Dans votre âme et dans vos écrits.

—

ÉPITRE A RICHARD,

PENDANT MA CONVALESCENCE.

Richard, il faut que l'on se quitte :
C'est la loi du sort, tout finit.
Mon horizon se rembrunit,
Et mon déclin se précipite.
La tombe attend mon dernier pas.
J'entendrai bientôt, mais sans plainte,
Le mobile airain qui nous tinte
La crise et l'instant du trépas.
Cette fièvre où je fus en butte
A coups de belier sourdement
Sappa dans l'ombre un bâtiment
Aujourd'hui penché vers sa chute.
Je crus, dans ses sombres vapeurs,
Voir au sein d'un abyme immense,
Roulant nos maux et nos erreurs,
Trois torrents se perdre en silence.
Le passé, temps chargé d'ennui,
A peine né, s'y précipite;
Le présent en presse la fuite;
L'avenir se jette sur lui.
Dans quelle morne rêverie,
Dans quelle sombre illusion,
Ma vague imagination

Entraîna mon âme flétrie !
Sous combien d'aspects odieux
Mille effrayantes impostures,
Mille étranges caricatures
Se croisaient sans cesse à mes yeux !
Ami, sage amant du silence,
Nos cœurs dès long-temps n'en font qu'un,
Et nous avons mis en commun
Les trésors de notre indigence.
Te rappelles-tu ce bon temps,
Lorsqu'à pied, sans suite, et contents,
Nous allions dîner tous les ans
Sur un monastère en ruines,
Sur de vieux débris dispersés,
Où Port-Royal, cent ans passés,
Pleurait encor sous les épines
Ses murs détruits et renversés,
Aujourd'hui sous des terres nues,
Où quelques moissons inconnues,
A l'œil du passant éclipsés.

Là nous devions, en vrais ermites,
Manger bientôt avec grand'faim
D'un oiseau gourmand, très peu fin,
Que l'on doit pourtant aux jésuites.
D'avance nous le dévorions,
Tous deux en paix nous cheminions,
Quand vers nous s'avance une troupe
Habillée en or, et portant
Des rois le costume éclatant
Sur leur cou, leur gueule et leur croupe.
En avant marchait un bâton
Qui portait cette inscription
En lettres larges, magnifiques :

Le Théatre des Chiens tragiques.
Leur maître me voit : « Quoi ! c'est vous !
« Vous, monsieur Ducis ! Qu'il m'est doux,
« En plein air, dans ce lieu sauvage,
« De vous rendre un public hommage !
« Avec ces messieurs nous allons
« Dans un château des environs
« Représenter Iphigénie.
« Notre princesse est fort jolie.
« Voulez-vous bien, je vous en prie,
« En voir la répétition ?
« La route est le lieu de la scène.
« Allons, messieurs de Melpomène,
« Il faut ici vous signaler. »
Je vois déjà se rassembler,
Avec leur figure joyeuse,
Leurs chansons, leurs reins excellents,
Leurs longs fouets, leurs grands chapeaux blancs,
Tous les muletiers de Chevreuse.
J'aperçois d'autres spectateurs,
Les très respectables pasteurs
Et de Chevreuse et de Dampierre.
Leur front pur n'est point trop sévère.
Ils assistaient innocemment
A la tragédie en plein vent,
Même avec un peu de poussière.
Mais, sur ses pates se dressant,
Oh ! qu'Achille est beau sous son casque !
Et sous sa coiffe ou bien son masque
Qu'Iphigénie a l'air charmant !
Agamemnon, fier, imposant,
D'Achille n'est pas trop content.
Entre eux survient une bourrasque.
Mais quel rapide mouvement

Tout à coup entraîne l'orchestre!
La basse ronfle en gémissant,
Le cri du fifre est plus perçant,
Le haut-bois est plus déchirant.
Qu'entends-je? ô ciel! c'est Clytemnestre,
L'œil en feu, l'œil étincelant,
Bravant les Grecs, bravant Ulysse:
« Père barbare, oui, c'est mon sang!
« Va, tu n'es qu'orgueil, injustice.
« Viens donc m'arracher mon enfant,
« Le fruit, ce cher fruit de mon flanc. »
Et cette mère en ce moment,
Sur ses quatre pates tombant,
Se soulage en levant la cuisse.

Nos Duménils et nos Le Kains,
Dans les jours de notre jeunesse,
Sur notre scène enchanteresse
Prédominaient en souverains;
Nous respirions et leur ivresse,
Et leur fureur, et leur tendresse,
Criant bravo, battant des mains.
Richard! un amour idolâtre
T'entraîne encor vers le théâtre.
Guêtré, le bâton à la main,
De nos acteurs de grand chemin
En tremblant je te vois trop proche;
Et, réservé pour notre faim,
Ce dindon piqué d'un lard fin
S'échappe, hélas! de ta sacoche.
Rien donc, rien n'a pu l'empêcher!
Quelle est, Richard, notre infortune!
Déjà, pour se l'entre-arracher,
Toutes les gueules n'en font qu'une.

C'est une curée, un débat;
On s'acharne, on mord, on se bat;
C'est et Clytemnestre, et sa fille,
De Pélops l'antique famille,
Ulysse, Achille, Agamemnon;
C'est de dents la Discorde armée;
C'est la Grèce entière affamée,
Qui se jette sur Ilion;
Et tout ce que fit, dans sa haine,
Sur Troie, et l'Aulide, et Mycène,
On le fait sur notre dindon.

Mais sur la troupe combattante,
Et déchirée et déchirante,
Un fouet claque et s'élève en l'air :
C'est le sceptre de Jupiter.
Toute gueule alors lâche prise,
Et la Grèce est calme et soumise.
Mais Achille menace encor;
Il frémit dans son harnois d'or.
De s'ajuster chacun s'occupe:
La princesse a repris sa jupe.
Eh bien ! me dit le directeur,
Etes-vous content? — A merveille !
La pièce est ma foi sans pareille.
— Oh ! pour votre Œdipe j'aurai,
Avec sa barbe vénérable,
Un barbet, Nestor admirable,
Qu'à plaisir je costumerai.
Oui, parbleu ! je le trouverai;
Mais, pour veiller sur sa personne,
Je lui ménage une Antigone
Qui la pate lui donnera.
Leur seul aspect attendrira,

Sur la route on se rangera ;
Puis, voyant la fille, on crîra :
Regardez, messieurs, la voilà !
Quel spectacle pour la morale !
C'est la piété filiale !
Tout Paris en raffolera.

Mais ce dindon, je me reproche
Qu'il soit mangé ; j'en suis confus.
— Que voulez-vous, n'en parlons plus.
— C'est qu'il faut, exact là-dessus,
Bien coudre et fermer sa sacoche.
Ces messieurs n'en ont laissé rien :
Ils font grand cas de la volaille ;
Et vous avez vu la bataille.
Tous les grands talents mangent bien.
— Mais dans vous que j'aime, et j'admire
Ce zèle ardent que vous inspire
Racine et cet art enchanteur
D'un poète et d'un grand acteur !
Mal advienne à qui veut vous nuire !
Gloire soit à vos écriteaux !
Prospérez dans tous les châteaux !
Qu'à la ville et qu'à la campagne
Melpomène vous accompagne !
— Au revoir ! mon tragique auteur.
— Au revoir ! mon cher directeur.
Et vous, divine Iphigénie,
Et vous, Achille, Agamemnon,
Soutenez bien votre grand nom ;
Portez partout la tragédie,
Aux champs, à la cour applaudie ;
Qu'en route il vous tombe un dindon.
Adieu ! charmante Iphigénie ;

Adieu! superbe Agamemnon.
Et l'écho cent fois nous répond
De loin dans un désert profond:
Adieu! charmante Iphigénie;
Adieu! superbe Agamemnon,
Memnon, memnon, memnon, memnon.

Mais le vallon se décolore;
Et les ombres de tous côtés,
De ses sommets infréquentés
Tombant, croissant, croissant encore,
Nous disent : Il est temps, partez.
Nous voilà regagnant le gîte.
Nous parlons peu, nous marchons vite.
Les bois, les champs sont attristés;
Nous sentons l'air froid de l'automne;
La feuille autour de nous frissonne;
L'appétit surtout nous talonne.
Le jour s'éteint, le bruit se perd;
Tout est sourd, lugubre et désert;
Tout est mort, et l'Angélus sonne.
Le cœur à ce son plus joyeux,
La nuit déjà couvrant les cieux,
A travers les bois, les broussailles,
Pays assez peuplé de loups,
Nous courons plus vite à Versailles
Pour souper et dormir chez nous.
Toi, Richard, mon ami, mon frère,
Déjà je te vois embrassant
Tes cousines, trio charmant;
Et puis secouant ta poussière;
Ta bonne tante qui t'attend.
Et moi de voler chez ma mère,
Le sein de plaisir palpitant,

Avec quelque peur cependant.
« Ah! mon fils, la nuit est bien noire ;
« Il est tard : n'as-tu pas dû croire
« Que je pourrais m'inquiéter ?
« — Pardon. Mais, pour nous arrêter,
« Il nous est survenu l'histoire
« Qu'en soupant je vais vous conter.
« — Une histoire! — Oui, de tragédie.
« Sur la route, avec des curés,
« Et des mulets très bien ferrés,
« Je sors de voir Iphigénie.
« — Quel conte! es-tu fou? — Mon Dieu! non.
« Je quitte Ulysse, Agamemnon.
« Ces messieurs aiment la volaille,
« Ont grand appétit, mangent bien.
« Si vous aviez vu la bataille!
« — Pour le coup je n'y comprends rien.
« Ce n'est qu'une courte démence;
« Ton cerveau, j'en ai l'espérance,
« Ne sera pas toujours timbré.
« Mais enfin te voilà rentré :
« As-tu faim? — Grand'faim. — Allons vite,
« Fanchon, ta carpe est-elle frite?
« Sers à mon fils ton bon civet. »
Près de moi ma mère se met;
Auprès d'elle est sa favorite,
Qui l'aime, et jamais ne la quitte,
Rosette enfin. Fanchon nous sert.
Les yeux sont gais, le feu petille;
Le civet vient, le bon vin brille;
Puis voilà le joli dessert,
Le raisin, le rocfort, la poire,
Noyau, fleur d'orange, et l'histoire.
Ma mère écoute, et mon caquet
Fait les délices du banquet.

Les chiens tragiques la font rire,
Et tout bas je l'entendais dire :
« Ah ! Rosette, avec sa terreur,
« Et quelquefois même l'horreur
« De sa noire et tragique muse,
« Par sa franche et vive douceur,
« Par le rire et l'esprit du cœur,
« Que mon fils m'étonne ou m'amuse !
« Tu le sais, c'est mon pauvre enfant,
« Qui tant m'aime et que j'aime tant. »

Mais l'horloge au lit nous appelle.
Sur sa dame, en garde fidèle,
Rosette aura soin de veiller.
Las et content, près d'une mère
Vertueuse, aimable et si chère,
Ah ! quel bonheur de sommeiller !
Pendant la commune prière,
Les fleurs qui versent le repos
Sur mes yeux nageants, demi-clos,
Retenaient déjà ma paupière.
Cependant Morphée en chemin,
Sur sa route, avait de sa main
Touché le lit sourd, pacifique,
Où ma mère, à son aise, à fond,
Comme après l'exorde, au sermon,
Goûtait un sommeil angélique.
Mais j'entends le ciel en courroux ;
L'air s'émeut, l'orage s'apprête ;
La foudre s'approche de nous.
Brillez, éclairs ! vents, battez-vous !
Tombez, torrents ! mugis, tempête !
Moi, je sens pleuvoir sur ma tête
L'esprit des pavots les plus doux.

—

ÉPITRE A GÉRARD.

—

Août 1805.

Héritier du Corrége, heureux dépositaire
De sa grâce et de son pinceau,
Sur qui Vénus dans ton berceau
Souffla trois fois le don de plaire,
Comblé de ses faveurs, devais-tu donc, un jour,
Quand son fils lui préfère une amante mortelle,
En nous montrant Psyché si belle,
Du crime d'être ingrat justifier l'Amour?
Assise auprès du dieu qui l'admire et l'adore,
Muette, elle s'étonne, et se cherche, et s'ignore.
O ciel! que de candeur, de grâce, de beauté,
Dans les contours si purs, dans la timidité
De ce vivant albâtre où l'amour doit éclore!
Psyché, que de ce dieu la bouche qui t'implore
Puisse en pressant ton sein doucement l'animer!
Ne soupçonnes-tu pas l'heureux besoin d'aimer?
Pourquoi priver ton cœur d'une flamme si pure?
Les lois qu'il donne à la nature
C'est toi qui vas les lui donner.
Pour le fils de Vénus il n'est point de cruelles;
Mais, Psyché, ne crains point ses ailes:
Ta pudeur vient de l'enchaîner.
Oui, c'est cet amour pur, innocent et timide,
Ennemi de tout art perfide,
Que ton pinceau, Gérard, m'offre avec la beauté,
Avec sa chaste nudité.
Ah! qu'est-il devenu! Malheureux que nous sommes!
Les immortels l'ont fait pour le bonheur des hommes:

—

Ingrats ! jusqu'à l'amour, nous avons tout gâté.
Ton pinceau me le dit, heureux qui, dès l'enfance,
N'a jamais séparé l'amour de l'innocence ;
Qui, tendre et recueilli, le porte dans son cœur,
Sans rien perdre de sa langueur,
Rien de ses longs désirs, rien de sa douce flamme ;
Qui le couve au fond de son âme
Comme un avare son trésor ?
Ton pinceau me le dit, aux vains attraits de l'or,
Et du luxe, et du monde, à tout autre avantage,
Renoncez sans regret, ô vous qu'amour engage ;
Taisez vos nuits, chantez vos jours ;
Ne faites rien qu'aimer ; amants, aimez toujours,
Pour aimer encor davantage.

Mais quel effroi succède à mes heureux transports !
L'astre du jour s'abaisse, il meurt ; la nuit s'avance,
Sur des champs attristés s'étend un crêpe immense ;
Sur des étangs profonds règne un affreux silence.
Malheur à qui dans l'ombre approchera les bords
De ces dormantes eaux de l'empire des morts !
Où va donc ce vieillard, à l'air noble et sévère,
Pauvre, aveugle, errant sur la terre ?
Dans le fond de son cœur profondément blessé,
Courageux et souffrant, il porte, comme un père,
Des replis d'un serpent un jeune homme enlacé,
Mourant sur son épaule, et sur son cou pressé,
Palpitant sous les coups de sa dent meurtrière.
Hélas ! c'était son guide. Où pourra-t-il couvrir
De pleurs et d'un peu de poussière
Ce tendre ami de sa misère,
Qui mendiait, pieds nuds, du pain pour le nourrir,
Qui sur son sein vient de mourir,
Et devait fermer sa paupière ?

Que ce front est auguste! Il me paraît sacré.
Oui, ce front dans les camps fut jadis honoré.
Les lauriers sont absents, la gloire y siége encore.
Qui peut-il être? Je l'ignore.
L'olympe s'est ouvert. Son nom descend des cieux,
En traits de flamme écrit. J'y vois, j'y vois les dieux,
En conseil assemblés, contempler Bélisaire.
La nuit recouvre au loin l'horizon solitaire,
Vieillard; attends encore: un jour plus radieux
Te paîra la douce lumière
Qu'au gré des tyrans de la terre
Un fer rouge et barbare éteignit dans tes yeux.
Les immortels, crois-moi, défendront ta mémoire.
De son burin religieux,
De son flambeau terrible ils ont armé l'histoire.
L'envie accusatrice en vain t'a combattu.
Ils t'ont donné plus que la gloire :
Dans les champs de l'honneur tu leur dois la victoire,
Dans les champs du malheur tu leur dois la vertu.

O Gérard! c'est ainsi que ton pinceau sublime
Te venge avec éclat des triomphes du crime.
Tel est des grands tableaux le magique pouvoir :
Ils savent effrayer, plaire, instruire, émouvoir.
Là, sous l'œil éperdu de l'Envie expirante,
Le Temps, prenant son vol, au sein des airs présente,
Belle de sa victoire et de sa liberté,
Au ciel, qui la reprend, l'auguste Vérité.
En un cercle dansant, à ce cercle asservie,
Là s'offre, en quatre états, l'histoire de la vie.
L'industrieux Travail, par le besoin pressé,
Est sobre, patient, actif, intéressé,
Se lève avant le jour, gourmande la paresse,
Ménage, entasse, acquiert et produit la richesse.

La Richesse, orgueilleuse, ardente en ses désirs,
Prétend au superflu, cherche et veut des plaisirs,
S'empresse de briller, déjà presque insolente,
Et rit, en s'oubliant, au Luxe qu'elle enfante.
Le Luxe, corrupteur, de mollesse abattu,
Court d'excès en excès, foule aux pieds la vertu,
Irrite de ses sens la fougueuse impuissance,
Et par l'or qu'il prodigue amène l'Indigence.
L'Indigence, honteuse, erre et fuit en tous lieux,
Mange son pain dans l'ombre et se dérobe aux yeux,
Rapproche ses lambeaux, où l'orgueil vit encore,
Et tend sa main tremblante au Travail qu'elle implore :
Le Travail, secourable, aime encore à l'aider ;
A la fille du Luxe il aime à succéder.
Dans un cercle éternel ainsi le temps ramène
Le prix, le châtiment, le plaisir et la peine.
Poussin, voilà comment ton pinceau nous instruit !
Observateur profond, tu cultivais sans bruit
Le charme et la vertu de ta palette austère,
Qui révélait partout ton noble caractère.
Simple et content de peu, mais riche en liberté,
Ton crayon solitaire, aux grands objets porté,
De Dieu dans la nature étudiant l'ouvrage,
Dans l'homme avec respect dessinait son image.
Que j'aime à voir surtout ces augustes déserts !
Sur ces débris du temps que la mousse a couverts
Est assis un vieillard, l'amour de sa famille ;
Il brave en paix le sort, appuyé sur sa fille.
Sa fille dans sa main tient la main d'un époux,
Et lui montre son fils, qui rit sur ses genoux.
Ce fils, gage naissant de leur chaste tendresse,
Déjà promet de loin son bras à leur vieillesse.
Je sens tous mes esprits soudain se recueillir,
D'un long enchantement mon âme se remplir.

Ami, voilà les droits et l'impression sûre
De tout sujet tiré du sein de la nature.
J'ai d'avance à ton choix reconnu ton pinceau.
Mes goûts et ma mémoire, errants sur ce tableau,
M'environnent déjà d'images fortunées.
Oui, mon cœur s'en souvient, dans mes jeunes années,
J'errais, seul et pensif, sur ces sommets neigeux,
Témoins des simples mœurs du Germain courageux,
Où, dans les mouvements de sa chaîne infinie,
Serpente dans les airs la forêt d'Hercinie,
Là d'un peuple pasteur coulent les jours heureux.
On n'y dispute rien; tout est commun entre eux.
Le ciel voit leurs travaux d'un regard de tendresse.
En doux torrents de lait s'épanche leur richesse.
Là, sous de longs abris, par l'hiver assiégés,
Habitent leurs troupeaux sur deux lignes rangés.
La mère y file auprès de sa fille, qui chante,
Et ramène avec grâce une aiguille innocente.
L'homme y lègue en mourant sa riche pauvreté
A son fils, qui la lègue à sa postérité.
Ils n'ont jamais connu la gloire ni l'envie;
Sans l'attendre sans cesse ils ont goûté la vie.
Des saints devoirs du culte une cloche avertit;
La prière du soir en écho retentit.
Mais quel est cet enclos qu'un jeune enfant me nomme?
C'est le jardin des morts, dernier abri de l'homme.
Là soupire à genoux la pieuse douleur.
Chaque tombe a sa croix, chaque croix a sa fleur.
Ce rustique Nestor, que sa force accompagne,
Descend-il quelquefois du haut de sa montagne,
La plaine le révère, et retrouve en ses yeux
La dignité de l'homme et le calme des cieux.

Ami, c'est ce tableau qui rend à ma vieillesse

Cedoux temple des mœurs , qui frappa ma jeunesse ;
Cet âge d'or si pur, et frais sous tes pinceaux
Comme un lis répété par le cristal des eaux.
Tu me rends ces pasteurs, tous, sous leurs toits champêtres,
Vertueux et contents, sans y songer peut-être.
Le mal, connu partout, là n'est point soupçonné.
Oh ! que je porte envie au mortel fortuné
Qui, craignant le tumulte, et dédaignant la terre,
Et l'audace, et la ruse à son cœur étrangère,
Vit, transfuge innocent, chez ces pasteurs heureux !
A leur table frugale il s'assied avec eux,
Pose un large sapin sur leurs foyers antiques,
N'entend plus les longs cris des discordes publiques.
Il n'échangerait pas son gîte et ses pipeaux
Contre l'or des lambris, un sceptre ou des faisceaux.
Il voit, rival de l'aigle, au-dessus des nuages,
L'Olympe sur sa tête, à ses pieds les orages ;
Et, libre, s'élançant vers la Divinité,
Dans son sein éternel saisit la vérité.

C'est là, Gérard, c'est là que ton pinceau s'allume;
Que, plein du feu sacré dont l'ardeur te consume,
Tu trouvas ce vieillard et ces époux charmés,
Cet enfant qui sourit sur des genoux aimés ;
Ces deux temps de la vie excitant leurs tendresses,
Ces époux à la fois l'appui des deux faiblesses;
Ces soins dont une mère entoure nos berceaux,
Ces soins dont une fille entoure nos tombeaux ;
De nos plus chers plaisirs source abondante et pure,
Cercle heureux de bienfaits que décrit la nature,
Où toujours mille espoirs, que nous devons bénir,
Consolent le présent, et peuplent l'avenir.
De devoir et d'amour, ah ! ce retour fidèle,
D'une immense union cette chaîne éternelle,

Ces doux trésors du cœur, qui craignent d'en sortir,
C'est toi, Gérard, c'est toi qui me les fais sentir.

Heureux cent fois l'artiste, épris de la nature,
Qui la voit, comme toi, belle, sensible et pure!
Il en fait, par son art, peintre chéri des cieux,
Et le charme de l'âme et le plaisir des yeux.
Ami, qui mieux que toi, dans de frais paysages,
Nous rendrait du Poussin les éloquents ombrages,
Ces sites enchanteurs que le jour va quitter,
Que le jour va revoir, où l'on voudrait rester;
Ces déserts qui, peuplés d'un ou deux personnages,
Font penser les amants et soupirer les sages.
Tu dois aimer les bois, les prés et les ruisseaux;
Moi, j'aime aussi les fleurs, et la paix des hameaux.
Où sont ces beaux tilleuls, si chers à ma jeunesse?
Où j'ai gravé, tremblant, le nom de ma maîtresse!
Voilà l'ombre et le saule où, loin d'elle exilé,
Pour Thérèse cent fois ma musette a parlé.
J'étais né pour les champs. Oui, mon cœur le répète,
On aurait dit Ducis comme on dit Timarette.
J'aurais béni mon sort dans un emploi si doux.
Pourquoi faut-il que, né pour d'aussi simples goûts,
Avec tant d'intérêt j'accompagne le Dante
Sur ces étangs glacés, séjour de l'épouvante,
Où d'affreux criminels, en d'énormes douleurs,
Donnent, baissant leur tête, une pente à leurs pleurs.
Mais c'est trop voir de pleurs cette rive fumante,
Où la nature est morte et la douleur vivante.
Où suis-je? Quels concerts? Ossian! je te vois.
Chantre des temps passés, j'ai reconnu ta voix.
Qu'elle est forte et mélodieuse!
Jamais ta harpe harmonieuse
Avec tant de transports n'a frémi sous tes doigts.

Entends-je le dernier de tes hymmes célèbres?
En chantant tu baisses les yeux,
Qu'ont couverts des voiles funèbres.
Chargé d'ans et d'exploits, de vertus, de ténèbres,
Tu n'en es que plus près des dieux.
Dépassant cette tour antique,
L'astre timide de la nuit
De son rayon mélancolique
Argente les longs flots de ta barbe qui fuit
Sur ton sein large et poétique.
A tes pieds un torrent qui serpente avec bruit
Tombe, écume, et s'échappe au moment qu'il me luit.

Mais Fingal voit du temps rouler le fleuve immense;
Il y voit le passé, le présent, l'avenir,
Et, sa main sur son front, par un long souvenir,
Il le descend, remonte, et médite en silence.
Le ciel de ses penchants a fait sa récompense.
Il rêve encor l'amour, la gloire et les combats.
Autour de sa compagne il a passé son bras,
Qui n'a pas pu quitter sa lance.
Dans la plus douce extase, Oscar et Malvina,
Que le tendre hymen enchaîna,
L'un sur l'autre appuyés, respirent sans alarmes
Ce sentiment si cher qui les rendit heureux;
Sur les vents sans cesse avec eux
Ils en emporteront les charmes;
Ils en retiennent quelques larmes;
Et leur dogue, à leurs pieds, les garde encor tous deux.
Mais pourquoi dans les airs ces beautés ravissantes
Ont-elles suspendu leurs corbeilles brillantes?
C'est pour toi, vieillard généreux.
Tandis que tu m'enchantes,
Mille palmes riantes,

Mille fleurs odorantes,
Pleuvent sur tes cheveux.
Triomphe, il en est temps. Oui, ta couronne est prête;
L'étoile des héros va briller sur ta tête.
Tu chantas la vertu, la valeur et l'amour:
Monte aux cieux, et des cieux jusqu'à l'astre du jour,
Fils de Fingal, vole à ton tour
A travers les climats de ce vaste séjour,
Couché sur les zéphyrs, penché sur la tempête.
Hôte léger des vents, habite désormais
Ces airs d'ombres peuplés, ces mobiles palais.
Ta harpe y gémira sous tes doigts fantastiques.
Astre pâle et chéri des cœurs mélancoliques,
L'amant croira t'entendre à l'heure du berger,
Cette heure de désir, d'attente et de danger.
Avec la voix du nord grondant sous nos feuillages,
Sous des rocs caverneux, taillés dans les nuages,
Tu pourras l'accorder. Guerrier, si tu le veux,
Combats contre l'éclair, sous la grêle et les feux;
Saisis, éteins la foudre au milieu des orages.

Ossian, non, jamais les ans ne flétriront
Tous ces lauriers du nord, entassés sur ton front.
Le nord a dans ton sein concentré le génie,
La vigueur sombre et l'harmonie,
Les élans imprévus de la sublimité,
Et surtout la mélancolie,
Long tourment, mais si cher, si plein de volupté;
Duvet où l'on s'enfonce, on s'endort enchanté;
Incurable bonheur d'une âme recueillie,
Dans ce qu'elle aime ensevelie,
Qui vit, s'enivre et meurt d'un miel qu'elle a goûté.

Grâce au charmant Virgile, à notre immense Homère,

Nous parcourons, vivants, leurs champs Élysiens.
Mais quoi! l'Écosse aussi n'a-t-elle pas les siens,
Ses bardes, ses guerriers, ses chasseurs, ses bruyères,
Ses époux fortunés avec leurs doux liens,
Flottant sur des coteaux d'argent et de lumières,
Ses lances de vapeur, ses chars aériens?

Là tous deux nous verrons, quand il faudra s'y rendre,
Cette Calédonie où Fingal a vécu,
Ce peuple que jamais les Romains n'ont vaincu,
Ces combattants si fiers, ces belles au cœur tendre...
De ce climat de fer nous verrons l'âpreté,
Ces sommets du Cromla dont les sapins frémissent;
Parmi ces rocs épars où les torrents rugissent,
Les toits de la pudeur, de l'hospitalité;
Des vieillards le respect antique,
Les berceaux endormis par un chant romantique,
Le culte des tombeaux, les fêtes de Selma;
Et nos Ajax du nord, dans leur pompe rustique,
Environner encor cette harpe magique
Dont Ossian les enflamma.
Oui, Gérard, pour ta bienvenue,
Trennmor, Fingal, Oscar, vers toi s'avanceront;
Leurs femmes t'environneront;
Tous leurs bardes te chanteront;
L'Antigone du nord, dans sa joie ingénue,
La tendre Malvina, s'inclinant sur la nue,
En laissera tomber des lauriers sur ton front.
Et moi, seul avec ma musette,
Sous mon nuage, auprès de Thérèse muette,
Enfin devenu Timarette,
Ne laissant que de loin entrevoir à demi
Et mes traits septuagénaires,
Et mes moutons imaginaires,

Je dirai, vieux pasteur de la foule ennemi :
« Ce Gérard qu'ont chéri tant de beautés nouvelles,
« Et qu'il rendit encor plus belles,
« Il fut mon peintre et mon ami. »

ÉPITRE A CAMPENON.

—

Toi qui chantas les fleurs et leur flamme secrète,
Homme des champs, cœur tendre, esprit juste et poète,
Chez moi par Andrieux hôte aimable amené,
Ami, nouveau trésor qu'un ami m'a donné,
Dans ce mois des moissons où, marquant ma naissance,
Son vingt-deuxième jour sur ma tête, en silence,
Si ce jour m'est donné, des doigts glacés du temps
Fera tomber le poids de mes quatre-vingts ans ;
De moi, cher Campenon, accepte cette épître.

Poètes tous les deux (c'est notre plus beau titre),
Cherchons contre le nord, quand le vent soufflera,
Par son double manteau quel mont nous défendra ;
Par où les doux zéphyrs sur leurs ailes vermeilles
Nous rendront au printemps nos vers et nos abeilles ;
Comment dans nos jardins l'hymen, ce fils des cieux,
Ouvre à l'amant des fleurs un lit mystérieux ;
Comment un souffle errant sur tant de jeunes tiges
Sait dans leur sein fécond opérer ses prodiges.

Mais où suis-je? à Gessen tes vers m'ont transporté.
Je suis devenu père, et mon fils m'a quitté.

J'ai fait partir exprès un serviteur fidèle
Qui se cache et le suit. J'attends tout de son zèle.
De quoi va-t-il m'instruire? Ah! si l'ingrat m'a fui,
Ma tendresse le cherche et veille encor sur lui.
Je suis toujours son père. En ruineuses fêtes,
En plaisirs scandaleux, en vénales conquêtes,
Peut-être que déjà son or s'est épuisé:
De besoins, de douleurs, de sa honte écrasé,
S'il s'était repenti? Si Dieu, dans sa clémence,
Eût daigné mettre un terme à sa courte démence?
Par un ange à Tobie un fils fut ramené:
Si ce même ange... Hélas! quel est l'infortuné
Que j'aperçois de loin, triste, errant, solitaire?
Sa figure est souffrante et n'est point étrangère.
Il n'ose s'approcher des tentes d'Ismaël.
Avançons. Dieu! c'est lui, c'est lui, c'est Azaël!
Mon fils, viens dans mes bras! Va, j'ai plaint ta misère;
Va, tout est pardonné: te voilà chez ton père.
Que je t'embrasse encor!

Sur un plus grand tableau,
Quel front noble et touchant jette un éclat nouveau?
Tu sais du Tasse, hélas! les malheurs et la gloire.
S'il était mort du moins sur son char de victoire!
Il est cher aux amants, il est cher aux guerriers;
Toujours avec le myrte il mêla les lauriers.
Entends-tu ses soupirs? entends-tu sa trompette?
Il chanta le héros: toi, chante le poète;
Offre-nous ses malheurs, marche avec son appui,
Et renais dans tes vers immortel comme lui.

Mais sur qui la nature, ô trop sensible Tasse!
Versa-t-elle en naissant plus d'esprit et de grâce?
Qui connaît mieux que toi le charme et la beauté?

Tu cherchas le bonheur, tu l'as souvent chanté :
L'as-tu trouvé jamais? C'est èn vain qu'on l'appelle :
Il fuyait devant toi, ce fantôme infidèle.
Sur ton front noble et pâle et tes traits effacés
Tu portais de l'amour tous les chagrins tracés.
Tu semblais sur ton cœur, soumis et sans murmure,
En y portant la main, indiquer sa blessure.
Hélas! l'amour pour toi fut un fatal poison,
Et par une autre Armide il troubla ta raison.
Oh! combien cette ardeur, de tant d'attraits remplie,
L'accabla des tourments de la mélancolie!
Campenon, sur ta lyre, en disant ses malheurs,
Oui, souvent de tes yeux tomberont quelques pleurs.

Mais d'un triomphe heureux la marche qu'on publie
D'un spectacle nouveau va charmer l'Italie.
Le Tasse, sur son char, va donc, il en est temps,
Écraser, sans les voir, ses ennemis rampants.
Mais non... barbare envie, à force de lui nuire,
Toi qui brisas son cœur, jouis, le Tasse expire.
Tu ne le suivras point, son triomphe odieux,
Et déjà son aspect n'afflige plus tes yeux.
C'est demain qu'à son char s'ouvrait le Capitole :
Char, triomphe, laurier, aujourd'hui tout s'envole.
Ce fut donc là ton sort, ô Tasse infortuné!
Mais, va, pour le malheur tout grand poète est né.
La gloire offre à sa bouche un miel qu'elle empoisonne,
Et c'est sur son tombeau que la mort le couronne.
On y vient apporter des regrets superflus,
Et la palme est à lui quand il n'existe plus.

Bientôt l'envie espère (ami, c'est là ma crainte)
Porter à ton repos quelque cruelle atteinte.
Les persécutions sont l'impôt qu'en tout temps

Ce monstre adroit et bas fait payer aux talents.
La gloire est son fléau; sa terreur, le génie;
Il le flatte, il le mord; il le sent, il le nie;
L'aperçoit-il, il fuit sans que nous le voyions,
Et, s'il reste, il s'aveugle, et meurt de ses rayons.

Mais ton cœur noble et doux, mais ta bonté peut-être,
L'apaiseront du moins, si pourtant il peut l'être.
A qui donc as-tu nui? Le ciel t'a fait, je croi,
A peu près, Campenon, intrigant comme moi,
Comme Droz, Andrieux. Toujours calme et sincère,
Va, jouis de ta muse, et suis ton caractère.
Tu vas louer Delille: ah! sans être flatteur,
Son éloge aisément coulera de ton cœur.
Vous aurez su chanter, avec des mœurs pareilles,
L'amour et l'amitié, les fleurs et les abeilles.
Tu feras comme lui: si la dent des pervers
Attaqua quelquefois et sa vie et ses vers,
Sans se plaindre, il chargea, craignant de les confondre,
Et sa vie et ses vers du soin de leur répondre.

Aussi, dans son cercueil, en l'y voyant porter,
Tout un peuple à grands flots se plut à l'escorter.
Il se mit du convoi: juste et dernier hommage
Qu'il rendit au poète, à l'honnête homme, au sage,
Au mortel né sans fiel, à la raison soumis,
Qui traita doucement jusqu'à ses ennemis.
Non, ton corps, ô Delille! au pied du sanctuaire
Ne fut point amené par un char funéraire.
Tes disciples eux seuls, sous un soleil ardent,
Chargés de ton cercueil, haletant, s'entr'aidant,
Gravissant la montagne, au temple (1) le portèrent.

(1) A l'église de Saint-Etienne-du-Mont, au haut de la montagne Sainte-Geneviève.

Le char suivait leurs pas, qui souvent s'arrêtèrent;
Rien d'un si cher fardeau ne put les détacher.
Qui ne le portait pas s'empressa d'y toucher.
Quels regrets le Parnasse en ce jour fit paraître!
Les poètes, en deuil, accompagnant leur maître,
Par leur marche, en silence, exprimaient leurs douleurs.
Et le drap qu'ils tenaient fut mouillé de leurs pleurs.
Des talents et des mœurs telle est la récompense.
Qu'elle t'arrive tard, ami, dont la prudence,
Le courage, le goût, m'épargna, grâce aux cieux,
De mille obscurs détails l'ennui laborieux;
Enfin me procura le bruit, fâcheux peut-être,
De trois tomes entiers qui vont bientôt paraître!

Jadis, cher Campenon, mes forces s'éprouvaient
Sur des sujets hardis, et que seules pouvaient
Porter de Shakespir les tragiques épaules.
Né pour l'humble ruisseau, je reviens à mes saules,
A leur feuillage doux, tendre, pâle, amoureux.
Jeune, ils ont fait ma joie, et je mourrai près d'eux.
A tes goûts comme moi tu resteras fidèle.
Mon astre, ami du tien, vers les champs nous appelle;
Vers les champs, mon ami, tu reviendras toujours.
Va, chante aussi le saule: il est cher aux amours.
L'agneau paît volontiers sous son ombre légère;
Et puis qui voit l'agneau voit bientôt la bergère.
Quel charme quand de loin je la voyais venir!
Oh! garde-moi, ma muse, un si doux souvenir!

Que dis-je, ami? du Tasse, ah! trace-nous l'histoire:
Attache à ce grand nom ton bonheur et ta gloire.
Mais à peindre son cœur songe à bien t'appliquer.
Quel talent! et quel sort! comment les expliquer?
Sous tes pinceaux touchants je crois le voir d'avance

Traînant dans son pays la hideuse indigence,
Déjà par sa pâleur habitant des tombeaux,
Et, comme d'un linceul, couvert de ses lambeaux.
Du rire et du dédain suivi sur son passage,
Il ne changeait de lieu que pour changer d'outrage.
Vous faut-il des douleurs, ô poètes fameux!
Et que pour nos plaisirs vous soyez malheureux?
Notre âme est-elle un sol que les ennuis fécondent?
Ah! le bonheur s'enfuit où les lauriers abondent.
Que de pleurs, de regrets, de dégoûts, de revers,
Croissent partout semés sur ce triste univers!
Mais parmi tant de maux tout prêts à nous surprendre,
Ami, c'est la pitié qu'il faut toujours entendre.
La pitié! la pitié! don cher, don précieux,
Qui convient tant à l'homme, et qui nous vient des cieux.
La raison à pas lents marche, et cherche à s'instruire.
La pitié dit un mot : je pleure et je soupire.

Je plains même un méchant, dans sa propre maison
Réduit à redouter le fer et le poison.
Rien ne peut arracher la peur de ses entrailles;
Il craint d'être, en rêvant, trahi par ses murailles;
Il n'ose plus dormir. Ah! dans de noirs accès,
Si son bras se ranime à de nouveaux forfaits,
Sans qu'un taureau s'embrase et que l'airain mugisse,
Pour le punir, grand Dieu, du plus affreux supplice,
De l'horreur de se voir qu'il frémisse abattu!
Qu'il vive! et pour enfer montrez-lui la vertu.

Avouons, mon ami, qu'ayant deux jours à vivre,
A de cruels moments notre destin nous livre.
Le ciel a mis pourtant du fruit dans nos travaux,
De l'espoir dans la crainte et des biens dans nos maux.
L'honnête homme surtout doit craindre plus d'un piége.

Oh! comme il doit prier que le ciel le protége!
Béni soit l'astre heureux qui si souvent m'a lui,
Cet astre ami du faible, et qui veille sur lui!
Sur un terrain suspect lorsqu'en paix je sommeille,
Si le serpent s'approche, un lézard me réveille.
Arion, qu'à la mer je viens de voir jeter,
Un dauphin sur son dos est fier de le porter.
Cet antre me fait peur, m'inspire la tristesse;
De noirs sapins dans l'air il porte la vieillesse;
Ses flancs sont hérissés, d'affreux rochers couverts:
Oui, mais il me défend du vaste assaut des mers;
J'y trouve un abri sûr, des bancs de roches vives,
Des nymphes, un jour tendre, et des eaux fugitives,
Et quelques lits de mousse, et des réduits charmants,
Palais du doux repos, sourds au long cri des vents.
Il faut enfin, il faut qu'en égayant ma muse,
Avec toi, Campenon, un instant je m'amuse.
Ami, tu m'as cru pauvre: eh bien! détrompe-toi.
Chacun cherche à me plaire, à s'attacher à moi.
L'un veut que de ses soins mon potager s'honore,
Ou s'installer sous moi le sacristain de Flore;
L'autre écrire mes vers sortant de mon cerveau;
L'autre garder mon bois, mes nids et mon caveau.
Et tu sais, mon ami, tu sais bien sur la terre
Si jamais j'eus bosquet, potager ni parterre.
Né sans ambition, avec peu de désirs,
Mon luth fit mon destin, mon emploi, mes plaisirs.
Il ne me donna pas un clos, des métairies,
Mais le sommeil, la paix, les riantes féeries,
Cet art charmant des vers par la grâce enfantés,
Biens-fonds de La Fontaine, et qu'il a tant chantés.
Heureux au jour le jour, rêvant, me laissant faire,
De moi pourtant toujours je fus propriétaire.
O pauvreté tranquille! ô véritable bien!

Heureux, cent fois heureux le mortel qui n'est rien !
Qui, dans son cœur en paix, seul trésor à défendre,
Sans craindre et désirer, commander ni dépendre,
Toujours libre et soumis, dans un juste milieu,
Abandonne et ce monde et l'avenir à Dieu !

Pourquoi l'homme veut-il, gonflant son existence,
Exhausser jusqu'au ciel sa superbe indigence?
Son néant sort partout. Pauvres mortels !... hélas !
Ils se parent souvent d'un bonheur qu'ils n'ont pas.
Mais Dieu de son bonheur, leur commun héritage,
Entre tous ses enfants fait un égal partage.
Tout est sous son empire et juste et paternel.
Ainsi dans le désert les enfants d'Israël,
Sans qu'elle s'altérat (la Bible nous l'atteste),
Ne pouvaient conserver de la manne céleste
Que la part qui devait suffire à leurs besoins.
Sans que l'un en eût plus, sans que l'autre en eût moins,
Tous en avaient assez; et, sans soins, sans murmure,
Chacun dînait sa faim, content de sa mesure.

C'est ainsi, Campenon, qu'on vit à ton foyer.
L'âme est sur tous les fronts et vient s'y déployer.
Ce neveu, c'est ton fils; cette nièce, ta fille.
Toujours l'homme des champs fut père de famille.
C'est au bon Andrieux, ami, que je te doi;
En nous liant ensemble, il a tout fait pour moi.
C'est par lui, par tes soins que mon feu se ranime,
Et que Forsell me grave, et que Didot m'imprime.
Didot, tu le connais : c'est notre ami commun.
Mais je frémis; on sonne. Encore un importun !
— Permettez-vous, monsieur, que l'on vous parle affaire?
— A moi ! je n'en ai pas. Chez mon brave libraire
Tout va bien.—Cependant, pour vous quoique étranger,

Je vous conseillerais... — Faut-il me déranger?
— Vraiment oui. — J'ai la goutte; et puis... je lis Horace.
Laissez-moi. — Trouvez bon que quelqu'un vous remplace.
— N'ai-je pas Campenon, cet ami précieux?
C'est un autre moi-même, et je vois par ses yeux.
Il fera mieux que moi tout ce qu'il faudra faire.
Parlez-lui. — Cependant un auteur d'ordinaire...
— Je pars pour la campagne. — En reviendrez-vous? — Non.
Mais voici mon adresse : A Ducis-Campenon.

RÉPONSE DE M. DUCIS

A UN ÉPÎTRE EN VERS

DE M. DE BOUFFLERS (1).

—

Boufflers, en l'admirant j'ai lu la noble épître
Où ta tendre amitié m'accorde un si haut titre.
La grâce, la raison, l'esprit, le sentiment,
Y coulent, en beaux vers, dans un accord charmant.
Au sympathique attrait quand le cœur s'abandonne,
Il prend sans trop compter ce que le cœur lui donne;
Mais quand l'envie en deuil, qui craint tant d'applaudir,
Voit si bien nos défauts, et sait les agrandir,
Souffrons que, simple et bonne, en se trompant sincère,
S'il est du bien dans nous, l'amitié l'exagère.

Prodigue de bons mots, ton esprit enjoué

(1) Ces vers de M. Ducis ont été lus à la séance publique de l'institut du 24 avril 1816, par M. Campenon.

Sur les roses du Pinde en naissant s'est joué.
Un sylphe, de ton front caressé par ses ailes,
Fit jaillir la saillie en vives étincelles.
Apollon m'a conté qu'Amour et les neuf Sœurs
T'éveillaient par leurs chants, t'endormaient sur les fleurs.
Tu fus, dès ton berceau, l'objet de leur tendresse,
Et leurs folâtres jeux t'environnaient sans cesse.

Mais bientôt à leur cour par Hamilton conduit,
De sa main dans leur temple en secret introduit,
Ton talent y puisa dans les sources antiques;
Tu manias la lyre et les pipeaux rustiques,
Et joignis l'agréable et l'utile en tes vers,
Des vergers des neuf Sœurs fruits heureux et divers.
Aussi, quand le printemps, ranimant nos bocages,
De nids et de concerts a peuplé leurs feuillages,
Quand ton œil, s'égarant sur la campagne en fleurs,
Voit l'épi se gonfler, la vigne fondre en pleurs,
A ta maison des champs tu cours marquer ta place.
Là, tu prends ton Ovide ou relis ton Horace;
[Horace, humble, élevé, charmant, fêté toujours;
Ce sage en négligé, qui chanta les amours,
Le vin, les fleurs, la table; et, sans perdre un sourire,
Eut toujours pour la mort une corde à sa lyre.
« A peu de frais, dit-il, amis, vivons contents.
« Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu de temps!
« Regardez ce cyprès : pourquoi sur le rivage
« Tant de vivres, d'apprêts, pour deux jours de voyage?»
Mais le plus violent, le premier de nos vœux,
Ce n'est pas le bonheur, c'est de paraître heureux.
La sotte vanité, voilà notre misère.
Nous voulons tous briller dans notre fourmilière. (1)]

(1) Ces douze vers se trouvent déjà dans l'Epître de M. Soldini, page 160.

Toi, ce bien des mortels, ce bonheur précieux,
Tu l'as mis dans ton cœur, et non pas dans leurs yeux.

Quant à nos vers, laissons le Temps sur le Parnasse
Leur marquer, comme à tout, leur véritable place.
Ce vieillard juge à froid de ce que nous valons.
Il met dans son creuset nos fastueux galons,
En sépare l'or pur, le faux il le rejette.
Il compte, pèse, écrit, paie à chacun sa dette:
A Pradon peu de chose, à Racine beaucoup,
Des monts d'or à Molière, aux Cotins rien du tout.
Mais il faut de sa part que chacun se contente.
Heureux de sa raison qui suit toujours la pente;
Qui, sans chercher au loin un bonheur hasardé,
S'est avec son destin sans peine accommodé;
Craignant, désirant peu, modeste, sans système,
Sachant trouver tout fait son bonheur en soi-même;
Ami des champs, de l'ordre et de la simple foi!
Qui connaît l'homme à fond aime à rester chez soi.
Qu'à son gré la fortune ou le cherche, ou l'évite:
Ce qu'il veut, c'est la paix, le sommeil dans son gîte;
C'est qu'il n'ait point la ruse à craindre à tout moment,
Ni du mensonge en face à subir le tourment.
Partout, sur le bonheur, hélas! que d'imposture!
Faut-il, pour être heureux, se mettre à la torture?
Oh! qu'il est d'ennuyés, d'ennuyeux innocents!
Et sous un front serein que de cœurs gémissants!
Ce qui nous suit partout, c'est notre caractère.
Tel ne vit qu'isolé qui se croit solitaire.

Aux champs, j'ai désiré, Boufflers, te voir chez toi.
Soldini, mon voisin, sur la route avec moi
(Chacun de nous n'ayant que l'autre pour escorte)
M'offre un bras, m'accompagne, et me quitte à la porte.

Il remontait tout seul le val de Feuillancour;
Mais tu cours après lui; tous deux en ton séjour
Nous rentrons; nous trouvons les trésors de Pomone.
Bacchus d'un jus nouveau voyait fumer sa tonne.
Ta compagne était là, rangeant ses fruits, ses fleurs.
La santé la parait des plus vives couleurs.
A grands traits sur son front brillait la paix écrite.
Voilà, dis-je, à ce signe, un véritable ermite!
Il rêve ou fait des vers, content, près de son feu.
Le conjugal amour ici n'est point un jeu;
Les livres n'y sont pas une vaine parure.
Ici d'aise et de luxe abonde la nature.
Mais la table a paru: notre appétit joyeux
Y savoure des mets, un vin délicieux;
Le dessert nous enchante, et Soldini dévore
Un muscat parfumé dont il me parle encore.

Viennent les mots heureux, les entretiens charmants,
Où les heures pour nous se changeaient en moments;
Les récits du passé, ces faits que la mémoire
Conserve en son dépôt pour les rendre à l'histoire;
Ces coups brusques du sort, ces traits frappants des cours,
Dont la noble fermière animait ses discours.

Mais déjà sur l'airain le Temps frappe six heures.
Nous allons donc quitter ces heureuses demeures!
Cher Soldini, partons. « Non, non, vous resterez.
« Votre feu luit déjà, vos lits sont préparés.
« Ecoutez: d'un vent sourd tout le vallon résonne. »
Nous gagnons notre couche à ce bruit monotone.
Les pavots sont doublés. D'un bon sommeil muni,
Nous voyant le matin: « O mon cher Soldini,
« Lui dis-je, mon conseil, mon camarade ermite,
« Prions qu'ici de Dieu la paix toujours habite! »

Nous déjeunons bientôt, charmés avec raison
D'un lait crémeux et chaud, fourni par la maison.
Après avoir gémi du départ qui s'approche,
Des fruits de l'espalier senti gonfler ma poche,
Remercié surtout nos hôtes généreux,
Jeté l'œil sur le temps, pèlerins vigoureux,
Nous quittons à regret la retraite d'un sage,
Né Boufflers, mais bonhomme, autrefois plus volage,
Brillant, prêt au plaisir, riche en vrais impromptu,
Raillant sans amertume, et jamais la vertu;
De nos légèretés hypocrite adorable;
Aujourd'hui vif encor, facile à vivre, aimable,
Ami sûr, philosophe, et poète, et fermier,
Mari tendre et fidèle, et Boufflers tout entier.

FIN DES ÉPÎTRES.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

LES BONNES FEMMES,

OU

LE MÉNAGE DES DEUX CORNEILLE.

Bonnes femmes, je vous salue.
Bien sot qui ne vous choisira.
Oui, quiconque vous connaîtra
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue
« Qu'il en tombe une de la nue,
« Nous verrons de nous qui l'aura. »

Avec son femelle Aristarque,
Qui rien ne passe et tout remarque,
Avec madame Vaugelas,
Notre pauvre Chrysale, hélas!
Put-il jamais, dans son Plutarque,
Mettre en paix du moins ses rabats?

L'immortel auteur d'Athalie,
Et de Phèdre, et d'Iphigénie,
Ce peintre enchanteur de l'amour,

Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante cour,
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il?
Une très simple ménagère,
Qui fît avec lui sa prière,
Et répondît : Ainsi soit-il.

Et ces oncles de Fontenelle,
Du Cid et d'Ariane auteur,
Ces frères, époux des deux sœurs,
Qui de l'amitié fraternelle,
Et conjugale, et paternelle,
Goûtaient ensemble les douceurs;
Dont les enfants, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que leur table,
Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,
Et leurs petits mentons tout gras;
Sont-ce des femmes adorables,
D'encens, de luxe insatiables,
Que l'hymen mit entre leurs bras?
Ce n'étaient que de bonnes mères,
Des femmes à leurs mères chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.
Les deux maisons n'en faisaient qu'une:
Les clés, la bourse était commune.

Les femmes n'étaient jamais deux ;
Tous les vœux étaient unanimes !
Les enfants confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.

Oui, sur leurs urnes fraternelles
Toute la Grèce aurait encor,
Au sein des fêtes solennelles,
Par ses chants et ses lyres d'or,
Cru pour Pollux et pour Castor
Entonner des hymnes nouvelles.
Sans art, dans son style inspiré,
Comme Platon aurait montré
Le front méditant Léontine,
Chimène, Sévère et Pauline ;
Parmi les jeux et les berceaux,
La veillée et ses doux travaux,
Les enfants et les ménagères
Maniant de leurs mains légères
Les dés, le fil et les ciseaux ;
Et Corneille, au sein des caresses,
Couvert des pleurs de leurs tendresses
Et des présents de leurs fuseaux !

Et toi qui sus cacher ta vie
Loin des cours et loin de l'envie ;
Qui, fuyant ses traits meurtriers,
Avec le travail qui console,
Et la liberté, ton idole,
Dans le calme et sous les lauriers
Mourus aux pieds du Capitole,

Si ton art, Poussin, nous l'offrait
Quand l'hiver, sous nos planchers sombres,
Vient sur le jour qui disparaît
A la hâte entasser ses ombres,
D'une lampe il éclairerait
La modeste chambre de Pierre.
Son ton poétique et sévère
Au premier coup-d'œil frapperait.
Le luxe antique on y verrait,
Le fauteuil à bras dans sa gloire,
Les hauts chenets, la vaste armoire,
Sa table où s'enorgueillirait
De ses Romains l'immense histoire.
Sur la table et la serge noire
Sa large Bible s'ouvrirait;
Un jour magique y descendrait;
Un sablier s'écoulerait
Devant la tragique écritoire.
Dans l'auguste alcôve, assez près,
Sous des rideaux purs et discrets
S'enfoncerait un lit austère
Où le doux sommeil l'attendrait.
Volant au ciel, quittant la terre,
L'air pensif, Corneille écrirait.
Sa femme sans bruit sortirait.
Jean La Fontaine dormirait.
Le père Laruc (1) entrerait

(1) Charles Larue, célèbre jésuite, très distingué par son génie, par l'éloquence un peu rude mais vigoureuse de ses sermons, par ses superbes poésies latines, et différents ouvrages d'érudition et de littérature très estimés. Il était orateur et poète, et l'intime ami de Pierre Corneille; il nomma un de ses fils sur les fonts de baptême.

Pour voir Corneille son compère,
Qu'en silence il contemplerait.

Oh! le pur sang du vieil Horace!
Toi qui si bien nous crayonnas
Sa vigueur et sa noble race,
Et leur mâle et romaine audace,
Dans les traits que tu leur donnas;
Oui, dans ce vieillard magnanime,
Dans son *Qu'il mourût* si sublime,
Oui, c'est toi que tu dessinas.
Au sein de Rome encor de brique,
Des mœurs, de la rudesse antique,
Sur les dieux fondant ton appui,
Avec ton fils, avec ta fille,
Je te vois là dans ta famille:
C'est le vieil Horace chez lui.
Qu'en rassurant Sabine en larmes,
Ton fils, prêt à prendre les armes,
Comme toi me paraît Romain,
Plus ferme, plus impénétrable
Que le bouclier redoutable
Dont je le vois armer sa main!
Avec ces Romains invincibles,
Et leurs femmes incorruptibles,
En qui trois cents ans éclata,
Sous leur demeure austère et pure,
La pudeur, leur riche parure,
Corneille, oui, ton âme habita.
Comment pouvoir, dans tous les âges,
Accabler d'assez de suffrages
Ces vers que le ciel te dicta,

Ces vers que ton cœur enfanta,
Parés de leur rouille adorable
Et de la force inimitable
Dont Melpomène te dota?
La chambre où tu cachas ta vie
Gardait la flamme du génie
Près du feu sacré de Vesta.

Avec quel respect, ô Corneille!
Sur la table où ta lampe veille,
Incliné, j'aurais vu Cinna,
Fier, malgré sa haute fortune,
Des pleurs que Condé lui donna;
Ce beau Cid qui tout entraîna;
Héraclius et Rodogune,
Dont l'effort qui les combina
A toi seul, Corneille, assigna
Le sceptre de la tragédie;
Et Nicomède et Cornélie,
Dont la grandeur nous étonna;
Et Polyeucte, où rayonna
Le ciel ouvert par ton génie.
Tu vécus pauvre; mais, dis-moi,
Que pouvaient t'offrir les richesses,
Et la fortune et ses promesses?
Vieux Romain, n'étais-tu pas toi?

C'est ainsi qu'au sein du silence,
Ces deux frères, loin des grandeurs,
Vivaient opulents d'innocence,
De travail, de paix et de mœurs.
Doucement vers la rive noire

Ils s'avançaient d'un même pas.
Des maris on vantait la gloire,
Des femmes on ne parlait pas.
Leurs deux moitiés, chastes Sabines,
De leur Melpomène humbles sœurs,
A leurs foyers jamais chagrines,
D'hymen leur ôtaient les épines :
Ils n'en sentaient que les douceurs.
Non, non, divine bonhomie,
Douce et franche, et de l'ordre amie,
Non, l'esprit ne t'imite pas.
Ton accent eut pour le génie
Toujours je ne sais quels appas.
Tu le charmes par ta mesure,
Par tes mœurs, ton heureuse paix,
Ta simplicité, ta droiture,
Et ce bon sens de la nature
Qui ne t'abandonne jamais.
Tu ne devines point le crime.
Hélas! pauvre et faible victime,
Eh! dis-moi, comment ferais-tu,
Bonhomie, avec ta vertu,
Avec la pitié la plus tendre,
Avec des goûts tous innocents,
Pour le combattre et te défendre?
Ta vertu ne peut le comprendre,
Ton cœur n'en aurait pas le temps.
Au petit jour de la lanterne
Qui te précède et te gouverne,
Tu marches sans faire un faux pas.
Ta lumière est courte, mais sûre;
C'est la lampe de la nature :

Elle éclaire et n'éblouit pas.
Toujours le même en tous les cas,
Ce que tu fis, tu le feras.
Aussi jamais tu ne t'apprêtes;
De l'or ton cœur est peu jaloux.
Conserver, voilà tes conquêtes;
Faire du bien, voilà tes fêtes.
Tes conseils sont sages, sont doux.
Vous, bonnes femmes, qu'elle inspire,
Dans nos mains vous laissez l'empire,
Vous gardez les fuseaux pour vous.
Vous n'êtes point ambitieuses;
Vous rendez heureux vos époux :
Sans peine ils vous rendent heureuses.
Oh! j'aurai l'esprit, mes fileuses,
De passer mes jours avec vous.

LES SOUVENIRS.

Laissons-nous faire à la nature,
Et dans nous agir son auteur.
Ne cherchons pas trop le bonheur:
De lui-même il viendra. Sa route la plus sûre
C'est le goût, le penchant, l'attrait de notre cœur.
Moi, j'ai suivi le mien. Aimant peu la grandeur,
Mes titres, mon domaine est dans mon caractère;
Mes souvenirs sont mon parterre;

Je m'y promène encor. Les voici, cher lecteur.

Avec ma liberté, ma Muse, pour compagnes,
J'ai seul jadis erré dans de belles campagnes,
Dans des vallons, sur des montagnes.
Quand la terre en amour n'est que sève et que fleurs,
S'enfle et s'ouvre à l'aurore, et boit ses premiers pleurs,
Ah! que j'étais heureux dans ces champs, ma patrie,
Avec tous mes Zéphyrs, mes saules enchanteurs;
Sans affaire, en pleine féerie;
Inquiet sans souci, soupirant sans douleurs;
Promenant mon âme attendrie
Parmi tous ces hymens et des fleurs et des eaux;
Songeant à la belle Egérie,
Et disant dans ma rêverie :
Non, ce n'est pas pour rien, pour rien que les ruisseaux
Sont les amants de la prairie!
Un jour (il m'en souvient), quand, sous d'ardents rayons,
Le fer de la faucille abattait les moissons,
Avec ses quatorze ans, blonde, élégante et belle,
Je vis la douce Annette, ignorant ses appas;
Annette, sur sa tête, avec deux jolis bras,
Portant d'épis dorés une gerbe nouvelle.
Je m'écriai soudain (innocemment je crois) :
« Quels heureux trésors j'aperçois!
« Viens, ô lis d'innocence! ô fleur naissante et pure!
« Fille et mère d'Amour, sans savoir ce qu'il est;
« Nymphe aux pieds nus, Grâce en corset.
« Tu tiens, tu tiens le don que l'été nous assure.
« Sois Cérès ou Vénus pour moi.
« Mais n'es-tu pas toi-même! est-il dans la nature
« Deux biens plus grands, plus chers, Cérès, Vénus, ou toi?»

C'est aux champs que tout naît, se nourrit et s'enflamme;
L'Amour y parle au cœur, le temps y parle à l'âme,
Nous déroulant l'année, et ses quatre saisons,
Ses roses, ses épis, ses raisins, ses glaçons.
Mais si c'est là qu'on sent tout le prix d'une femme,
C'est là que l'Amitié nous donne ses leçons.
Le voyez-vous, ce bon Pyrame,
Ce bon chien, si rempli de ses félicités?
De ma course un peu las, suis-je assis sous un hêtre,
Le voilà tout joyeux vis-à-vis de son maître,
Plongeant dans mes regards ses regards arrêtés,
Ses yeux vifs, brillants d'allégresse,
Ses yeux humides de tendresse,
Ses yeux fixés, tendus, de candeur effrontés.
Il ne voit dans les miens ni soupçons ni tristesses;
Il s'enivre de mes caresses;
Et nous nous embrassons, l'un de l'autre enchantés.
Mais il est des moments d'une tristesse obscure,
Qui suspendent la vie. On s'arrête, on est las;
Le cœur souffre, il gémit tout bas
Des maux que nous ont faits et l'homme et la nature.
On y sent s'y rouvrir telle ou telle blessure.
Dans les bois alors plus d'oiseaux,
Dans les vallons plus de ruisseaux,
Plus de fleurs dans les champs. Hélas! né trop sensible,
Soit du charmant, soit du terrible,
Je jouis à l'excès, je m'enivre aisément?
Le ciel le veut ainsi : comment faire autrement?
C'est mon mal, c'est un sort. Suis-je avec La Fontaine,
Je fais paître avec lui mes moutons dans la plaine,
Je deviens Jean-Lapin de mon gîte banni,
Ou l'un des deux pigeons qui causent dans leur nid.

Moi, je suis le mouillé. Ma Muse est innocente,
Crédule, voyageuse, et l'hôtesse et l'amante
Tantôt de l'Elysée et tantôt des Enfers.
M'y voilà : frémissez, pervers!
M'y voilà sur les pas du Dante.
Dans cet horrible enclos de l'infernale nuit,
De tourments en tourments, quel chemin m'a conduit?
C'est ici que des dieux habite la vengeance.
A la porte en entrant j'ai laissé l'espérance.
Ici le ciel s'absout. Quels supplices! quels cris!
Tout mon cœur est glacé, tous mes sens sont saisis.
Parmi ces habitants des régions maudites,
Mon horreur me le dit, voilà les hypocrites.
Enchaînés deux à deux, sans masque désormais,
Condamnés au grand jour et vus dans tous leurs traits,
Sous des manteaux dorés que double un plomb livide,
Ils marchent harassés dans un sol vague, aride,
Un sable d'où sans cesse ils arrachent leurs pas.
Sous ces manteaux brillants qu'ils ne quitteront pas,
D'un plomb qui les écrase ils traînent les tortures,
Et j'entends tous leurs os crier dans leurs jointures...
Où cours-tu, spectre affreux?—Maudit auteur, tais-toi;
Porte ailleurs tes enfers, ton sceptre et ton effroi.
—Eh bien! changeons de ton. Il était une amante,
Belle, jeune, sensible, au bord d'un fleuve errante,
Lorsqu'un serpent perfide et caché sous les fleurs...
— Oh, bon! nous y voilà : c'est encor des douleurs.
—Lecteur, attends un peu. Cette histoire a des charmes.
Tu trouveras, je crois, du plaisir dans tes larmes.
—Non, fais-moi rire. — Hélas! si j'en avais le don!
— Allons, va, continue, et baisse encor de ton.
—Bords de l'Hière, aimés de Flore,

Vous m'attirez; je viens vers vous.
Les vents ont quitté leur courroux ;
Les bourgeons sont tout près d'éclore ;
Le ciel sourit, l'air est plus doux ;
Le tendre rossignol pour nous
Va donc bientôt chanter encore.
Es-tu content, lecteur? — Assez bien, cette fois.
Poursuis. — Je poursuis donc. O Nymphes que j'adore!
Nymphes des eaux, des prés, des bois !
Il est un instinct dans chaque être.
Dans mes premiers chants, autrefois,
Touchant le chalumeau champêtre,
J'ai fait résonner sous mes doigts
Des airs qui vous ont plu peut-être.
Entraîné par un autre appas,
Depuis, ne me connaissant pas,
Dans son tragique et sombre empire,
Du géant qu'Albion admire
J'osai de loin suivre les pas.
Ce génie à haute stature
Semble dépasser la nature,
Sans pourtant jamais en sortir.
Sa grandeur sauvage a des charmes,
Sa pitié vous fait fondre en larmes,
Et sa terreur vous fait pâlir.
Il est vrai que contre ses crimes,
Ses échafauds et ses victimes,
Parfois j'ai peine à m'affermir ;
Mais je couvre en vain mon visage,
Sa foudre éveille mon courage,
Et je cherche encore à frémir.
Quoi ! disais-je, sur notre scène,

A nos Français impatients,
Blessés d'un rien, émus sans peine,
Et que surtout la grâce entraîne,
Du beau sans tache amis ardents,
De son étrange Melpomène
Ferais-je entendre les accents?
Pourquoi non? reprit la déesse.
Français, aimez, goûtez sans cesse
Athalie, et Phèdre, et Cinna,
Le Cid, Rhadamiste et Mérope;
A Paris, à Londre, à l'Europe,
Votre heureux climat les donna.
Mais il est des cieux, des étoiles,
Où mon flambeau perçant leurs voiles
D'un éclat sanglant s'alluma.
Osez, franchissez cet espace:
Mes acteurs serviront l'audace
Dont mon Shakespir les arma.
Eh! faut-il que votre cœur tremble
Quand pour vous j'ai su fondre ensemble
Garrik et Le Kain dans Talma?
Le voici, marchant sur leurs traces.
Est-ce un de ces Grecs que les Grâces
Et l'Amour ont voulu former?
Est-ce Manlius? est-ce Oreste?
D'un éclair tragique et funeste
Son regard vient de s'allumer.
Mères, vous fuyez en alarmes.
Gertrude, montre-lui tes larmes:
Ton Hamlet est prêt à frapper...
Un soin plus doux va l'occuper.
Est-ce lui, tableau plein de charmes,

Qui, de ses prés, dans un enclos
Que ceint l'Hière de ses flots,
Fait voler avec ses faneuses,
Au bruit de leurs chansons joyeuses,
Et la richesse et les couleurs?
Est-ce bien ce Macbeth horrible,
Ou cet Othello si terrible,
Qui se perd dans l'herbe et les fleurs?
Heureux qui, dans ton art immense,
Comme toi, Talma, des remords,
De l'amour et de ses transports,
Peut passer aux jeux de l'enfance;
Qui, de Paris idolâtré,
Mais de son village adoré,
Y court retrouver sous ses hêtres
L'amitié, les fleurs, les zéphyrs,
Et dans le choix de ses loisirs
La douceur de ses goûts champêtres!
Et moi, par les miens retenu,
Mais à n'être rien parvenu,
Mais simple courtisan de Flore,
A ce seul palais propre encore,
J'aime à voir le rire ingénu
De ce berger, de sa bergère,
Que leur cœur unit sans mystère,
Offrant ensemble et d'un front pur
Quelque fleur nouvelle, un fruit mûr,
Un peu de lait, facile hommage,
Au Dieu qui protége leurs jours,
Et leur veillée, et leurs amours,
Et bientôt la paix du ménage.
Le dieu Pan me protége aussi:

Il m'a fait don de ma musette;
Il prend de moi quelque souci;
Mes moutons, mon chien, mon Annette,
Sont sous ma garde, Dieu merci.
Jadis, je crois, je fus poète,
J'écrivis quelques vers touchants;
Aujourd'hui je vis dans les champs.
Demandez, j'ai nom Timarette;
Le dieu Pan me tient sous sa loi.
Vivent les fleurs et la prairie!
Avant tout il faut être soi.
J'étais né pour la bergerie,
Et je retourne à mon emploi.
Tous les jours avec La Fontaine
(Il est chéri dans nos hameaux),
Dans les bois, aux bords des ruisseaux,
En le lisant je me promène,
Enchanté de ses doux agneaux,
De sa bonne mère Alouette,
Qui, voyant le père et ses fils,
Quitte enfin ses blés sans trompette,
Et déloge avec ses petits.
Il est aussi pourtant des méchants dans son livre.
Faut-il, à ses ébats quand Jean-Lapin se livre,
Qu'en fraude, en trahison, la belette un matin,
Lui volant son palais, en chasse Jean-Lapin.
C'est une scélérate.—Eh! oui, telle on la nomme.
Mais vois chez les humains, l'homme est un loup pour l'homme.
—Il est vrai; La Fontaine, en son temps qui l'a dit,
Ne calomniait pas : hélas! il a médit.
De notre pauvre espèce il connaissait l'étoffe.
C'était sans y songer qu'il était philosophe.

En revue avec lui j'ai passé l'univers.
Oui, c'est lui le premier qui m'inspira des vers ;
De ma rêveuse enfance il a fait les délices.
O poète enchanteur ! en diffamant les vices,
Aux champs, à la candeur, que tu prêtes d'attraits !
Tes animaux parlants ne me quittaient jamais ;
Tu couvais ma raison, qui croissait sous tes ailes.
Combien tes deux pigeons, si tendres, si fidèles,
M'ont fait de l'amitié savourer la douceur !
Je ne t'apprenais pas, je te savais par cœur.
Mais si de l'âge d'or, dans des vertus modestes,
Son siècle à son pinceau vint offrir quelques restes,
Combien ce même siècle a-t-il mis sous ses yeux
D'avares, d'imposteurs, d'ingrats, d'ambitieux !
Eh ! qu'aurait obtenu sa crédule innocence
D'un monde si cruel, fourbe, lâche, en démence,
Où je vois tant d'Agneaux garnir le croc des Loups,
Tant de Rats dévorés par des Ratons si doux ?
Oh de sire Lion l'équitable partage !
Tant pour ma dent, mon nom, et tant pour mon courage.
Et l'Ours qui, sur le front de son ami dormant
Voyant la Mouche aussi, la tue en l'assommant.
Mais qui ne rirait pas d'un Lièvre matamore,
Qui rêve sa valeur, et qui s'enfuit encore ?
Ceux-là ce sont les sots. Mais faut-il qu'à l'instant
Ce pauvre Ane si vrai, ce naïf pénitent,
Pour vêtir de sa peau sa majesté Lionne,
Ce superbe goutteux, ce tyran qui frissonne,
Par le perfide avis d'un Renard complaisant,
Que la cour applaudit, soit écorché vivant ?
Jusqu'où va d'un flatteur la cruauté servile !
Mais, ô charmant tableau de la vertu tranquille !

Les voilà ces deux Rats, ces Rats mes bons amis,
Cachés sous leur montagne, heureux de son silence,
Allant, venant, trottant dans leur petit logis,
Y dormant avec confiance,
Y dînant avec assurance,
Sans soins, sans nappe et sans tapis!
Leur Mézerai, dit-on, les crut natifs de France,
Et moi de la Savoie. Enfin, quoi qu'on en pense,
C'étaient deux cousins très unis,
Ne faisant qu'un dès leur enfance,
Ne disant jamais d'eux, C'est lui,
Mais, C'est nous (mot du cœur!), laissant à la puissance
Les pauvretés de l'opulence
Et les richesses de l'ennui.
C'est en nous les peignant dans sa candeur extrême
Que ce mortel si doux, oublieux de soi-même,
Ennemi mortel du souci,
Tendre ami du sommeil, charmant sans qu'il y pense,
Des humains plaignant l'imprudence,
Se consolait sans doute et me console aussi.
Oh! comme j'eusse à l'aise établi mon grand homme
Dans mon large fauteuil, propre à faire un bon somme!
Dans la douceur d'un songe il eût causé, je crois,
Avec ce pauvre ermite engagé chez des rois;
Il l'eût plaint, conseillé. Quel immense assemblage
De leçons, et de grâce, et d'âme, et de courage!
Intrépide bonhomme, avec plaisir je sens
Dans ses Loups, ses Renards, qu'il poursuit les méchants.
C'est un enfant tout nu, c'est une eau toujours pure,
Où, simple et comme elle est, vient s'offrir la nature.
O mon bon La Fontaine! auteur partout béni,
Où tout ce qui peut plaire à l'utile est uni,

Mon maître, mon mentor! je t'aimai dès l'enfance,
Je t'aime en cheveux blancs. La mort vers moi s'avance:
C'est par toi que j'aurai fini.

LES MÉCHANTES BÊTES.

On a dit et redit très bien
Que les bêtes ne valaient rien.
On les nomme bêtes malignes.
Il en est de bonnes pourtant,
Mais ce n'est pas le plus souvent.
Pour les connaître il est des signes.
Moi j'ai vu les malins de près,
Et j'ai connu sur tous leurs traits
Qu'ils étaient de ce nom fort dignes.
Par la nature faite exprès,
Sur un point leur tête est exquise:
C'est là que sans cesse elle vise;
Et ce point est leur intérêt.
Ils cachent bien (c'est leur secret)
Leur finesse sous leur bêtise :
Faire la bête est leur devise.
Dès qu'il faut qu'un sot se déguise,
Dans l'instant le voilà tout prêt,
Et sur le fond la forme est mise.
Ne voyant rien au-delà d'eux,
Le peuple sot, présomptueux,
Dans sa sphère très circonscrite,

De sa misère, trop heureux,
Rit, s'enchante et se félicite.
Dieu, de plus, par nécessité,
Veut qu'un sot soit un entêté;
Et nous voyons sa volonté
Sur leur front largement écrite.
Leur travail le plus sérieux,
Leur désir le plus furieux,
Est de se venger du mérite.
Tout bas se mettre à sa poursuite,
Accuser dans tout sa conduite,
En juger mal, et croire ensuite
Le mettre à leur petit niveau,
C'est leur étude favorite,
Voilà l'esprit de leur cerveau.
On voit à leur première phrase,
A leur œil faux, leur ris sournois,
Qu'ils voudraient noyer mille fois
L'esprit vaste qui les écrase.
Tous ces sots bas et glorieux,
Risiblement ambitieux,
Voudraient bien sortir de leur case,
Et font pour cela de leur mieux.
Tout sot (lisez bien dans ses yeux)
Se cache et cherche à vous connaître;
De lui-même il est toujours maître,
Avec simplesse insidieux,
Insolent sitôt qu'il peut l'être,
Et tyran fort impérieux.
Toute l'engeance est fausse et triste,
Soupçonneuse, avare, égoïste.
Ils sont tous ingrats par surcroît.

Leur cœur glacé, leur crâne étroit,
De pauvre et petite mesure,
C'est dans le même cul-de-sac
Que les a logés la nature,
Qui leur fit un bon estomac
Pour bien digérer une injure.
La bague est de riche monture :
Bêtise est le gros diamant;
Mais, ma foi, l'accompagnement
Est cent fois plus gros, je vous jure.

LA SOLITUDE ET L'AMOUR.

—

Il est deux biens charmants aussi purs que le jour,
Qui se prêtent tous deux une douceur secrète,
Qu'on goûte avec transport. que sans cesse on regrette :
C'est la solitude et l'amour.
Que je suppose un sage au fond de sa retraite,
Jeune et libre, aux neuf Sœurs consacrant ses travaux,
Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux :
Le voilà bien heureux ; cependant il soupire.
Que lui manque-t-il donc en un si beau séjour ?
J'ai cru ses vœux remplis. Hélas ! faut-il le dire ?
Il lui manque un tourment : ce tourment, c'est l'amour.
Mais pourra-t-il quitter ce solitaire ombrage,
Ce cristal pur, ces fleurs ?... Qui sait si la beauté

Dont en secret déjà son cœur est enchanté
N'aime pas à son tour l'ermite et l'ermitage?
Comme ils vont le peupler par les plus tendres soins!
Si le désert convient au sage,
Des déserts aux amants ne conviennent pas moins.
Angélique à l'amour osait être rebelle :
Elle avait renversé la tête de Roland;
Vingt rois briguaient sa main. Qui leur préféra-t-elle?
Des hameaux un simple habitant :
Ce n'était qu'un berger; mais il était charmant,
Jeune, tendre, ingénu, beau comme elle était belle.
Un désert et Médor, ce fut assez pour elle.
L'amour dans l'univers est tout pour les amants.
Pour goûter ces enchantements
Les Arabes sont faits. Des plaines embrasées,
Des chameaux, des pasteurs, des tribus dispersées,
Des caravanes harassées
Traversant le désert sous l'œil brûlant du jour,
Un océan de sable où parfois la nature
Sema de loin en loin des îles de verdure :
Tout promet dans ce vaste et magique séjour
Un long recueillement, une retraite sûre
Aux solitaires de l'amour.
Voici sur ce sujet (oh! vous pouvez m'en croire)
Un fait qui n'est pas inventé;
Depuis long-temps j'en sais l'histoire :
Abufar, sous sa tente, un soir me l'a conté.

Une jeune Persane, au cœur plein de franchise,
Aux yeux bleus, au front pur, par malheur fut éprise
D'un jeune et beau Persan peu fait pour s'enflammer.
Qui l'eût dit? tant d'amour ne la fit point aimer.

Son ingrat, né pour plaire, ignorait la tendresse.
Aux beautés d'Ispahan, dans sa frivole ivresse,
Il portait par orgueil ses incontants désirs.
Hélas! il n'aimait point : il volait aux plaisirs.
Un jour sa belle amante, à la douleur livrée,
Sombre, pâle, désespérée,
Enfin ne pleura plus. Dans ses muets tourments,
Elle vend ses bijoux, ses plus beaux diamants,
Les convertit en or. Sans dessein, sans compagne,
La voilà courant la campagne.
Vers l'aride Arabie elle tourne ses pas.
Dans cette solitude immense,
Son désespoir s'aigrit, sa douleur recommence.
En accusant tous les ingrats :
« Usbeck! mon cher Usbeck, tu me fuis, disait-elle;
« Tu me fuis! j'en mourrai... Tu me regretteras,
« Usbeck!... » Rien ne répond. Pas une grotte, hélas!
Qui lui redise au moins le nom de l'infidèle.
Tout se tait, tout est mort, tout. Les tombeaux n'ont pas
Ce silence effrayant. Une affreuse étendue,
Point de sol et point d'air, un soleil qui vous tue,
Pas une feuille qui remue,
Pas un seul oiseau dans les airs;
Du sable, encor du sable, et toujours des déserts.
Déjà l'ardente soif consumait Almazelle,
Quand, suivant une douce et légère gazelle,
Elle arrive à la source où s'allait à l'instant
Abreuver du désert ce paisible habitant.
L'herbe y croissait, dit-on, fine, épaisse, odorante;
Un vent léger soufflait; l'onde était transparente;
Des fleurs l'environnaient. Plus loin venait s'offrir
Le doux fruit du palmier, son ombre bienfaisante,

La tranquille brebis, l'abeille voltigeante.
On eût dit que le ciel s'était fait un plaisir,
Pour les amants lassés, errants, près de périr,
De rassembler exprès dans cette île charmante,
Entre la faim, la soif, la chaleur dévorante,
Flore, Pomone et le Zéphyr.
Mais sa douleur l'égare; elle était expirante:
Elle veut sur ces bords achever de mourir.

Le caprice du sort, qui des états dispose,
Je n'en sais pas trop bien la cause,
Avait rempli la Perse et de trouble et de sang;
Le Sophi tout à coup avait perdu son rang.
Usbeck (il était brave), ayant servi sans doute
Le parti du vaincu, proscrit par le tyran,
Avait fui le palais et la cour d'Ispahan.
De la même Arabie il avait pris la route.
Dans les mêmes déserts, sous un ciel dévorant,
Il s'entend appeler, il s'étonne, il écoute.
Usbeck!... Oui, c'est sa voix. Almazelle, est-ce vous?
— Est-ce toi, cher Usbeck? Dans des moments si doux
Je vous laisse à juger des larmes,
Du remords, du pardon, des discours pleins de charmes,
Des regards, des soupirs, des longs ravissements
Et des transports de nos amants.
Je bénis ton malheur, lui disait Almazelle:
Il t'a rendu sensible, il t'a rendu fidèle.
Ah! vivons dans ces lieux, époux, amants, amis;
Nous serons pasteurs de brebis.
Ispahan t'égara, le désert nous rassemble.
Oui, nous vivrons ici, pur et charmant séjour,
Pour goûter le bonheur, pour le puiser ensemble

Dans cette source de l'amour!
Ainsi, loin des grandeurs, sans ennui, sans alarme,
Nos pasteurs du désert s'enivraient de ce charme
Dont le cœur se remplit, et n'est jamais lassé,
Qui seul remplace tout, et n'est point remplacé.
C'est lui qui fait errer la chèvre voyageuse;
De ses feux, dans les airs, l'hirondelle est joyeuse;
Par lui je vois voguer le nid de l'alcion;
Par lui rugit d'amour le terrible lion;
La colombe en gémit, le rossignol le chante;
L'air en est enflammé, la terre en est vivante.
Hélas! hélas! il fut un temps,
Quand la nuit lente et sombre était loin de l'aurore,
Où pour moi des frimas les fleurs semblaient éclore,
Où sous un ciel d'azur, peuplé d'enchantements,
De sylphes, de beautés aux bouches demi-closes,
Je croyais voir neiger tous les lis du printemps
Sur mon lit parfumé de roses.
Le jour, de mille appas à la fois enchanté,
J'y cherchais ma Vénus, j'en formais ma beauté.
Mon âme errait contente au gré de son prestige.
Ils ne reviendront plus ces moments trop heureux!
Les ennuis vont pleuvoir sur mes jours ténébreux.
Le matin nous ravit, le crépuscule afflige.
Amour, qu'ils m'étaient chers tes prestiges charmants!
Hélas! nous regrettons jusques à tes tourments;
Nous briguons tes faveurs, nous cherchons tes orages;
Tu nous plais sur tous les rivages;
Tu nous défais du temps, de nous, de notre ennui;
Ton charme est tout-puissant, tout est heureux par lui,
Les rois et les bergers, les fous comme les sages.
Tu couvres le présent de tes plus tendres gages;

Tu fais par ta magie avancer l'avenir.
Ah ! si vers le passé nous pouvions revenir,
Et du moins par le souvenir
Glaner dans ce pays plein de douces images !
Ah ! que n'es-tu de tous les âges !
Songe trop enchanteur, devrais-tu donc finir ?

LE VIEILLARD HEUREUX.

—

Dans un clos peuplé d'arbres verts,
Libre et caché sous des couverts,
Je goûte, dans un calme extrême,
Et la nature, et les beaux vers,
Et l'amitié, ce bien suprême.
Loin de moi portant ses transports,
Il a volé sur d'autres bords
Le dieu charmant par qui l'on aime :
Il ne m'a pas quitté de même,
Le dieu charmant qui nous endort.
La fleur soporative et chère
A secoué sur ma paupière
Un sommeil plus doux et plus fort.
En voyant venir la vieillesse,
J'ai pris pour mon maître en sagesse
De Minerve le grave oiseau,
Vivant en paix sur son rameau.
Sans bruit, à l'écart et dans l'ombre,

Ermite aussi, pas aussi sombre,
Je vis en paix sous mon berceau,
Des humains fuyant le grand nombre,
Tout soin, tout honneur, tout fardeau,
Sans bâtir projet ni château,
Sans jamais rêver la vengeance.
De l'injustice et de l'offense
L'oubli coule avec mon ruisseau.
Peu de besoin fait mon aisance;
Je suis sans peine à leur niveau.
Presque assez, c'est mon opulence.
J'ai du vin vieux dans mon caveau,
Dans mon bosquet j'ai du silence.
La Parque m'offre ses ciseaux,
Et moi je laisse à ses fuseaux
Dévider ma seconde enfance,
Et ces vers, venus dans mon clos,
Je vais les dire, à peine éclos,
A mon vieil ami qui s'avance.

A MON PETIT LOGIS.

—

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asyle où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille;

Où je vis, m'endors, et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.
O mon lit, ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète,
C'est vous, vous voilà, je vous voi.
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi!

A MON PETIT PARTERRE.

—

Petit clos où parmi mes fleurs
Je vois un bouquet pour Lisette,
Dont je sens les douces odeurs,
D'où j'entends chanter la fauvette,
Charme mes yeux par tes couleurs!
Déjà me rit la violette.
Beauté simple, et vive, et discrète,
La Vallière lui ressemblait;
Comme elle, humble et douce elle était;

Point fière, point ambitieuse,
Sans art, sans bruit, sans faste heureuse;
C'était pour aimer qu'elle aimait.
Avec ta houpe fastueuse,
Toi, pavot dangereux, va-t'en;
Porte ailleurs ta tête orgueilleuse;
Tu me rappelles Montespan.
Et toi, gentille marguerite,
Te voilà! Montre-moi, petite,
Tes points d'or, tes larmes d'argent.
O vous que mon œil diligent
Dès le matin vient voir éclore,
Lis si pur, si frais! si brillant
Des feux et des pleurs de l'Aurore;
Et toi, rose, ou fleur de l'amant,
Que Vénus de son teint charmant,
De son souffle embaume et colore,
Pour moi croissez, vivez encore!
Nous n'avons tous deux qu'un moment.

A MON PETIT POTAGER.

Petit terrrain qui sais fournir
De doux fruits mon petit ménage;
Où ma laitue aime à venir,
Où ton chou croît pour mon potage,

Je veux tout bas t'entretenir :
Réponds-moi, j'entends ton langage.
Si je voyageais? — Et pourquoi?
Es-tu las d'être bien chez toi?
— Je voudrais vivre avec les hommes.
— Avec eux! Ce sont presque tous
Des méchants, des sots et des fous,
Surtout dans le siècle où nous sommes.
— De leur plaire je prendrai soin;
J'en aimerai quelqu'un peut-être.
Notre esprit se plaît à connaître;
Plus instruit je verrai plus loin.
— Que dis-tu là, mon pauvre maître?
Crois-moi, trop penser ne vaut rien,
Trop sentir est bien pire encore.
Déjà ma pêche se colore,
Mes melons te feront du bien.
— Il me faudra donc, au village,
Vieillir sans nom sous mon treillage?
Je pourrai voir tout à loisir
Mes lézards aller et venir
Sous les murs de mon ermitage.
— Est-ce un malheur? Va, plus d'un sage,
Dans les soupirs, dans les dégoûts,
Du bonheur, sur des flots jaloux,
Poursuivant la trompeuse image,
S'est écrié dans son naufrage:
« Ah! si j'avais planté mes choux! »

—

A MON CAVEAU.

—

Dans ce caveau frais et joli,
Où, sans me vanter, je vous range,
Tous les ans, après la vendange,
Mes vingt feuillettes d'un Marli
Que je bois toujours sans mélange,
O mon vin! prête-moi tes feux!
Je vais entonner ta louange.
Il nous faut un prodige étrange :
Enivre-moi si tu le peux.
Parfois plus d'un auteur fameux
Vit blanchir et fumer son verre
Des flots d'un Champagne écumeux
Qui s'irritait dans la fougère;
Et soudain, buvant sa colère,
Lui dut les traits les plus heureux.
Que de fois ta verve légère,
Aï, dans des soupers brillants,
En mille éclairs étincelants
Fit jaillir l'esprit de Voltaire!
Ta sève agitant les cerveaux,
Rompant ses fers, bacchante aimable,
Autour de lui tombait à table

En torrents de mousse adorable,
De ris, de verve et de bons mots.
Corneille, au front mâle et sévère,
Français avec un cœur romain,
Grâce au Beaune, grâce au Madère,
Se mettait quelquefois en train.
Ce bon homme, sa coupe en main,
Creusait plus d'un grand caractère;
Et terrible, au fond de son sein,
Comme en un volcan toujours plein,
Entendait gronder son tonnerre.
Je crois que vos vins de Marli
Ne l'auraient pas si bien servi.
Sur ce point-là je me résigne.
Ah! le Parnasse a des coteaux,
Des bosquets, des fleurs, des ruisseaux,
Et pas un seul arpent de vigne.
Quel oubli! Le Bacchus gaulois
Versa tous ses dons à la fois
Sur la Champagne et la Bourgogne.
Mais je bois sans être jaloux,
Je bois rondement, sans courroux,
Et sans que mon front se renfrogne,
Nos vins d'Auteuil et de Saint-Clou,
Et de Nanterre et de Chatou,
Et le Surène et le Boulogne,
Que Dieu fait croître auprès de nous:
Le même bois les produit tous.
L'important, disait feu Grégoire
En parlant du vin, c'est de boire.
Qu'il soit veillé, fait au logis,
Bien cuvé, clair comme un rubis,

Que grain à grain on vous l'égrappe,
Bu sans eau, notez bien ceci,
Je vous réponds d'un vin qui tape
Autant au moins que vin du Pape,
Fût-il ou de Garche ou d'Issi.
Maître Adam pensait bien ainsi,
Lorsqu'à Nevers, dans son délire,
Il célébrait, sous son caveau,
Son vin d'Arbois, vieux ou nouveau.
En vers qu'il dédaignait d'écrire,
Mais qui, sortis de son tonneau,
Sans rabot, sans maillet, sans lime,
Opulents de verve et de rime,
Montaient fumants à son cerveau.
Vin fécond, quel est ton empire!
Vin charmant, tu n'as qu'à sourire,
Le triste amant est consolé.
Sur les maux que me fit Ismène,
Ton nectar à peine eut coulé,
Que je voyais, moins désolé,
Se perdre dans ton jus perlé
Les rigueurs de mon inhumaine.
Que le Falerne chez Mécène
D'Horace égayait les festins!
C'est là, content de ses destins,
Qu'il oubliait, dans son ivresse,
Et tous les torts de sa maîtresse,
Et les vers de tous les Cotins.
Des Grâces le poète antique,
Sur sa lyre anacréontique
Chantait, au déclin de ses jours:
O vins enchanteurs de la Grèce,

Soyez pour moi, pour ma vieillesse,
Encor plus chers que mes amours!
Lorsque Rabelais en folie,
La joie et le ris dans les yeux,
D'esprit, d'ivresse radieux,
Plongeait sa raison dans l'orgie,
Ce n'était point, je le parie,
En lui versant du vin de Brie:
C'était à coups de Condrieux.
Et quand notre bon La Fontaine,
Sans bruit, dans un vin fortuné,
Vous avait pris son Hippocrène,
Vieil enfant, sans soins et sans peine,
Comme il dormait après dîné!
Mais quel est, tenant une lyre,
Ce mortel que Saint-Maur admire,
Dont mon œil d'abord est charmé?
C'est Chaulieu, ce convive aimable,
Pour les fleurs, le sommeil, la table,
Les beaux vers, les belles formé;
Chaulieu des Grâces tant aimé;
Prônant le plaisir par l'exemple,
S'enivrant, aux banquets du Temple,
D'un vin par le temps parfumé.
Amant léger, mais ami rare;
Du tendre et délicat La Fare,
S'il apprit à sentir l'amour,
A La Fare il apprend à boire
Entre les Muses et la gloire,
Entre les ris et la victoire,
Vénus, Vendôme et Luxembourg.
Le dur Caton buvait dans Rome;

Chapelle au vin donnait la pomme;
Piron buvait, et l'on sait comme;
Boileau buvait, je bois aussi,
Car j'ai toujours, en honnête homme,
Honoré le vin, Dieu merci.

A MON CAFÉ.

—

Mon cher café, viens dans ma solitude
Tous les matins m'apporter le bonheur;
Viens m'enivrer des charmes de l'étude;
Viens enflammer mon esprit et mon cœur.

Que ta vapeur pour mon Homère antique
Soit un encens qui lui porte mes vœux.
Parfume bien sa barbe poétique,
Et ce laurier qui croît sur ses cheveux.

Mon cher café, dans mon humble ermitage,
Que les beaux-arts, les innocents loisirs,
La liberté, ce seul besoin du sage,
Que tes faveurs soient toujours mes plaisirs.

Mais je soupire, ô nectar redoutable!
De ton pouvoir est-ce un effet nouveau?
Ah! ce matin, un enfant secourable,

Pour te chauffer me prêta son flambeau.

Je m'en souviens, il avait l'air timide :
Je l'observais ; il voulut m'éviter.
Dans la liqueur il mit un doigt perfide.
Oui, c'est l'Amour : je n'en saurais douter.

Il y mêla les langueurs, la constance,
Les longs désirs, tout ce qui peut charmer ;
Il oublia d'y laisser l'espérance :
J'aimerais seul ; je n'ose point aimer.

A MES PÉNATES.

—

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'ermite,
Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer ;
O mes Pénates, mes dieux Lares,
Chers protecteurs de mon foyer !
Si mes mains pour vous fétoyer
De gâteaux ne sont point avares ;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux,
Oh ! veillez bien sur notre porte,

Sur nos gonds et sur nos verrous,
Non point par la peur des filous :
Car que voulez-vous qu'on m'emporte?
Je n'ai ni trésors ni bijoux;
Je peux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts; les voici tous :
Qu'un peu d'aisance entre chez nous;
Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devrait se cacher;
Ces échappés de l'indigence,
Que Plutus couvrit de ses dons,
Si surpris de leur opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands salons.
Oh! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit pieds nus, pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa faible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim.
O mes doux Pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asyle!
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne à m'apparaître,

Exaucez ma prière, ô dieux!
Fermez vite et porte et fenêtre!
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux!

A MON PETIT BOIS.

—

Salut, petit bois plein de charmes,
Cher aux amis, cher aux neuf Sœurs,
Où, la nuit, les loups, les chasseurs
N'ont jamais porté les alarmes!
Salut, petit bois, où j'entends,
Parmi tant d'oiseaux si contents,
Des voix sans malheur douloureuses,
Sans bravo des roucoulements,
Sans paroles des airs charmants,
Des Saphos par l'amour heureuses!
Voix tendres, voix mélodieuses,
A vous, dans ce bois, je m'unis.
C'est le pays des bons ménages :
Le plaisir est sous les feuillages,
Le bonheur est dans tous les nids.
Dis-moi, timide tourterelle,
Dis-moi, touchante Philomèle,
Si jamais, la nuit ou le jour,
J'ai troublé ta plainte innocente,

Tes feux, ta famille naissante,
Et les échos de ton séjour?
Soit en hymen, soit en veuvage,
Toujours en paix sous cet ombrage,
Tu vécus ou mourus d'amour.
Heureux qui possède en ce monde
Un joli bois dans un vallon,
Tout auprès petit pavillon,
Petite source assez féconde!
De ce bois le ciel m'a fait don.
Quand sa feuille s'enfle et veut naître,
J'assiste à ses progrès nouveaux;
Mon œil est là sous ses rameaux,
Qui l'attend et la voit paraître;
L'été je lui dois mes berceaux,
La plus douce odeur en automne,
Un abri contre l'aquilon
Quand je vais lisant Fénelon;
Et l'hiver, chaque arbre me donne,
Utile en toutes les saisons,
Lorsque sous le toit des maisons
Un réseau d'argent partout brille,
Et l'éclat dont mon feu petille,
Et la chaleur de mes tisons.
C'est là, c'est dans cet Élysée,
Frais à l'œil, doux à la pensée,
Cher au cœur, que j'aime à venir,
Auprès d'un asyle modeste,
Avec un ami qui me reste,
Ou rêver, ou m'entretenir,
En admirant un site agreste,
Ou ce beau dôme bleu céleste,

Palais d'un heureux avenir.

Bois pur, où rien ne m'importune,
Où des cours et de la fortune
J'ignore et la pompe et les fers;
Où je me plais, où je m'égare;
Où d'abord ma muse s'empare
De la liberté des déserts;
Où je vis avec l'innocence,
Le sommeil et la douce aisance,
Et l'oubli de cet univers,
Loin de moi jetant dans les airs
Tous les orgueils de l'importance,
Tous les songes de l'espérance
Et l'ennui de tous les travers;
Où pour moi, ma seule opulence,
Ce que je sens, ce que je pense,
Devient du plaisir et des vers.
O le plus charmant bois de France!
Que de douceur dans tes concerts!
Quel entretien dans ton silence!
Quel secret dans ta confidence!
Que de fraîcheur sous tes couverts!

—

A MON RUISSEAU.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule;
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme et ses accords.

Près de toi, l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers :
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau!

Que j'aime cette église antique,
Ces murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs !

Par une mère qui chemine
Ses sons lointains sont écoutés ;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit Amen ! à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux,
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite,
(Nous vivons, hélas ! peu d'instants)
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

—

MON CABARET.

—

Dans Orléans, on m'a conté
(Dieu merci, c'est la vérité)
Qu'au fond de sa forêt antique,
Fond ténébreux, sourd, aquatique,
En troupe, vers la fin du jour,
Les sangliers de ces montagnes
Descendaient avec leurs compagnes
Et les chers fruits de leur amour.
C'est là, parmi des roches creuses,
De vieux troncs, des marres nombreuses,
Que nos amis avec gaîté,
Au rendez-vous toujours fidèles,
Vont dans ces coupes naturelles
Boire ensemble à la liberté.
Entre ces confrères paisibles
Il n'est pas de tien ni de mien :
Aussi sont-ils incorruptibles.
Si leurs défenses sont terribles,
C'est pour le chasseur et le chien.
Leur port, leur mine est un peu dure;
Mais passez sans leur faire injure,
Ils ne vous diront jamais rien.
Robustes et francs par nature,

Leur brusque humeur, leur fier maintien
Leur coup de boutoir, je vous jure,
Convient assez aux gens de bien.
Et moi, qui, d'une ardeur extrême,
Sans projet, sans déguisement,
Dans l'amitié tout bonnement
N'ai cherché que l'amitié même;
Et moi qui, dès l'enfance épris
De Jean La Fontaine et d'Horace,
Des bons cœurs et des bons esprits,
Ai quelquefois trouvé ma place
A ces soupers où des amis,
Leurs coudes sur la table mis,
Entre le rocfort et la poire,
Sans avoir un air trop jaloux,
Semblaient goûter ce bien si doux
De s'aimer, s'entendre et se croire;
A ces soupers où tout vous rit,
La beauté, la grâce et l'esprit,
Et dont le bon goût se fait gloire;
Où tout plaît et vient vous charmer,
Et cet œil bleu qu'il faut aimer,
Et ce vin d'Aï qu'il faut boire;
Amis, quand vous me ravissez,
Quand mon cœur de bonheur s'enivre,
Quand il s'ouvre, et parle, et se livre,
Quoi! c'est vous qui me trahissez.
Allons, fuyons, c'en est assez.
Que l'or et le plaisir vous dure :
J'emporte avec moi ma blessure
Et le trait dont vous me percez;
Mes songes heureux sont passés,

J'ai vu trop clair dans la nature.
Adieu donc, ô jeunes attraits !
Vieillesse d'un vin toujours frais,
Bal masqué, brillante imposture,
Cœurs si faux, que j'ai crus si vrais,
Des braves gens de nos forêts
Je vais voir la marche et la hure !
Oh ! que j'aime tous ces halliers,
Tous ces épais genévriers,
Et ces rocs, et cette ombre noire !
Adieu ! mes amis. Je vais boire
Au cabaret des sangliers.

A MA MUSETTE.

—

Confidente sensible, et rarement muette,
Compagne du pasteur, fardeau cher et léger
Pour la première fois dont je vais me charger,
Quand mes moutons sont prêts à suivre ma houlette,
O ma chère et tendre musette !
Allons, viens avec moi : je me suis fait berger.
De mon utile état je prends la douce marque,
Sans qu'on s'en aperçoive, et sans qu'on le remarque.
Le village l'ignore ; on n'en dit pas un mot.
Pour nous, mes chers moutons, on ne fait point de fêtes.
Aux yeux de l'homme ingrat vous n'êtes que des bêtes,

Et moi, je ne suis que Pierrot.
Pour servir un monarque en ses vastes conquêtes,
Qu'on reçoive un guerrier, pour lui le tambour bat;
Son grade est proclamé dans le plus grand éclat.
Environné de baïonnettes,
L'autel d'un Dieu de paix voit bénir des trompettes,
Des piques, des drapeaux, instruments des combats.
Eh! pourquoi ne bénit-on pas
Les chalumeaux et les musettes,
De même qu'on bénit les outils du trépas?
Mais puisque tout pasteur prend un pouvoir suprême
Sur le peuple bêlant (car c'est un peuple enfin),
Quoi! ne pourrait-on pas, comme on dit Charles-Quint,
Dire aussi Pierrot-Quatrième?
Pourtant, houlette en main, quand un pasteur nouveau
Marche en tête de son troupeau,
N'est-ce donc pas pour eux une pompe assez belle
Que la voûte des cieux, l'encens de mille fleurs,
Le chant de mille oiseaux, et cette aurore en pleurs
Où, dans un point brillant, l'œil du monde étincelle?
Moutons, mes chers moutons, vous voilà dans des prés,
Gras, l'honneur du printemps, de ruisseaux entourés.
Ces ruisseaux sont couverts de saules dans leur fuite;
C'est pour vous, en jouant, que Zéphyr les agite.
Là bas, vienne l'été, quand l'herbe brûlera,
Quand le midi s'embrasera,
Sur vous, couchés en rond, délicieux asyle,
Arbre cher aux troupeaux, ce grand chêne étendra,
Large et riche en fraîcheur, sa forêt immobile.
De nos chiens haletants l'œil lui seul veillera.
Mais quand nous parquerons dans les nuits de l'automne,
C'est alors que surtout leur garde sera bonne:

Car il est des méchants conjurés contre vous.
Il en existe, hélas ! pour tous tant que nous sommes ;
Dans les bois, dans les eaux, dans les airs, chez les hommes;
Comme ils ont des moutons, ils ont aussi des loups.
Mais j'ai de braves chiens, peuple innocent et doux ;
De cette vieille guerre ils ont déjà l'usage.
Avec eux de berger j'ai fait l'apprentissage :
Mon doigt, dès qu'il leur parle, est obéi soudain.
Ils ont des yeux d'Argus, aux pieds ils ont des ailes,
Dans le combat des dents cruelles ;
Par eux le loup vous guette et vous attaque en vain.
Qu'ont-ils reçu de moi pour prix de tant de zèle,
Ces bons chiens, mes amis, votre garde fidèle ?
Un mot, une caresse, avec un peu de pain.
Oh ! que je hais les loups, ces ardents meurt-de-faim,
Trop doués de vigueur, d'esprit, de patience;
Tous ligués pour la proie, et se mangeant entre eux ;
Si bas quand ils sont pris, féroces sans vaillance,
Égorgeant avec joie, hardis s'ils sont nombreux.
Ils attendent le soir, scélérats ténébreux :
C'est l'heure où le meurtre commence ;
Leur gueule est infernale, et leur œil est affreux.
Le ciel, pour nous punir, en a permis de l'engeance.
Mais j'entrevois l'hiver, le bon temps des hameaux.
La pesante charrue est enfin dételée.
L'herbe est dans les bercails partout amoncelée.
Les enfants bien couverts dorment dans leurs berceaux.
C'est le moment de la veillée,
Avec ses jeux, ses tours, ses contes, ses fuseaux.
J'entends jusqu'aux éclats rire Chloé, Lisette.
Messieurs les pasteurs de troupeaux,
Ouvrez-moi, s'il vous plaît, je suis pasteur d'agneaux...

Regardez plutôt ma musette ;
J'en sais jouer sur tous les tons.
C'en est fait, ma fortune est faite.
Que le ciel me donne une Annette,
Et je me borne à mes moutons.

MA PROMENADE AU BOIS DE SATORI,

PRÈS DE VERSAILLES.

Un jour au bois de Satori,
Bois des amants et des poètes,
Bois charmant que j'ai tant chéri,
Dont j'ai su les routes secrètes,
Je descendais seul, m'en allant
Le soir, ma promenade faite,
Le front paisible et d'un pas lent,
Regagner mon humble retraite.
C'était le temps où les coteaux,
Les forêts, les airs et les eaux,
Les champs, les vergers de Pomone,
Jaunissant leurs vastes tableaux,
Se teignent des mâles pinceaux
De la grave et touchante automne ;
Temps où le cœur, plus recueilli,

Dans sa pensée enseveli,
Aux plus doux songes s'abandonne.
Grâce à l'enchantement fécond
De mes heureuses rêveries,
Je me croyais, par leurs féeries,
Dans les états de Céladon,
Au sein des fleurs et des prairies,
Y portant gentil chapeau rond,
Panetière et petit jupon,
Musette aussi. Dans le canton
On m'appelait, c'était mon nom,
Pasteur de la belle Egérie.
Je tenais mon Tibulle en main.
Tout près de moi, dans mon chemin,
Sur le penchant de la montagne,
S'offre un troupeau que j'accompagne.
Les moutons viennent me chercher;
Un pauvre agneau vient me lécher.
Oh ! dis-je, famille innocente,
Sans nul fiel, timide, impuissante;
Et toi, qui les défends des loups,
Chien vigilant, brave et docile;
Et toi, pasteur sensible et doux,
Dont l'œil les suit, les compte tous,
Et leur cherche un vallon fertile,
De vous que j'aime à m'approcher !
Bientôt, en vers faits pour toucher,
De moi vous aurez une idylle.
Avec eux je rentre à la ville :
Ce pasteur, c'était un boucher.

—

MES TROIS THÉRÈSE.

—

De Thérèse, dans le silence,
Oui, le nom me revient toujours.
Ce nom fut fait pour les amours,
Pour l'amitié, pour la constance;
Il m'était cher dans mon enfance,
Il m'est cher dans mes derniers jours.
J'aimai trois Thérèses au monde;
De ces trois il m'en reste deux.
L'une est ma sœur. Ces chastes nœuds,
Par une affection profonde,
De tendres vœux, de soins charmants,
De mille doux épanchements
Sont pour nous la source féconde.
Thérèse est un nom de candeur,
De paix, d'union, de bonheur.
On le prononce avec douceur.
Mais, s'il est vrai qu'une cousine
Soit pour nous presque une autre sœur,
Cette autre Thérèse divine,
Comment l'effacer de mon cœur?
Des deux sœurs le ciel nous fit naître.
Jamais, dans l'empire amoureux,

Brune plus piquante peut-être,
Sans le savoir, sans se connaître,
N'eut droit d'allumer tant de feux.
Je remarquai ses premiers jeux,
De sa voix les accents heureux;
Son front pur, fait pour toujours l'être;
Ses cheveux noirs, fins et bouclés,
Par leurs nœuds, leur richesse enflés;
Sa blancheur, ce souris qui flatte,
Une bouche où l'émail éclate;
Son corps souple, aisé, fait au tour;
Ses beaux yeux, leur vive étincelle,
Le ris naïf de leur prunelle;
Son cœur nu, s'offrant sans détour;
Son goût, sa grâce naturelle
D'une fleur faisant un atour;
Sa raison folâtre et nouvelle.
Puis je la vis, comme un beau jour,
Croître et briller, tout-à-fait belle.
C'était des Grâces le modèle,
Des bois la chaste tourterelle,
Et la Thérèse de l'Amour.
Une autre Thérèse, bien chère,
Posséda mon cœur sur la terre.
Qu'elle m'aima! Tristes adieux!
Mes mains ont fermé sa paupière.
Mes soupirs, sortez pour ma mère!
Et vous, pleurs, coulez de mes yeux!

—

MA SAINT-MARTIN.

Mes amis, c'est la Saint-Martin,
Le plus grand saint que Dieu fit naître,
Tant fêté, si digne de l'être,
Tant sonné depuis le matin.
La joie et l'honneur du festin,
Son dindon bientôt va paraître.
Le voilà! L'air est parfumé.
Périgord! il faut que je chante
Le sol heureux du ciel aimé,
D'où nous vient la truffe odorante.
Que la brume attriste les airs :
A table, que font les hivers
Quand c'est saint Martin que l'on chante?
Notre chère est très peu brillante;
Mais pour nous, mais pour nos couverts,
Elle est bonne, elle est suffisante.
Nous n'avons point des cœurs ingrats,
Assez vains, dans nos doux repas,
Pour rougir de la vinaigrette.
On l'inventa je ne sais quand;
Mais ce mets simple, humble et piquant,
Fut deviné par un poète;

Et ce lard fin que j'aperçois
N'aura rien gâté, je le crois,
Au bon goût de notre omelette.
N'avons-nous pas santé parfaite,
Bonne humeur, bon feu, bon logis,
Un front pur qui ne craint personne,
Un cœur franc et qui s'abandonne;
Autour de nous de vieux amis,
Des Hébés à mine friponne;
Et saint Martin qu'on carillonne,
Son drapeau flottant dans les airs;
Nos jolis mots, nos jolis vers;
L'appétit, qui tout assaisonne;
Et ces fruits dorés par l'automne
Pour le luxe de nos desserts?
Oh! vive un petit ermitage,
Suffisant pour un homme sage,
Ennemi de tout embarras:
C'est là qu'on est libre tout bas,
Que l'on ne craint point la visite
D'un sot qui ne vous entend pas,
Ou d'un méchant qui vous irrite.
On rêve, on dort, on y médite:
Le travail en chasse l'ennui.
A dîner l'ami pauvre invite
Son ami pauvre comme lui.
C'est là que les Muses, les Grâces,
Ont peut-être trouvé leurs places
Plus souvent que dans ce salon,
Brillant d'or, à voûte pompeuse,
Où l'opulence fastueuse
Donnait les dîners d'Apollon.

C'est là, dans une vie heureuse,
Contents de mets simples comme eux,
Que plus d'un écrivain fameux,
Sans l'avoir peut-être osé croire,
Noble amant de sa liberté,
Dans une douce obscurité,
Sans briguer ni presser sa gloire,
A mûri sa célébrité.
Oh! quel plaisir, dans les orages,
De son donjon délicieux,
De voir, entr'ouvrant les nuages,
Par sa foudre et par ses tapages
Jupiter ébranlant les cieux.
Oh! quel plaisir pour les Chaulieux,
Les La Fares, les Deshoulières,
De nous y peindre au sein des bois,
Dansant au son vif du hautbois,
De jeunes et tendres bergères
Dont l'œil ne peut suivre les pas!
Leurs pieds légers et délicats
N'y font point de tort aux fougères:
Ils touchent, mais ne posent pas.
Il en reste assez pour nos verres
Et pour trinquer dans nos repas.

Dans son joli juste d'indienne,
La voyez-vous ma Julienne,
Qui ne hait pas les beaux esprits,
Ma Julienne jeune et sage,
L'esprit follet de mon ménage,
Dont le fil joint tous mes écrits,
Me montrer dans l'ombre et bien close

Ma Jacqueline qui repose,
Attendant ces moments chéris
Où sa joyeuse et large panse
Se fait crier : Place ! et s'avance
Au milieu des chants et des ris.
Le temps, hélas, mes chers amis,
Comme un torrent se précipite ;
Il nous parle, il nous dit à tous :
« Aimez, buvez, rien n'est si doux.
« Le passé s'efface et nous quitte,
« Déjà le présent est en fuite,
« L'avenir se moque de vous. »
Il a raison, mes camarades,
Croyez-moi, vidons le caveau :
Saint Martin n'aima jamais l'eau.
A leur grotte, à leur clair ruisseau
Renvoyons les froides Naïades.
Le temps, le temps fuit loin de nous ;
Ma bouteille avec ses glouglous,
C'est là mon urne et mes cascades.
Mais le voilà ce vin joli,
Franc champenois, qu'on nomme Aï,
Que pour nous le soleil parfume !
Comme il s'agite, et monte, et fume !
Comme il part avec son écume !
Buvez, buvez, dépêchez-vous ;
Allons, ne comptez point les coups.
Salut au vin, puis à Grégoire.
Puis à l'Amour, puis à la Gloire ;
Elle est pourtant un peu catin,
Mais elle est belle, il faut y boire.
Quel bonheur, quel charmant festin !

Mes tonneaux, Bacchus me les perce;
Mon moka, Vénus me le verse.
Amis, laissons faire au destin;
Mais buvons tandis qu'il nous berce,
Buvons; voyons tout sans effroi.
Qu'importe d'être ermite ou roi?
Nous mourrons bientôt. Julienne,
Le noyau! le noyau! qu'il vienne!
M'entends-tu? Fais-nous boire, et boi.
De ce vieux nectar qui m'enchante
Verse à ton fils, verse à ta tante.
Mes amis, la terre est à moi!

MON PRODUIT NET.

—

Grand philosophe économiste,
Du produit net admirateur,
Tu me dis: Montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur.
Tes plaisirs? — Des amis du cœur.
Ta santé? — C'est la tempérance.
Tes travaux? — J'écris et je pense.
Tes désirs? — Ne faire aucuns vœux.
Ton trésor? — Mon indépendance.
Ton produit net? — Je vis heureux.

—

A MA CHARTREUSE, EN SAVOIE.

Savoie, ô mon pays ! berceau de mes aïeux,
Climat doux à mon cœur, qui vis naître mon père,
Sous un modeste toit où la vertu fut chère,
        Au pied d'un mont audacieux
Qu'en montant sur son char le soleil radieux
Fait resplendir au loin de sa haute lumière (1),
Qu'embellit de ses dons le retour du printemps,
Qui mêle avec ses fleurs les trésors renaissants
        De mainte plante salutaire,
Au bruit de cent ruisseaux, sous les frimas errants,
Qui, seuls, croisés, unis, cachés, reparaissants,
        Amoureux de la primevère,
        Ruisseaux encor, bientôt torrents,
A travers les rochers et leurs débris roulants
Vont tous avec fracas se jeter dans l'Isère;
Savoie, ô mon pays ! berceau de mes aïeux,
        Montre-moi, découvre à mes yeux

(1) Cet endroit est le village de Haute-Luce, nom qui vient de ces deux mots latins *alta lux*, signifiant *haute lumière*. Ce village est auprès de Saint-Pierre-le-Moutier, la capitale et le siége de l'archevêché de la Tarentaise, en Savoie.

Les asyles sacrés, les retraites austères
Où saint Bruno, du haut des cieux,
Vit de ses chers enfants les essaims solitaires
Se poser, colons volontaires,
Dans tes déserts religieux.
Salut, trois fois salut, cellule où Dieu m'attire,
Où mon cœur reste, et d'où j'admire
Sous ces hauts monts glacés, dans le ciel suspendus,
Sur ces frimas percés de mille fleurs nouvelles,
Les abeilles cueillir leurs trésors blancs comme elles,
Au milieu des parfums dans les airs répandus.
Peuple aimable de sœurs! oui, vos soins assidus,
Oui, vos travaux semblent me dire :
C'est ici qu'il nous faut produire,
Nous, le doux miel des fleurs, vous, celui des vertus.
Désert, heureux désert, quels sont tes priviléges!
De mille appâts, de mille piéges
Tu préserves mon cœur, mes oreilles, mes yeux.
Ton asyle est un ciel d'où je m'élève aux cieux,
Où je change en printemps l'hiver dont tu m'assiéges,
Où parmi les rocs et les neiges
La nuit entend gémir tes chants mystérieux.
Sois mille fois béni, désert qui me protéges!
Que ma vie et ma mort se renferme en ces lieux.
Garde bien mes soupirs, mes pas silencieux,
Mon humble toit religieux,
Le jardin de ma jeune abeille,
Mon doux repos quand je sommeille,
Ma conscience quand je veille,
Et la paix de mon âme et son vol vers les cieux!

—

A MON CHEVET.

—

O mon cher conseiller, mon ami le plus sûr,
Laisse-moi, mon chevet, lorsque minuit s'avance,
Quand de l'obscurité s'étend le voile immense,
Lorsque Morphée en main tient son pavot obscur,
Sur ton heureux duvet, doux comme l'innocence,
Reposer ma tête en silence,
Avec un cœur tranquille et pur !
Sois-moi pendant le jour comme un censeur austère,
Comme une oreille qui m'entend,
Comme un œil qui me voit. Répète-moi souvent :
« Jamais à la vertu ne fais rien de contraire,
« Vis sans avoir besoin des ombres du mystère:
« Cette nuit ton chevet t'attend.
« Que ce mot, Ton chevet, t'épouvante et t'éclaire.
« Et si, dans quelque cas à l'honneur important,
« Entre plusieurs partis tu balançais flottant,
« Dis-toi, sans te troubler : Je vais sortir de doute ;
« Pour décider mes pas, pour diriger ma route,
« Mon conseil est tout prêt, et mon chevet m'attend. »
C'est là que, dans les nuits, ce muet Rhadamante
Parle à chacun de nous. Ou monarque ou berger,
C'est là qu'il est tout prêt à nous interroger.
L'or, la gloire, le rang, rien ne nous en exempte.

Jaloux inquisiteur, il aime à tout savoir.
Malgré nous, dans le jour il est sur nos vestiges;
Il opère en secret quelquefois des prodiges,
Des changements subits qu'on ne peut concevoir.
Les songes riants et paisibles,
Les songes vengeurs et terribles,
L'environnent sans cesse, et sont en son pouvoir.
Son équité nous plaît, sa rigueur a des charmes.
Il applaudit le fort; le faible, il l'affermit.
Que de fois il calma la vertu qui gémit!
Le pauvre, il le console, il l'endort dans ses larmes;
Il soutient l'innocent; il laisse à ses alarmes
Le méchant qui veille et frémit.
Mais sur son duvet fin, moelleux, sûr et tranquille,
Pour un cœur attentif, à ses avis docile,
Ah! qu'il est doux de s'assoupir!
Exauce, ô mon chevet, mon plus ardent désir!
Enfin, quand je dirai : Pour moi le port s'approche;
Quand pour moi sur mon lit s'ouvrira l'avenir,
Que je puisse sur toi, sans peur et sans reproche,
Au bruit consolateur de cette heureuse cloche,
Rendre à Dieu mon dernier soupir.

—

A MON SABLIER.

—

Humble horloge du pâle ermite,
Qui, le front couvert d'un lambeau,
Lorsque tout dort, veille et médite
Entre un livre, un Christ, un tombeau,
Un sable qui se précipite,
Et la mort qui tient un flambeau;
Ami rigide, mais sincère,
Hâte pour moi ce sable austère
Qui m'interroge et que j'entends.
Que bientôt sa fuite insensible,
Comme un ruisseau doux et paisible,
Entraîne mes derniers instants.
Eh! qu'ai-je à craindre de funeste?
Le monde a fui, mais Dieu me reste.
O bonheur! je suis hors du temps.

—

AU RUISSEAU DE DAME-MARIE-LES-LIS.

PRÈS DE MELUN.

—

Ruisseau paisible et pur, frais et charmant ruisseau,
Honneur soit à la nymphe antique
Qui sous sa voûte humble et rustique
Épanche mollement les trésors de ton eau!
Va de tes flots d'argent, non loin de ton berceau,
Arroser l'agreste bocage
Où vient le rossignol te chanter ses amours.
Coule, à son doux ramage, en murmurant toujours,
Le long du modeste ermitage
Où, constant dans ses mœurs, comme toi dans ton cours,
Mon solitaire ami, content de vivre en sage,
Sur tes bords peu connus aime à cacher ses jours.
Jadis, dans leur marche pompeuse,
Il entendit gronder le Danube et le Rhin;
Il vit tomber, bondir au pied de l'Apennin
L'Éridan, descendu de sa roche écumeuse.
Oh! qu'il aime bien mieux sur cette rive heureuse
Voir, le soir, à pas lents, revenir un troupeau;
Le jour, y voir jouer les enfants du hameau;
Y rendre le salut à l'habitant champêtre;
Y causer doucement avec ce bon curé,

Qui, très chrétien, très peu lettré,
N'aspirant point du tout à l'être,
Saintement occupé de ses devoirs touchants,
Pour prix de ses vertus n'a jamais su peut-être
Qu'on fît de méchants vers, et qu'il fût des méchants.
Ami, sans vains besoins, heureux qui, loin du monde,
Entre sa femme et ses enfants,
Dans le sein de la paix voit écouler ses ans,
Comme ce ruisseau pur y voit couler son onde.
Du pied de la cabane elle va sans fierté,
Traversant un enclos du Silence habité,
De ces chastes déserts humble et fidèle amante,
Y consacrer ses flots, et baigner dans sa pente
Le lis de la Virginité.
Avec moi, cher ami, suis sa route tranquille,
Quand, libre et serpentant sous la feuille mobile
De ces longs peupliers qui tremblent dans les airs,
Elle va s'égarer dans des prés toujours verts,
Appelant sur ses pas la douce rêverie,
Les romans de la bergerie,
Et le plaisir plus doux d'y soupirer des vers.
Mais cesse de la voir quand, sur la triste arène,
Elle va pour jamais se perdre dans la Seine,
Arrivant à sa fin comme nous au tombeau.
A la mélancolie enclin dès le berceau,
Sans cesse avec tes mœurs ce monde incompatible
N'a que trop affligé ton cœur noble et sensible.
Occupe tes regards d'un plus riant tableau.
Parcours, Virgile en main, ce charmant paysage;
Entends sur ses cailloux gazouiller ton ruisseau;
Vois ces champs, vois ces prés, vois ce rustique ombrage;
Regarde tes enfants, et souris à leurs jeux;

Vois leur mère empressée à prévenir tes vœux;
Par sagesse, en un mot, s'il se peut, sois moins sage.
Jusque dans la vertu l'excès est dangereux;
Le bonheur ne veut point de sentiment extrême.
Goûte enfin sa douceur. Pour le goûter moi-même,
J'ai besoin de te voir heureux.

SUR L'ANCIENNE CHEVALERIE.

Est-il vrai que des rives sombres
Ils reviennent au jour, ces héros du vieux temps,
Ces Bayards si vantés, ces Renauds si galants?
Sans doute un jeune Dieu vient d'évoquer leurs ombres.
Quel plaisir, après deux cents ans,
Par l'effet d'un tableau magique,
De voir, la lance en main, sous leur habit antique,
Se mouvoir, s'attaquer ces nobles combattants!
Vous, Français, leurs neveux, que leur brillante histoire
En fait d'amour pour vous ne soit plus un roman;
Possédez sans éclat, soupirez constamment.
Pour vos dames, comme eux, volez à la victoire.
O belles, qui jadis enflammiez nos Renauds,
C'est vous qui les portiez aux grandes entreprises!
Ils couraient aux combats, ils montaient aux assauts,
Parés de vos couleurs, tout fiers de leurs devises.
Ils venaient humblement poser à vos genoux

Les lauriers acquis par leurs armes,
Nobles fruits de l'ardeur dont ils brûlaient pour vous,
Et devenus cent fois plus doux
Par l'espoir enivrant de conquérir vos charmes.
Ah ! voici donc leurs jeux, leurs combats de retour!
Salut à la chevalerie !
Voici le siècle d'or, le temps de la féerie.
Tout s'enchante à mes yeux. Je vois partout l'Amour,
D'accord avec l'Honneur, régner dans ma patrie.
La beauté sur le trône aime à tenir sa cour.
Sous un nouvel Henri sa cour se renouvelle.
Déjà, par un serment fidèle
Les fils des souverains venant de se lier,
Se donnent l'accolade en digne chevalier.
Où suis-je? quels objets ! Tout me peint, me rappelle
Les joutes de François premier,
Ces chiffres, ces tournois, cet appareil guerrier.
Choisissez, chevaliers; moi, j'ai choisi ma belle :
Son nom, c'est mon secret. Faut-il par mes travaux
Étonner l'univers, effacer mes rivaux?
Mon cœur, mon bras, mon sang, mes jours, tout est pour elle.
Oui je l'adorerai jusqu'aux derniers moments.
Le ciel mit dans ses yeux tous mes enchantements.
O charme de la gloire! ô pouvoir de nos belles !
Vous régnez sur des cœurs amoureux et vaillants;
Nous sommes faits, sans doute, et guerriers et galants,
Pour imiter l'ardeur des Amadis fidèles,
Et tous les exploits des Rolands.

ENVOI.

Tous ces héros à leur maîtresse
Et de valeur et de tendresse
A genoux prêtaient le serment;
Et moi, jeune et belle cousine
(Car aux champs le ciel me destine),
A tes jolis pieds bonnement
Je fais vœu d'être ton amant,
Mais amant berger. Sur l'herbette,
Toi Thérèse, et moi Timarette,
Nous irons ensemble et contents
Garder les moutons, et, chantants,
Cueillir quelquefois la noisette.
Et tandis que nos preux Français
Croiront d'avance, dans l'histoire,
Entendre vanter par la Gloire
Et leurs amours et leurs hauts faits,
Grands sur la foi de sa trompette,
Nous, cachés dans des antres frais,
De notre humble sort satisfaits,
Quoique inconnus de la gazette,
Aux tendres sons de la musette,
Nous coulerons nos jours en paix,
Heureux sans honneurs... Et peut-être
Qu'en te chantant, si je m'en croi,
Mes pipeaux et leur ton champêtre,
Et mes vers que tu feras naître,
Me feront revivre avec toi.

—

VERS A MADAME PALLIÈRE.

Agathe, qui m'êtes si chère,
Dont l'enfance éprouva pour moi
Ce ravissant je ne sais quoi,
Ce chaste attrait involontaire,
Cet amour plein de bonne foi,
Dont riait votre tendre mère;
Agathe, dont le sentiment,
Toujours vrai, jamais véhément,
Se peignait si naïvement
Dans un abandon plein de charmes;
Qui, du pauvre accueillant les pleurs,
Vous unissiez à ses douleurs
Par vos secours et par vos larmes;
Dont l'œil nous offre un ciel d'azur;
Dont l'esprit sage et le cœur pur
Surmontent tout sans violence,
Sans paraître avoir combattu,
Tant le devoir et la vertu
Chez vous ont l'air de l'innocence;
Agathe, où sont ces heureux jours,
Quand le plus brillant des séjours
Vous voyait parmi les Naïades,

Les fleurs, les bosquets, les cascades,
Promener vos jeunes attraits,
Ce port noble et ces chastes traits
Que vous a donnés la nature,
Dans les beaux jardins de Marli,
Par les arts, les eaux, la verdure,
Les nouveaux zéphyrs embelli;
Où Thomas, cette âme si belle,
Que ma douleur en vain rappelle,
Avec moi long-temps s'égarait
Sous des couverts où soupirait
La colombe à son deuil fidèle,
Et dans lui tous les jours m'offrait,
Par le plus sensible portrait,
Ce qu'il a peint dans Marc-Aurèle?

C'est dans ce vallon si vanté,
Autrefois des ris habité,
Où Renaud ne suit plus Armide,
Lorsque, seul, je me promenais
Le long de ces douze palais,
Que, l'œil souvent de pleurs humide,
D'après Shakespir j'ai tracé
Léar par ses filles chassé,
Léar de douleur insensé,
Pleurant, errant, sans pain, sans guide,
Dans des forêts abandonné,
Courbant sous la foudre homicide
Ses cheveux blancs, sa tête aride
Et son front jadis couronné;
Et Macbeth, cet hôte perfide,
Flatteur assassin de son roi,

Voulant fuir, mais glacé d'effroi,
Tout fumant de son parricide;
Ce Macbeth qui parut écrit
Près de Mégère, qui sourit
Parmi des Macbeth qu'elle abhorre,
Des cris affreux, de longs soupirs,
Sous des murs que le sang colore,
Et non sous les berceaux de Flore,
Au souffle amoureux des zéphyrs.
Alors du Temps le soc livide
Sur mon front entr'ouvrait un vide,
Une ligne, un triste sillon,
Respecté quelquefois, dit-on,
Mais, hélas! qu'on appelle ride.
Et vous, leste et brillant oiseau,
Dans cet âge où l'amour nous flatte,
Vous passiez, ma charmante Agathe,
Du vieux chêne au jeune arbrisseau.
Et là vint un tendre moineau,
De vous, sur le même rameau,
S'approchant, s'approchant encore;
Et puis l'hymen, et puis le nid
De mousse et de duvet garni,
Et puis les petits près d'éclore.
Agathe, vous souvenez-vous
De notre flamme mutuelle,
De l'aîné de vos deux époux,
De nos premiers amours si doux?
Pour un ramier tendre et fidèle,
Oui, le ciel sans doute de vous
Eût pu faire une tourterelle;
Il fit mieux, il vous fit pour nous.

O mère, épouse fortunée,
D'amours naissants environnée,
Vous m'offrez les charmes touchants
D'une tige au milieu des champs,
De ses jeunes fruits couronnée,
Belle encor des fleurs du printemps.
Tout vous respecte, chère Agathe;
De Clotho la main délicate
Tresse pour vous d'un fil égal,
Doux comme l'amour conjugal,
De vos jours la trame soyeuse.
Votre époux vous rend trop heureuse
Pour ne pas aimer mon rival.
Hymen! oui, tes pudiques flammes
Sans transports enchantent les âmes;
Tu fais le bonheur des époux.
Tes feux n'inspirent point d'ivresse;
Mais tes soins sont pleins de tendresse,
Mais ta lyre a des sons si doux!
Sous mes faibles doigts, qu'elle attire,
Souffre un moment qu'elle soupire,
Et charme au moins mes derniers jours.
Mais, ciel! où suis-je? quel délire!
Me serais-je trompé de lyre?
Chanterais-je encor les amours?

—

A MA SOEUR,

EN LUI ENVOYANT UN PUPÎTRE A ÉCRIRE.

—

Ma chère sœur, accepte ce pupître,
Faible présent de ma tendre amitié.
Quand je voudrais, dans la plus longue épître,
Te peindre en vers, mes vers sur ce chapitre
N'en diraient pas seulement la moitié.
Jadis mon œil te vit toute petite
Dans ton berceau me rire, et puis ensuite,
En t'esseyant, former tes premiers pas,
Et puis grandir, et puis croître en appas,
En esprit juste, en douceur, en mérite,
Avec des traits purs, nobles, délicats,
Et l'art de plaire. Or ce charme magique
Qui nous attire, et nous touche, et nous pique,
D'où te vient-il? C'est de n'y songer pas.
Le chaste toit où le ciel nous fit naître,
Qu'il nous fut cher! Il nous a fait connaître
Le siècle d'or, les mœurs de nos aïeux.
Ces doux tableaux sont présents à nos yeux,
A nos deux cœurs, nous rappelant mon père,
Son front pensif, les grâces de ma mère,

Tant de vertus ! ô trésors précieux,
Amour, candeur, qui consolez la terre,
A vos attraits serait-elle étrangère?
Vous seriez-vous envolés dans les cieux?
Parfois je souffre, après plus d'un orage,
De mes longs jours, des ennuis du voyage;
Mais par tes soins, sœur, tu sais les charmer:
Mes jeunes ans, tu sais les rallumer.
Un nouveau monde à mes yeux semble éclore.
Sur ton berceau je crois veiller encore,
Et que ton cœur recommence à m'aimer.

VERS D'UN HOMME

QUI SE RETIRE A LA CAMPAGNE.

—

Enfin j'arrive au port : voici les lieux charmants
Où mon cœur éprouva ses premiers sentiments;
Où comme un songe heureux s'envola mon enfance;
Age d'or, jours sereins, coulés dans l'innocence.
Vallons, forêts, ruisseaux, que vous me semblez doux !
Pour ne plus vous quitter, je retourne vers vous.
L'or n'éclatera point dans mon humble retraite.
L'amour de vos déserts, une âme satisfaite,
Des livres, des amis, le bonheur d'être à soi :

Voilà tous les trésors que j'apporte avec moi.
Qu'ai-je besoin de plus dans une vie obscure?
Il faut beaucoup au luxe, et peu pour la nature.
O médiocrité, sûr abri des mortels,
De fleurs, tous les printemps, j'ornerai tes autels!
C'est pour l'ombre et les champs que le ciel m'a fait naître.
Protége et la cabane, et l'enclos, et le maître;
Daigne écarter les soins, les vices, les revers,
De ce foyer rustique où j'ai gravé ces vers.

VERS

QUE J'AI LAISSÉS A LA GRANDE-CHARTREUSE DANS LES ALPES, LE 4 JUIN 1785, SUR LE LIVRE OU LES ÉTRANGERS AVAIENT COUTUME D'ÉCRIRE LEURS NOMS, AVEC QUELQUES MAXIMES OU QUELQUES VERS EN TÉMOIGNAGE DE LEUR RESPECT ET DE LEUR RECONNAISSANCE.

—

Quel calme, quel désert! Dans une paix profonde
Je n'entends plus mugir les tempêtes du monde.
Le monde a disparu, le temps s'est arrêté...
Commences-tu pour moi, terrible éternité?
Ah! je sens que déjà, dans cette auguste enceinte,
Un dieu consolateur daigne apaiser ma crainte.
Je le sais, c'est un père, il chérit les humains.
Pourquoi briserait-il l'ouvrage de ses mains?

C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère.
Il veut mon repentir, mais il veut que j'espère.
O toi, qui sur ces monts blanchis par les hivers
Vins chercher les frimas, un tombeau, des déserts,
Et qui, volant plus haut, par ton amour extrême,
Semblais, voisin du ciel, habiter le ciel même,
Que j'aime à voir tes pas empreints dans ces saints lieux!
Le berceau de ton ordre est caché dans les cieux.
C'est là que, du Seigneur répétant les louanges,
La voix de tes enfants s'unit au chœur des anges.
Là, de ses faux plaisirs, par le siècle égaré,
Le voyageur pensif a souvent soupiré.
Ces rochers, ces sapins, ce torrent solitaire,
Tout parle, tout m'instruit à mépriser la terre;
La terre, où le bonheur est un fruit étranger
Que toujours quelque ver en secret vient ronger.
Partout de la douleur j'y trouvai les images.
L'amour a ses tourments, l'amitié ses outrages.
Que de désirs trompés, de travaux superflus!
Vous qui, vivant pour Dieu, mourez dans ces retraites,
Heureux qui vient vous voir dans le port où vous êtes,
Mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus!

VERS A MADEMOISELLE THOMAS *.

POUR LA SAINTE-ANNE, JOUR DE SA FÊTE.

—

Pour votre fête acceptez cette rose.
Tout est charmant dans cette aimable fleur;
Tout, son parfum, sa forme, sa couleur,
Même son nom. Modeste et demi-close,
C'est dans nos champs pour vous qu'elle est éclose.
Simple en vos goûts, comme elle, loin du bruit,
Vous vous plairiez à l'ombre d'un bocage.
Le moindre vent, comme elle, vous outrage;
Le moindre choc, comme elle, vous détruit.
Et cependant, presque toujours errante,
D'un frère illustre accompagnant les pas,
Fatigues, soins, rien ne vous épouvante;
La peine même a pour vous des appas.
Faible roseau, vous résistez sans cesse.
Comme pour lui votre active tendresse
Prévient ses vœux, devine ses désirs!
Depuis trente ans ce sont là vos plaisirs.
Ce plaisir pur (vous n'en avez point d'autre)

* Sœur de M. Thomas, de l'Académie française, et de celle de Lyon.

Soutient lui seul votre corps délicat.
C'est son bonheur qui fait partout le vôtre;
C'est sa santé qui fait votre climat.
Le ciel est juste : une amitié si chère,
Tant de vertus, méritaient sa faveur;
Et ce ciel juste attache au nom du frère
Le souvenir et le nom de la sœur.

A MA FEMME,

SUR MA TRAGÉDIE D'ABUFAR, OU LA FAMILLE ARABE.

—

O ma compagne! apaise ton effroi :
Notre Abufar a fait verser des larmes.
De son succès je goûte tous les charmes
En t'envoyant ces fleurs que je reçoi.
Leur doux parfum n'est point éclos pour moi
Dans l'Arabie ou déserte ou pierreuse.
Mes vers ont plu; mais je sais bien pourquoi :
Ma tendre amie, ils sont nés près de toi;
Je les ai faits dans l'Arabie heureuse.

—

A UNE JEUNE DEMOISELLE

QUI AVAIT BEAUCOUP PLEURÉ A L'UNE DES RÉPÉTITIONS DE MA TRAGÉDIE D'OEDIPE CHEZ ADMÈTE.

En pleurant sur le sort d'OEdipe et d'Antigone,
Vos beaux yeux ont prouvé combien votre âme est bonne.
Comme elle, vous avez un aveugle à guider.
Ce n'est point un vieillard, ce n'est point votre père;
Mais de lui sur la route il faudra vous garder :
Il pourrait, comme OEdipe, aimer aussi sa mère.

A LA RIVIÈRE D'HIÈRE.

Sur tes rives, charmante Hière,
Vois sans trouble, ainsi que tes flots,
Couler les jours d'un solitaire
Qui te demande le repos.
Que ce champ que ton eau féconde

Soit pour moi les bornes du monde,
Soit pour moi l'univers entier.
Loin des mortels et du mensonge,
Que mon esprit jamais ne songe
Qu'à ce saule, à ce peuplier
Qui couvre ton eau vagabonde.
Assez ton bord hospitalier
De grâce et de fraîcheur abonde.
Ah! s'il se peut, prête à ton onde
La vertu de faire oublier.

A UNE JEUNE DAME TRÈS JOLIE

QUI ÉTAIT VENUE SE PROMENER DANS UN CLOS A LA CAMPAGNE.

—

Près d'un ami, dans son modeste enclos,
Je cultivais les Muses, le repos,
Tranquille, heureux, sans projets sur la terre,
Et maintenant rêveur et solitaire,
Toujours soupire, et tant que c'est pitié.
Ah! je le sens, l'imprudente amitié
A dans le clos laissé passer son frère.

—

A MADAME DE BALK,

QUI M'AVAIT DEMANDÉ D'ÉCRIRE SUR SON SOUVENIR UN VERS DE L'UN DE NOS GRANDS POÈTES, QU'ELLE PUT EMPORTER AVEC ELLE EN RETOURNANT EN RUSSIE.

—

Sur votre souvenir, quand vous quittez Paris,
Vous voulez que ma main laisse un vers mémorable.
Or voici le vers que j'écris :
« *Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.* »
Que ce vers est charmant, et beau de vérité!
Au sévère Boileau votre aspect l'eût dicté.
Dans ce vers fait pour vous je vous ai reconnue.
Jean La Fontaine aussi vous avait déjà vue
Quand il peignit si bien la candeur, la bonté,
L'art de plaire sans art, la douceur ingénue,
« *Et la grâce plus belle encor que la beauté.* »
Pour plaire comme lui votre recette est sûre :
Vous allez droit au cœur; et, pour les gagner tous,
Votre secret est d'être vous.
Vous n'imitez jamais, vous suivez la nature.
Quel destin enchanteur que d'être votre époux!
Tous deux faut-il sitôt vous éloigner de nous!
Mais son bonheur le veut; il vous est nécessaire.
Mes cheveux sont blanchis par les frimas du temps.

Et vous brillez des fleurs de votre heureux printemps.
Que de jours devant vous pour l'aimer et lui plaire !
Vous vous rappellerez peut-être en vos frimas
Que je traçai ces vers, hélas !
D'une main septuagénaire.
Ah ! songez quelquefois, et c'est là ma prière,
Songez qu'en vous voyant mon cœur ne l'était pas.

VERS

A UNE JEUNE ET JOLIE DAME QUI M'AVAIT ÉCRIT UNE LETTRE TRÈS OBLIGEANTE SUR MA TRAGÉDIE D'ABUFAR, OU LA FAMILLE ARABE.

—

Oui, je le sais, nos déserts d'Arabie
Ne vous offriront point vos fertiles ruisseaux ;
Mais nous avons aussi nos fleurs et nos troupeaux ;
Mais, lorsque nous aimons, c'est pour toute la vie.
Le palmier se plaît parmi nous.
Vous y verrez courir la gazelle aux yeux doux.
Vos mains, vos belles mains y fileront nos laines.
Nos contes loin de vous écarteront les peines.
Nos dociles chameaux se courberont sous vous.
Nous avons des bergers pour languir dans vos chaînes,
Et tout l'encens qui parfume nos plaines
Pour le brûler à vos genoux.

—

LE CADRAN SOLAIRE.

—

Passant, arrête, et considère
Avec mon ombre passagère
Glisser l'image de tes jours.
Le doigt du temps sur la lumière
De tes heures écrit le cours.
Ton sort dépend de la dernière.
Pour ne rien craindre sur la terre,
Trop heureux qui la craint toujours!

INSCRIPTION.

—

Au fond de cette allée obscure
Toi qui viens t'attendrir et rêver à l'écart,
Et toi peut-être encor qui sens tourner le dard
De la douleur dans ta blessure,
Mortel, qui que tu sois, au sein de la nature,

Ne te crois pas perdu, jeté par le hasard :
Oui, sur toi l'Éternel attache son regard.
Vois tous les soins qu'il prend et de la fleur champêtre,
Et de l'insecte obscur qui rampe sur tes pas :
Sur toi, qui peux l'aimer, l'entendre et le connaître,
Pourquoi ne veillerait-il pas !
Je t'excuse pourtant. Ah! tu pleures peut-être
Ton père, ton époux, ta femme, ton enfant.
Ecoute, mon ami : celui qui les fit naître
Est celui qui te les reprend.
Rien n'est à nous. En l'adorant,
Courbe-toi devant le grand Être.
Tout ce qui nous convient, qui le sait mieux que lui?
Nous connaîtrons un jour ce qu'il cache aujourd'hui.
Il est un avenir par qui tout se répare.
Souvent notre bonheur naît d'un mal apparent.
Non Dieu n'est point sans yeux, non Dieu n'est point barbare :
Il réunit ce qu'il sépare,
Et ce qu'il nous ôte, il le rend.

LE SAULE DE L'AMANT.

—

Humble Saule, ami du mystère,
Que je me plais sous tes rameaux!
Je chéris, amant solitaire,
Comme toi, le bord des ruisseaux.

Ta feuille pâle, enchanteresse,
Qu'agitent les moindres zéphyrs,
Inspire aux cœurs une tristesse
Qui vaut mieux que tous les plaisirs.

La prairie aime le murmure
Du ruisseau qui la suit toujours:
Sur eux tu penches ta verdure
Pour mieux entendre leurs amours.

Ta feuille est mobile et tremblante,
Tu me peins l'amour qui frémit;
Elle est douce, elle est languissante,
Tu me peins l'amour qui gémit.

Que le myrte croisse à Cythère,
Qu'il pare les ris et les jeux;
Ta feuille m'est cent fois plus chère :
Je suis un amant malheureux.

L'espoir n'adoucit point ma chaîne;
Pour jamais mon cœur doit souffrir.
Mais plus je me plains de ma peine,
Et plus je craindrais d'en guérir.

Doux Saule, accrois mon esclavage,
Fais-moi jouir de mon tourment.

J'aime... O bonheur! sous ton ombrage
Que j'aime encor plus tendrement!

A tes pieds dormait ma bergère
Lorsqu'elle eut mon premier soupir.
Ah! c'est là que je vis Glycère,
Ah! c'est là que je veux mourir.

LE SAULE DU SAGE.

Saule, que j'aime ton ombrage!
Qu'il plaît à mon œil attendri!
La vie, hélas! n'est qu'un orage :
Voudrais-tu m'offrir un abri?

J'ai long-temps bravé la tempête;
Saule, je viens mourir au port.
Sous les vents tu courbes ta tête!
Tu m'apprends à céder au sort.

Auprès de la cabane obscure
Tu nais, tu vieillis, et tu meurs;

Là sont le calme et la nature :
Chercherais-je encor les grandeurs ?

Du ruisseau, dans ma rêverie,
J'entends fuir et murmurer l'eau :
Il ne peut quitter la prairie,
Tu ne peux quitter le ruisseau.

Confident de ce doux mystère,
Tu caches leurs jeux, leurs détours :
Crains-tu qu'une jeune bergère
Ne remarque trop leurs amours ?

Ah ! que ta fleur est douce et tendre !
Combien sa pâleur m'a charmé !
Lisette alors pouvait m'entendre.
Ce n'est plus le temps d'être aimé.

Il est un Saule pour le sage,
Il est un Saule pour l'amant.
Le premier convient à mon âge ;
Mais, hélas ! que l'autre est charmant !

Adieu, Saule de la tendresse !
J'eusse à tes pieds voulu mourir.
Voilà celui de la sagesse :
C'est donc lui que je dois choisir !

LE SAULE DU MALHEUREUX.

—

Charmant vallon, le plus doux des déserts,
Où souvent seul j'ai cherché la nature,
J'entends déjà ton ruisseau qui murmure;
Je vois enfin tes Saules toujours verts.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Oui, les voilà ces ramiers amoureux,
Ces monts, ces bois, ces prés, cette onde pure.
Ah! devais-tu, riche et simple nature,
T'offrir si belle à l'œil du malheureux!
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Songe si doux qui m'as flatté long-temps,
Crédule espoir, n'es-tu qu'une imposture?
Hélas! ce champ me donne avec usure
Ce que ses fleurs m'ont promis au printemps.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

L'abeille, au moins, ne blesse en son courroux
Que l'ennemi qui brave sa piqûre,

Cruels humains, auteurs de mon injure,
Je vous aimais, et je meurs par vos coups.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Me voilà donc, Saule cher au malheur,
Sous tes rameaux nourrissant ma blessure !
Ah ! dis au vent, dis à l'eau qui murmure,
En s'enfuyant, d'emporter ma douleur.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Puisse bientôt, ce sont mes derniers vœux,
Quelque pasteur, voyant ma sépulture
Dire en passant : « On trompa sa droiture.
« Il fut sensible, et mourut malheureux.
« Chantez le Saule et sa douce verdure. »

LE BONNET ET LES CHEVEUX.

FABLE.

—

Sous un triste contour faut-il que tu nous caches ?
Disaient au Bonnet les Cheveux.
Le Bonnet répondit : Taisez-vous, orgueilleux ;
Osez-vous comparer vos castors, vos panaches

A ma commode utilité?
Pour vous servir je fais merveilles.
Je descends jusqu'aux deux oreilles;
Je les couvre au besoin. Dans les airs emporté,
On ne m'a vu jamais errer au gré d'Éole,
Tandis que le chapeau, qui s'échappe et s'envole,
Par son maître souvent ne peut être arrêté.
De leur fougueuse liberté
Chez les républicains je suis l'auguste emblème;
Tout fiers qu'ils sont, les doges mêmes,
Dans Gêne et dans Vénise, en tout temps m'ont porté;
A Rome j'ai l'honneur suprême
D'entretenir bien chaude, avec un soin extrême,
La nuque de Sa Sainteté.
Veut-on peindre d'un mot les amitiés sincères
Que l'on cherche à troubler, mais toujours sans effet?
On dit d'abord : Ce sont trois frères,
Ou trois têtes dans un bonnet.
C'est ma douce chaleur qui communique au style
L'esprit, le sentiment, mille agréments divers.
C'est en bonnet jadis que travaillait Virgile;
Voltaire est en bonnet quand il écrit ses vers.
C'est bien là, comme on sait, un gros bonnet de l'ordre,
Et malheur aux censeurs qui l'auraient osé mordre,
S'il a mis le matin son bonnet de travers!
Sans doute du chapeau la forme est plus brillante.
Surtout quand la plume éclatante,
En voltigeant sur lui, fait flotter ses couleurs.
Mais moi je suis témoin des plus tendres faveurs.
Le jour, je parais un peu sombre;
La nuit vient, je m'égaie, et c'est sur moi, dans l'ombre,
Que l'amour enchanté laisse tomber ses fleurs.

A la raison il faut qu'on cède.
Un discours si sensé confondit les cheveux.
Concluons que, pour vivre heureux,
Il faut sentir le prix du bien que l'on possède.

ENVOI.

De tes cheveux bouclés, chaste et belle cousine,
Oh ! que l'ébène est pur ! oh ! que la soie est fine !
Quel cœur ne serait pris dans un si doux lien ?
Tu les ornes parfois d'un ruban, d'une rose :
Tu le peux, car tout te sied bien.
Crois-moi cependant, n'y mets rien :
Le charme a-t-il jamais besoin de quelque chose ?
La nature pourtant veut, quand l'ombre revient,
Que sur un oreiller notre tête repose :
Pour la couvrir dans la nuit close,
C'est un bonnet qui lui convient.
Le tien de tes cheveux embrasse la richesse ;
D'un double battant il caresse,
Mais doucement, avec mollesse,
Ton oreille, ta joue, et ton front, et tes yeux,
Comme un amant dans son ivresse,
Sur un chevet mystérieux,
Qui craindrait dans la nuit d'éveiller sa maîtresse.
Le jour, Vénus se pare et s'habille en déesse,
Mais la nuit se couche en bonnet.
On ne dort point en mitre, en panache, en couronne ;
Mais on y peut rêver comme sur son chevet.
Chacun à sa façon lui fournit son duvet.
L'erreur est une fée et si douce et si bonne !

Ces songes des dormeurs ne font mal à personne;
Les songes des veillants sont bien plus dangereux.
Que le ciel nous préserve d'eux!
Vivent ceux que Morphée, en s'égayant, nous donne;
On se frotte les yeux, puis tout est oublié;
On montait en carrosse, on se retrouve à pied.
Mais un amant, hélas! prend son parti moins vite;
Un rien peut le flatter, mais aussi tout l'agite;
Il s'endort avec peine, et souvent ne dort pas.
Sur mon triste oreiller quelquefois, quand j'espère,
O tendre nièce de ma mère,
Que l'Amour et l'Hymen te mettront dans mes bras,
Avec tant de candeur, de jeunesse et d'appas,
Thérèse, ah! dois-je en croire une idée aussi chère?
Est-elle vraie ou mensongère?
Et mon bonnet flatteur ne me trompe-t-il pas?

LE HIBOU ET LE RAT.

FABLE.

Dans le creux d'un rocher sauvage
Logeait un triste oiseau qu'on nomme le Hibou.
Sa femme, ses enfants, tout tenait dans son trou:
Il s'y trouvait heureux. Que faut-il davantage!

Un Rat célibataire un jour lui dit : Voisin,
A quoi rêves-tu là ? Pourquoi cet air chagrin ?
Notre vie est sitôt passée !
Que ne m'imites-tu ? Vois-moi, tous les matins,
Brouttant, trottant, sautant, égayer mes destins
Entre les fleurs et la rosée.
Je me garderai bien d'envier tes plaisirs,
Répondit l'oiseau solitaire :
La dissipation n'a pas de quoi me plaire.
Eh ! quel bien manque à mes désirs ?
N'ai-je pas près de moi mes petits et leur mère ?
Cette moitié, qui m'est si chère,
Me fait bénir mon sort, rend tous mes jours heureux ;
Et ces tendres fruits de nos feux,
Vois comme ils sont jolis, comme ils sont faits pour plaire !

Ce Hibou parlait comme un père,
Comme un amant, comme un époux.
N'avait-il pas raison ? Nos plaisirs les plus doux
Naissent de notre cœur, se puisent dans nous-mêmes.
Qu'on me donne vingt diadèmes !
Vaudront-ils un regard, vaudront-ils un soupir
De la jeune beauté qui fait notre désir ?
Nous cherchons le bonheur, mais c'est à l'aventure.
Nous traversons les mers, nous rampons dans les cours :
Vains projets, il nous faut toujours
En revenir à la nature.

ENVOI.

Esprit juste et cœur adorable,
Oui, Thérèse, dans cette fable
J'ai voulu peindre ta raison,
Qui pare ta jeune saison,
Et te rend encor plus aimable.
Comment ferais-tu pour sortir
De ce bon sens inestimable
Qui t'éclaire et te fait sentir
Où gît le bonheur véritable?
Oh! qu'il est heureux dans son trou,
Cet oiseau qu'on nomme hibou!
Le sort a fait de ce bijou
L'humble cachet de ma famille.
Sur ses pieds droit comme une quille,
Toujours grave et pensant beaucoup,
Il ne sort qu'entre chien et loup;
Il craint et fuit tout ce qui brille.
Mais ce triste amant des forêts
Est un bon père de famille;
Il chérit ses rameaux épais,
Son bois, son écho, sa montagne,
Et goûte auprès de sa compagne
L'amour, le silence et la paix.
Comme eux si le ciel nous rassemble,
Thérèse, nous serons ensemble
Avec nos petits nuit et jour.
A coup sûr, enfants de l'Amour,
Ils ressembleront à leur mère.

Oh ! vois-tu comme ils sont gentils ?
Mais qui sait? peut-être auront-ils
Quelques traits aussi de leur père.
Laissons le rat célibataire
A son gré courir le pays.
Qui cherche tant à se distraire
N'est point heureux dans son logis.
Plein de caprices infinis,
Changeant de maîtresses, d'amis,
Le pauvre rat aura beau faire :
Le bonheur est un solitaire
Qui fuit toujours les étourdis,
Et ces libertins si hardis
Avec qui l'hymen est en guerre.
Or ces libertins n'aiment guère :
Je crois du ciel qu'ils sont maudits.
C'est de Dieu que viennent les nids ;
De Dieu les hymens sont bénis.
Cousine charmante et si chère,
Le ciel mit l'amour sur la terre ;
Mais te voir, t'aimer et te plaire,
N'est-ce pas, sans ce que j'espère,
La moitié de mon paradis?

—

LA JEUNE IMMORTELLE.

Dieux ! quels ennuis invincibles
M'égarent dans ces forêts !
Plus leurs rochers sont paisibles,
Et moins mon cœur est en paix.

Sous ces ombres redoutables
Mon esprit s'est retracé
Tous les amours mémorables
Des héros du temps passé.

Serait-ce en ce bois magique,
L'œil jaloux, sombre et brûlant,
Qu'après sa belle Angélique
Courait l'insensé Roland?

L'ingrate, aux pasteurs plus douce,
Par sa peur plus belle encor,

D'amour, sur un lit de mousse,
Enivrait le beau Médor.

Mais le bruit d'un cor m'appelle:
Avançons sous ces couverts.
Quelle est la jeune immortelle
Qui chasse dans ces déserts?

L'arc que tient sa main charmante
A l'amour fut dérobé;
Elle a les pieds d'Atalante,
Elle a la fraîcheur d'Hébé.

Que sa grâce est accessible!
Quel doux souris dans ses yeux!
Déesse, un mortel sensible
Serait-il si loin des dieux?

Je viens, je vois, je soupire.
L'encens ne sait qu'honorer:
Pour vous chanter j'ai ma lyre,
Un cœur pour vous adorer!

Paphos de ses doux mystères
Couvre les rangs les plus hauts:
Tous les amours y sont frères,
Tous les frères sont égaux.

Le désir, quand il l'implore,
Offense-t-il la beauté?
Un jeune amant de l'Aurore
Fut par l'Aurore écouté.

ROMANCE DU SAULE *,

CHANTÉE PAR MADEMOISELLE DESGARCINS, AUX PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS DE LA TRAGÉDIE D'OTHELLO OU DU MORE DE VENISE.

—

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyait ainsi parler à son amant :
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Qui peut causer tes soupçons outrageants?
Ingrat, je t'aime, et tu me crois parjure.

* Cette romance se trouve déjà avec des changements dans le cinquième acte et à la suite de la tragédie d'*Othello* (voir tome II, acte V, scène II, pages 139 et 158).

On t'a trompé, tu verras l'imposture ;
Tu la verras... il ne sera plus temps.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

La rose naît, fleurit, et sent flétrir
Presque aussitôt sa couleur vive et pure.
Comme elle, hélas ! je n'eus dans la nature
Que deux instants pour t'aimer et mourir.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Si d'un poignard l'erreur armait ta main,
Où chercherais-je une retraite sûre ?
Saule chéri qu'a creusé la nature,
Ah ! par pitié cache-moi dans ton sein !
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est obscurci :
J'entends crier l'oiseau de triste augure ;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure,
Ce Saule pleure, et moi je pleure aussi.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta.
Tout resta mort, muet dans la nature,
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

D'Isaure enfin quel fut le triste sort?
Comment conter cette horrible aventure?
Son amant vint dans une nuit obscure,
Et sous ce Saule il lui donna la mort.
Saule, ah! de pleurs couvre au moins sa blessure.

ALGARD ET ANISSA,

OU

LES DEUX AMANTS ÉCOSSAIS.

ROMANCE.

Il est donc (oh! faut-il le croire?)
Des cœurs au malheur destinés.
Or écoutez l'antique histoire
De deux amants infortunés.

Dans l'Écosse, au sein des bruyères,
Algar, Anissa, chaque jour

Paissaient les brébis de leurs pères :
Leur bonheur était leur amour.

Dans ses replis, soudain surprise,
Un serpent terrible enlaça,
A son amant déjà promise,
La jeune et charmante Anissa.

Algard, intrépide et sensible,
Accourt, et va rompre ses nœuds :
Un autre serpent plus horrible
Les serre et déchire tous deux.

Leurs beaux corps s'enflent, se roidissent ;
Leurs traits sont flétris et tachés.
Leurs regards en mourant s'unissent,
D'amour l'un sur l'autre attachés.

Ils ne vivent plus qu'en leur âme ;
Leur âme est toute dans leurs yeux ;
Ils semblent, confondant leur flamme,
Goûter leur amour dans les cieux.

Les deux monstres dans leurs bruyères
S'en vont, et sifflent triomphants.
A leur aspect les pâles mères
Sur leur sein pressent leurs enfants.

L'Ecosse à ce couple fidèle
Tous les ans donne encor des pleurs,
Et le lieu de leur mort s'appelle
Le champ du meurtre et des douleurs.

Quand le ciel les prend pour victimes,
Comment expliquer leur trépas?
S'il ne veut que punir des crimes,
Des feux innocents n'en sont pas.

Dans leur regret mélancolique,
Des bergers, pour tous monuments,
Dans le creux d'une pierre antique
Ont uni ces tendres amants.

Habitants de la même tombe,
Ils n'ont point quitté leurs déserts :
Le vent gémit, quand le jour tombe,
Sur l'herbe qui les a couverts.

Tous les pasteurs versent des larmes
En passant près de leur séjour.
L'amour aurait-il trop de charmes?
Le malheur poursuit-il l'Amour?

—

LE PONT DES MÈRES.

ROMANCE.

—

Dans la fleur de l'adolescence,
Le charmant Don Carlos, dit-on,
Trouva, d'Espagne allant en France,
Un peu d'eau mouillant un vallon.

Cette eau s'oppose à son passage;
Il veut traverser son courant:
Accru soudain par un orage,
Le ruisseau devient un torrent.

Le torrent l'entraîne; il surnage,
Il enfonce, il remonte. Hélas!
Ni son effort, ni son courage,
Ne peut l'arracher au trépas.

Don Carlos avait une mère.
Elle arrive : elle voit son fils ;
Sa douleur dans ses bras le serre :
Tous ses sens sont évanouis.

Son malheur toujours l'épouvante.
Pareil malheur peut advenir :
Pour les autres mères tremblante,
Elle songe à le prévenir.

Les yeux en pleurs, elle fait faire
Un pont sur le fatal torrent,
Pour elle une simple chaumière,
Un tombeau pour son cher enfant.

A chaque femme, à chaque père,
Elle dit : « Vous ne craindrez plus.
« Ce pont fut fait par une mère ;
« Maintenant je ne le suis plus. »

Sur la triste et rustique tombe
Sa main s'efforça de graver
Le malheur où son cœur succombe…
Sa main ne put pas achever.

Elle court, quand le torrent gronde,
Sauver son fils de sa fureur ;

Elle veut se jeter dans l'onde :
Mais elle connaît son erreur.

« Ah ! comme ce torrent, dit-elle,
« Cher Carlos, tes beaux jours ont fui.
« Voilà la tombe qui m'appelle :
« Que l'on m'y place auprès de lui. »

Les flots répandent les alarmes.
La nuit, sous la hutte on l'entend
Crier à genoux, tout en larmes :
« O mon Dieu ! rends-moi mon enfant ! »

On croit dans toutes les Espagnes,
Au bruit des eaux, au bruit du vent,
Entendre l'écho des montagnes
Répéter : « Rends-moi mon enfant ! »

—

LA MÈRE DEVANT LE LION.

ROMANCE.

—

Un lion affreux, dans Florence,
Un jour soudain se déchaîna :
Tout prit la fuite en sa présence,
Se tut, pâlit et frissonna.

Un petit enfant, plein de charmes,
Se tient sous ses yeux presque nu ;
Il le regarde sans alarmes,
Et lui rit d'un air ingénu.

La mère, à cet aspect terrible,
De la mort croit sentir les coups,
Et devant l'animal horrible
Joint les mains, se met à genoux.

« Non, lui dit-elle, par nature,
« Bon Lion, tu n'es point méchant.
« Au nom de Dieu, je t'en conjure,
« Ne fais pas mal à mon enfant.

« Lui seul me reste ; il tète encore ;
« A peine, hélas ! peut-il marcher.
« Bon Lion, c'est toi que j'implore,
« Si quelqu'un osait y toucher. »

Je ne sais point par quel mystère
Un tel prodige s'opéra :
Doux à l'enfant, doux à la mère,
Le bon Lion se retira.

LA COTE DES DEUX AMANTS.

—

Il est une vallée au sein de la Neustrie,
Comme Tempé célèbre, et des nymphes chérie ;
Andelle est son beau nom. Les frais, les doux zéphyrs
La peuplent de troupeaux, d'abeilles, de soupirs ;
Mais elle a son Pénée ; et, sous le nom d'Andelle,

Ce fleuve aussi la cherche, et coule amoureux d'elle.
Ils confondent ensemble, entre d'heureux coteaux,
Les fleurs de la prairie et le cristal des eaux.

Au pied de ce vallon, du haut d'une montagne
Dont l'immense sommet s'étend sur la campagne,
Tombe un chemin rapide, et qui, de toutes parts,
Du voyageur pensif court saisir les regards.
Ce mont, qu'avec surprise au loin chacun admire,
Vit changer les états, tomber plus d'un empire;
Mais il garda sa gloire, et sans cesse les ans
Rajeunissent pour lui la côte des Amants.
D'où lui vient ce beau nom ? O muse! que j'implore,
Muse, si la pitié pour eux te parle encore,
Dis-moi comment l'amour perça des mêmes traits
Deux cœurs infortunés qu'on n'oublîra jamais!
L'amante, jeune et belle, honorait dans son père
Des antiques barons l'humeur noble et guerrière.
Il suivait au combat Charlemagne irrité,
Quand il courait punir le Saxon révolté.
L'amant, s'il osait l'être, avait soin d'une mère,
Veuve, tendre, éclairée. « Ah! si je te suis chère,
« Mon cher fils, lui dit-elle, apprends-moi quel chagrin
« Trouble aujourd'hui ton front autrefois si serein.
« Je t'observai long-temps : l'air inquiet, l'œil triste,
« Ta vue avec langueur s'arrêtait sur Caliste.
« Tu sèches consumé d'un funeste poison :
« La beauté de Caliste égare ta raison.
« Caliste! y songes-tu? Du baron de Saint-Pierre,
« Ton maître, ton seigneur, la fille et l'héritière!
« Et nous, tu le sais bien, hélas! que sommes-nous?

« S'il soupçonnait tes feux, quel serait son courroux !
« Cachés dans notre sort, nous n'avons rien à craindre :
« De nous-mêmes surtout n'ayons pas à nous plaindre ;
« Laissons aller des grands les tranquilles dédains.
« Hélas ! devant leurs yeux sommes-nous des humains ?
« Nous ont-ils seulement admis dans la nature ?
« Leur âme par orgueil hait l'homme et devient dure.
« Cependant notre maître... Ah ! lorsque le trépas
« Frappant son jeune fils, l'arracha de ses bras,
« Quels cris son désespoir ne fit-il pas entendre !
« Jamais cœur paternel se montra-t-il plus tendre ?
« Oui, si sa fille aussi devait bientôt périr,
« De sa douleur, Edmond, nous le verrions mourir.
« Sa fille est tout pour lui. Quant à son caractère,
« Nous n'avons, grâce au ciel, nul reproche à lui faire.
« Car, rendons-lui justice, avec humanité
« L'homme né sous ses lois constamment fut traité.
« Mais cet orgueil d'un rang qui de lui nous sépare
« Peut le dénaturer : tout orgueil est barbare.
« Crois-tu par cet orgueil qu'une fois emporté
« Il se souvienne encor d'un reste de bonté ?
« Connais tout ton péril. Mais au moins ta prudence
« A caché ton amour sous un profond silence.
« Tiens-le toujours secret. L'orgueil, l'orgueil, crois-moi,
« Le traiterait d'audace et de crime. — Eh ! pourquoi ?
« J'ai pensé qu'en l'aimant de l'amour le plus tendre,
« Le sort me défendait, il est vrai, d'y prétendre.
« Mais serait-il possible au sort, dans sa rigueur,
« D'enchaîner ma pensée, et de m'ôter mon cœur ?
« Des loups cruels naguère ont causé nos alarmes.
« On voulut les détruire, on nous prêta des armes.
« Dans les immenses bois dont il est possesseur

« Notre maître lui-même apparut en chasseur.
« Et moi, dans les forêts, ô ressource impuissante!
« Je ne rêvais, cherchais, voyais que mon amante.
« A l'écho du désert je criais éperdu :
« Caliste! Hélas! ce nom pouvait être entendu.
« J'espérais, m'efforçant d'anéantir ma flamme,
« L'exhaler, ou du moins l'assoupir dans mon âme :
« Je me lassais la nuit, je me lassais le jour.
« En vain! J'accrus ma force, et gardai mon amour.

« Un ordre inattendu m'imposa d'autres veilles.
« Je passai dans les champs, au doux soin des abeilles.
« Je crus que cet emploi calmerait mon tourment.
« Tout est dans leur travail mystère, enchantement :
« Leur sortie à longs flots, au lever de l'aurore;
« Leur lenteur à rentrer, quand le jour va se clore;
« Leur atelier si frais, plein de mille couleurs.
« Quel spectacle plus beau que le miel et les fleurs!
« Mais l'amant sans espoir, qui meurt de sa blessure,
« Peut-il trouver encor du charme à la nature?
« Caliste ignore, hélas! que j'ai pu la chérir.
« Mon sort est de l'aimer, de me taire et mourir.
« Elle court dans nos prés, de vingt rivaux suivie,
« Sans songer qu'après elle elle emporte ma vie.
« Si j'osais la finir par un noble trépas!
« Si j'allais le chercher au loin dans les combats!—
« Mon fils, ô mon cher fils! tu quitterais ta mère!—
« Qu'ai-je dit? Non jamais!—Puisque je te suis chère,
« Que ma main puisse encore, à la fin de mes ans,
« Sécher au moins tes pleurs, filer tes vêtements.
« Il n'est point, quand tu vis, de malheur dont je tremble.

« Va, Dieu bénit le pauvre, il nous fait vivre ensemble.
« Tu rentres souvent tard, mais enfin je te voi.
« J'ai peu de jours à vivre, et ces jours sont à toi.
« J'ai préparé ton lit, viens, suis-moi: le jour baisse. »

Il prend un peu de force, ou sent moins sa faiblesse.
Dieu! le sommeil l'agite. « Ah! si sa douce fleur
« Pouvait, ô mon cher fils, assoupir ta douleur!
« Mais dans ton cœur, hélas! ton mal toujours existe.
« En paix pour quelque temps, rêve, rêve à Caliste. »

Le baron cependant, au fond de son château,
Soupirait nuit et jour d'un deuil encor nouveau :
Il pleurait son épouse. Hélas! dans sa famille,
Pour se survivre encore il n'a plus que sa fille.
Contre elle si la mort allait tourner ses traits!
Ses larmes, ses douleurs ont flétri ses attraits.
Pour conserver ses jours, près des bords de l'Andelle,
Sur d'agiles coursiers il vole à côté d'elle.
Voyant auprès de lui son cœur se rassurer,
Dans les forêts, un jour, il lui permit d'entrer.
Blessé par des chasseurs, plein de sang et de rage,
Un affreux sanglier sort d'un hallier sauvage.
Il court droit à Caliste. Edmond paraît soudain.
Le monstre à l'instant même expira sous sa main.
Avec joie il s'écrie aux genoux de son maître :
« Heureux! cent fois heureux que le ciel m'ait fait naître
« Pour vous rendre un trésor qui vous était ôté!
« —Et toi, dit le baron, reçois ta liberté. »

Plein de Caliste, il fuit. Mais l'éclat du jeune âge,

Sa grâce, sa vigueur, son bienfait, son courage,
Ont imprimé chez elle un profond souvenir.
Son cœur, blessé d'amour, n'en peut plus revenir.
Ah ! l'instant qui nous charme est trop souvent funeste :
C'est un éclair, un rien ; le trait part et nous reste.
Piége innocent du cœur ! Chacun d'eux, enchanté,
Est pris par sa belle âme, est pris par sa beauté.
Dès lors les deux amants sans parler s'entendirent.
Amour charmant et pur, dis-nous ce qu'ils souffrirent.
Toujours du même objet leur esprit fut frappé;
Toujours du même vœu leur cœur fut occupé.
Amants, tendres amants, quand finiront vos peines ?
Le baron, moins tremblant au sein de ses domaines,
Dans son noble manoir, dont l'Andelle en son cours
Embrasse de ses eaux les fossés et les tours,
Orgueilleux de sa fille et plein de sa naissance,
Du plus superbe hymen nourrissait l'espérance.

Il naissait ce grand jour, de tout temps respecté,
Qu'on fêtait sous le nom de la Saint-Jean d'été,
Usage antique et saint, venu de nos ancêtres.
Les pères, les enfants, les serviteurs, les maîtres,
Dansaient autour d'un feu par l'aïeul allumé.
Dans ce jour et de chants et de joie animé,
Marchaient vers le vieillard flûtes, pipeaux, musettes,
L'ermite du canton, fileuses, bergerettes,
Ceux qui pendant la nuit gardaient les grands troupeaux,
Qui greffaient les pommiers, qui tondaient les agneaux.

Pourquoi la triste Envie, aux palais attachée,
Trop souvent sous le chaume est-elle aussi cachée?

Tous les égaux d'Edmond, mais qui ne le sont plus,
Par haine contre lui font des vœux superflus.
« Il est beau, jeune, heureux, aimé, hors d'esclavage;
« Caliste a tout pouvoir, et vit par son courage:
« Que ne prétendront pas son espoir et ses feux ? »
L'Envie, en parlant bas, a des échos nombreux.

Le baron inquiet en sent déjà l'atteinte.
« Si ma fille l'aimait ! Aurai-je cette crainte?
« Dieu, si lui-même osait!..Oh! quel tourment honteux!
« Un esclave à ma fille eût présenté ses vœux ! »
Il frémit. Edmond vient. — « Est-ce toi, téméraire,
« Qui, de ma fille épris, te flattes de lui plaire?
« Toi, dont l'ingratitude et l'amour odieux
« Jusqu'à son noble hymen ose élever tes yeux ?
« Si tu sauvas ses jours, j'ai payé ta vaillance,
« Et de ta liberté j'ai fait ta récompense.
« C'est assez. Ne viens plus, hardi dans ton néant,
« M'offrir de ton espoir le scandale outrageant. »

Edmond tombe à ses pieds. « J'ai dû mieux me connaître,
« Dit-il. Dans votre fille, en la voyant paraître,
« Je crus voir un objet dès long-temps adoré;
« Mais mon culte du moins fut toujours ignoré.
« Mon feu de mes soupirs s'est nourri dans mon âme.
« J'en ai senti l'ardeur, j'en ai caché la flamme.
« Voilà tous mes forfaits, vous pouvez m'en punir.
« Heureux à son hymen qui pourra parvenir !
« Qu'elle vive long-temps pour honorer son père !
« Astre pur et nouveau dont s'éclaire la terre !

« Quel mortel, quel qu'il soit, pourrait la mériter?
« S'il était à ce prix un prodige à tenter !
« Juste ciel! — Malgré moi ton amour m'intéresse;
« J'estime ta valeur, j'aime à voir ta jeunesse,
« Ta figure me plaît. Que sais-je enfin? dans toi
« J'admire avec plaisir ton courage et ta foi.
« L'amour surtout aspire à vaincre les obstacles,
« Et de tout temps, dit-on, enfanta des miracles.
« En faveur de ma fille, oui, je pourrai céder;
« Mais apprends à quel prix je veux te l'accorder.
« — Est-il vrai? —Le voici : sur cette roche aride,
« Tu vois de ce chemin l'escarpement rapide :
« Oui, sans aucun repos, oui, si d'un même pas,
« Tu peux jusqu'au sommet la porter dans tes bras,
« Ma fille est ta conquête, et ma main te la donne.
« Que le château l'apprenne et que la cloche sonne.
« Je ne chercherai point à te la contester.
« J'ai dit. Voilà ma loi, tu peux te consulter. »

Edmond triomphe. Il sort. Mais où Caliste est-elle,
Dit-il? Voilà le mont dont le sommet m'appelle.

Caliste vient vers lui. « Va, j'ai tout entendu,
« Lui dit-elle en tremblant. Le voilà donc rendu
« Ce triste arrêt d'orgueil et d'un dépit barbare!
« Puis-je, hélas! t'expliquer comment il nous sépare?
« Mais respectons un père. Eh! ne vois-tu donc pas,
« Trop malheureux Edmond, que tu cours au trépas?
« Caliste, dit Edmond, va, ma victoire est sûre.
« Ton père dans mes feux n'a pu voir qu'une injure.

« Cependant pour son gendre il vient de m'accepter,
« Si par un noble effort je peux te mériter.
« J'ai souffert doucement ses dédains que j'oublie;
« Mais c'est en promettant lui-même qui se lie.
« Non, je ne croirai pas que mon pressentiment
« Ne soit rien qu'un vain songe et l'erreur d'un amant.
« Vois-tu ce beau vallon, ces eaux et ces ombrages,
« Ces fleurs, ce ciel d'azur, paré de ses nuages,
« Tous ces joyeux pasteurs de tant d'heureux troupeaux,
« Etrangers, peuple, ami, et noblesse, et vassaux,
« Qui tous, avec ardeur, de tous côtés s'y rendent,
« Dont les cœurs sont pour nous, dont les yeux nous attendent
« Vois-tu ce toit d'ermite et son humble clocher,
« Où deux tendres pigeons viennent de se percher?
« Ils sont de notre amour l'image heureuse et chère.
« Songe à ce doux augure, aux désirs de ma mère,
« Au grand saint que pour nous j'implore en ce grand jour,
« A ce ciel protecteur d'un innocent amour.
« Ne détruis point d'un mot mon bonheur qui s'apprête.
« Laisse-toi par pitié devenir ma conquête.
« Aurais-je pu te perdre, ayant pu t'acquérir?
« Non, tu ne voudras pas voir ton Edmond mourir.
« Ton cœur m'en est garant.—Quand je te dois la vie,
« Par moi la tienne, hélas! te serait donc ravie!
« C'est donc là, cher Edmond, mon déplorable sort,
« Que pour mes jours sauvés tu me doives la mort.
« Mais vois-tu bien ces rocs, cette côte effrayante,
« Ce chemin dans les airs? — J'en ai bravé la pente;
« J'y connais tout, une herbe, une pierre, un buisson.
« Quand le chêne est gelé, quand brûle la moisson,
« J'ai parcouru cent fois ce roc si formidable;
« Chasseur dans nos forêts, agile, infatigable,

« Des muscles du chamois j'acquis la fermeté,
« Ses sauts, ses bonds hardis, son intrépidité.
« Ma force est mon secret, et ton père l'ignore.
« Il l'entendra bientôt, cette cloche sonore.
« La hauteur de ce mont m'inspire peu d'effroi.

« — S'il décroît à tes yeux, il s'agrandit pour moi.
« Ecoute, cher Edmond : nous respirons encore.
« Voici de ton amour la faveur que j'implore.
« Tu sais quel est mon cœur ; tu crois bien, entre nous,
« Qu'aucun mortel jamais ne sera mon époux.
« Edmond, vole aux combats et défends-y mon père.
« Moi, je m'en vais à Dieu, dans un saint monastère.
« Sous le voile sacré m'enchaîner par des vœux.
« C'est là que, dans mon deuil, je prîrai pour vous deux.
« En causant ton trépas, j'eusse été criminelle.
« A mon devoir, à Dieu, je resterai fidèle ;
« Et dans mon cloître, Edmond, mon cœur moins agité
« Gémira d'un malheur qu'il n'a point mérité.
« Allons, séparons-nous. — Eh ! le puis-je, Caliste,
« Quand, mort à l'univers, c'est dans toi que j'existe.
« Par toi que je respire, à toi que j'appartien,
« Quand mon cœur n'est vivant qu'en battant sur le tien?
« *Allons, séparons-nous*. Quels mots! j'y dois souscrire;
« Mais ces mots si cruels, as-tu pu me les dire?
« Te perdant pour jamais, que mon cœur va souffrir!
« Mais, grâce à ma douleur, je suis sûr de mourir.

« Toi que j'eusse vaincu, sommet cru si terrible,
« (Car est-il un prodige à l'amour impossible?)

« Que je t'appelle au moins, dans mes derniers moments,
« La côte ou le tombeau des malheureux amants !
« S'il est quelque pitié chez la race nouvelle,
« Ce nom vivra long-temps sur les bords de l'Andelle.
« On publira qu'Edmond, dans l'esclavage né,
« Au plus beau des hymens fut jadis destiné;
« Qu'il allait, plein d'amour, d'accord avec son maître,
« Conquérir un bonheur qu'il méritait peut-être.
« Caliste dit un mot : ce mot dut lui ravir
« Conquête, amante, épouse ; il ne sut qu'obéir.
« —Eh! ne le sais-je pas qu'Edmond m'honore et m'aime,
« Que pour moi son respect, sa tendresse est extrême?
« Pour y croire, ai-je encor besoin de tes discours ?
« Ne me souvient-il plus que tu sauvas mes jours?
« Ai-je vu tant d'amour avec indifférence?
« N'est-il entre nos cœurs aucune intelligence?
« Est-il un de tes vœux que je n'entende pas?
« Crois-tu qu'avec effort je fuirais dans tes bras? »

Il l'enlève à ces mots. Chargé de son amante,
Il semble au haut des cieux la porter triomphante.
Il croit tenir un ange, un divin protecteur,
Qui pour lui du ciel même a fait fuir la hauteur.
Il ne se hâte pas, mais sa marche est égale.
Si tu pouvais, Amour, abréger l'intervalle !
Enfin de la moitié tout l'espace est franchi.
Son pas n'a point changé, son corps n'a pas fléchi;
Son fardeau le soutient, il en est idolâtre.
On dirait dans ses bras, pressant un corps d'albâtre,
Qu'il porte la Pudeur, ce trésor précieux
Qu'il dérobe à la terre, et qu'il va rendre aux cieux.

Tout le coteau sur lui tient la vue attentive.
On crie : « Encore un pas ! » Il s'efforce, il arrive.

Mais déjà du château la cloche a retenti.
L'amour a triomphé, l'orgueil est averti.
Couple unique, oui, la terre et le ciel vous couronne,
De joie et de transport tout le vallon résonne.
On court. Tout applaudit, les bois par les échos,
L'Andelle par ses chants, et ses fleurs, et ses flots.
On veut, de la Saint-Jean lorsque l'hymne s'apprête,
Des deux amants aussi que ce jour soit la fête.
Soudain tout semble mort, se tait ; rien ne répond ;
On soupçonne en tremblant ce silence profond.
Qu'est-il donc arrivé ? L'on s'interroge, on tremble ;
On veut voir les amants, on veut les voir ensemble.
Un vieil ermite, hélas ! les suivait d'un peu loin :
Il vit tout, conta tout. Pieux et tendre soin !
C'est là, dit-il, qu'Edmond la déposa vivante,
Là qu'expira l'amant, là qu'expira l'amante.
Ils venaient à la fin d'épuiser leur malheur :
Lui mourut de fatigue, elle de sa douleur.

Ce bruit vole et s'étend sur cette côte immense.
On gémit, on soupire, on descend en silence.
Un orage imprévu troubla les éléments.
Déjà la tombe unit les corps des deux amants.
Deux colombes, dans l'air, d'une voix gémissante,
Semblaient redemander et l'amant et l'amante.
On suit leur chant plaintif et leur vol égaré.
Enfin sur le tombeau le jour s'est remontré.

On presse avec respect cet asyle fidèle;
On plaint leurs chastes feux, on plaint leur fin cruelle;
On veut qu'un véridique, un sensible discours
Apprenne à l'avenir de si tendres amours.
Leur candeur, leur beauté, leur commune aventure
Frappe, atteint tous les cœurs, y saisit la nature.
Des amants, des époux, leurs noms sont révérés;
On baise leur cercueil, on croit leurs corps sacrés;
Ils s'aiment dans les cieux. Côte illustre et funèbre,
Garde encor dans mille ans cette tombe célèbre!
Amants, sur vos malheurs puis-je encor m'arrêter?
Hélas! ma muse en pleurs a peine à vous chanter.
Vallon qui m'étaliez sur vos rives fécondes
Et les plus belles fleurs, et les plus pures ondes;
Echos, bosquets d'Andelle, à qui par vos zéphyrs
Nos timides amants confiaient leurs soupirs,
Sur eux d'un même vol quand la mort vient de fondre,
Si vous les appelez, que dois-je vous répondre?
Edmond et sa Caliste, hélas! sont disparus;
Caliste et son Edmond ne vous reverront plus.

ENVOI

A MADAME HAUGUET.

Vous l'avez désiré, ma Muse s'en fait gloire.
Puissé-je consacrer au temple de mémoire
La côte de vos deux amants!
Pourquoi Racan, Segrais, Malherbe, en vers charmants
N'ont-ils pas pris plaisir à conter leur histoire?
Tous trois n'étaient-ils pas Normands?
Aux pieds de Rhadamante, à titre de poète,
Je vais donc comparaître, assis sur la selette.
Notre bon Andrieux n'est pas un doux censeur.
S'il sent très vivement, il juge avec froideur.
La raison est un fort d'où jamais il ne bouge.
Tout manuscrit le craint, et mes amants ont peur
Devant son maudit crayon rouge.
Mais j'enchéris le trait, je m'offre à sa rigueur.
Tout est pur dans son goût, tout est vrai dans son cœur.

Vous à qui les beaux-arts, le bon goût rend hommage,
Que charme d'Hélicon l'harmonieux langage;
Vous que vit naître aux bords des mers
Dieppe, ce frein puissant de Neptune en furie;
Pour être notre Muse, en inspirant nos vers,
Vous que les Grâces ont nourrie;
Fille aimable de la Neustrie,
Oui, le même penchant nous entraîna vers vous.

Dès long-temps vous voyez en nous,
De nos vœux confondus, toujours, partout suivie,
Deux amis tendres et jaloux
Du plaisir de chanter vos goûts,
Et du bonheur de notre vie.
Quelle ardeur vous anime à créer des forêts ?
Bravant les aquilons, le soleil et ses traits,
Sur des monts, sur des rocs, devançant sa lumière,
Vos prévoyantes mains, avec un cœur de mère,
Sèment pour vos enfants dans des sillons pierreux
L'espoir de jeunes bois qui vieilliront pour eux.
L'avenir est un champ plein d'attrait et d'attente.
Du géant des forêts la tête triomphante,
Un jour, vous dites-vous, de ce gland sortira;
Ce que je prête au temps, le temps me le rendra.
Dès aujourd'hui je goûte un si cher avantage.
Croissez, chênes, croissez, pour ma belle sauvage!
Est-il bien vrai? par vous une forêt naîtra!
Que de nids et d'amours! Chacun y trouvera
Son charme et son repos, ce vrai plaisir des sages :
Philomèle, des ruisseaux frais;
Les nymphes, des antres discrets,
Et les poètes, des ombrages.

Mais dans l'art hasardeux de bien conduire un four
J'entends vanter partout votre talent suprême.
Un four!.. C'est quelque chose. Eh! si chez vous un jour
Je suivais Andrieux pour en juger moi-même!
Le four, je m'en souviens, fait d'excellents desserts!
Si nous sommes contents, vous aurez dans nos vers
Un temple sous le nom de Vénus-Pâtissière.

Avec de beaux bras nus, une taille légère,
Quel plaisir de vous voir occuper sous vos lois
Tant de petits amours, ravis de leurs emplois,
Ces jolis petits dieux étendant la galette,
Dorant le macaron, sucrant la tartelette!
Sur vos gâteaux exquis qu'on s'arrache et qu'on craint
Leurs carquois sont gravés, votre chiffre est empreint.
Le bonnet sur l'oreille, agitant la serviette,
Rangés autours de vous, je les entends crier :
« Vénus pour son plaisir pâtissière s'est faite. »
Quel honneur pour notre métier!
Oui, Vénus dans Paphos a laissé sa parure.
Son pied nu presse à peine une étroite chaussure;
A tous ses mouvements le lin sait se plier;
Elle s'est mise en juste et simple tablier,
Mais elle a gardé sa ceinture.

Pour changer nos plaisirs, aimable en cent façons,
Sans peine, à votre gré, vous prenez tous les tons.
Vous restez toujours vous, c'est-à-dire une Grâce,
Qui plaît toujours, jamais ne lasse.

Votre esprit est de même. Il est naïf et fin,
Et solide et léger, comme il vous plaît enfin.
Vous nous rendez le vrai, vous parez la toilette.
Belle vous êtes née, et le serez toujours.
C'est un don de votre planette
D'être belle dans vos atours,
Dans vos habits de tous les jours,
Et même de l'être en cornette.
Mais tout sied quand on plaît, mais tout sert aux amours.

Faut-il gagner nos cœurs, que rien ne vous alarme.
O femme! quel pouvoir vous fut donné sur nous!
Nous naissons vos amants, nous mourons vos époux;
Nous prenons, enchantés d'un regard, d'une larme,
Le bonheur daus vos yeux, des lois à vos genoux;
Notre unique pensée est d'être auprès de vous.
C'est notre premier vœu, c'est notre dernier charme.
Contre vous c'est en vain que la raison nous arme,
Et les plus vieux sont les plus fous.

Les Parques ont chargé mon fuseau d'un long âge:
Leurs ciseaux vont s'ouvrir pour trancher leur ouvrage.
Adieu, ma tendre amie; adieu, je cède au temps.
J'aurai chanté pour vous la côte des Amans.
Ai-je rempli vos vœux? le croirai-je? je n'ose.
Maintenant affaibli, mon luth est peu de chose,
Mais le cœur met du prix aux plus humbles présents.
Murmurant votre nom dans ses derniers accents,
Près de vous, après moi, permettez qu'il repose.

—

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA CÔTE DES DEUX AMANTS.

La côte des Deux-Amants, célèbre en Normandie depuis tant de siècles, doit son nom à la plus chère et à la plus intéressante de nos passions, lorsque surtout la vertu l'accompagne, et que rien ne nous reproche nos pleurs dans le tendre intérêt que nous prenons à ses victimes.

Voici ce que m'a pu fournir d'instruction à ce sujet la dame respectable à qui j'ai eu l'honneur d'adresser les vers où j'ai tâché de conter le mieux qu'il m'a été possible l'histoire des deux amants infortunés. Je n'aurai, pour ainsi dire, qu'à copier une partie de sa lettre.

« Ma sœur et moi, Monsieur, nous avons fait toute ce qui dépendait de nous pour acquérir des lumières sur un sujet qui semble fait pour ranimer les cordes sensibles de votre lyre. Elles ne sont puisées que dans la tradition du pays, et quelques notices de d'Arnaud, de Sainte-Foix et de madame de Genlis, toutes restreintes et de même nature.

« Le vieux château de la vallée d'Andelle était occupé

par un seigneur de Pont-Saint-Pierre, contemporain de Charlemagne. Sa fille, nommée Caliste, jeune et belle, fut aimée et devint éprise d'un jeune paysan, nommé Edmond, serf de son père. Ce père, pour désespérer leur amour, imagina de mettre à son consentement une condition impossible. Il promit qu'il lui donnerait sa fille s'il pouvait la porter de suite et sans aucun repos jusqu'au haut de la côte qui règne sur le château et toute la vallée d'Andelle, et de la déposer sur son sommet, quoiqu'il fût regardé comme inaccessible.

« Le jeune homme, par une force et un courage incroyables, arrive au sommet, y dépose sa conquête, penche la tête, fixe des yeux pleins d'amour sur elle, et tombe mort de fatigue. Son amante meurt à l'instant de douleur. Tel est le fond de l'histoire.

« Le père, trop tard attendri et repentant, fit ériger par la suite le prieuré des Deux-Amants au haut de cette côte; mais il fit enfermer les deux corps dans un même cercueil, et les fit transporter dans la chapelle la plus voisine, dépendante du monastère de Fontaine-Guerare, qui forme actuellement, comme vous le savez, Monsieur, la propriété de M. Gueroult, mon beau-frère. La tradition dit que le malheureux père de Caliste mourut de chagrin de la mort de sa fille.

« Ce qui confirme, Monsieur, l'érection du prieuré des Deux-Amants au haut de la côte, c'est d'abord son nom, et ensuite le sceau de la maison, qui représentait la tête d'une jeune fille et celle d'un jeune homme. Ma sœur, épouse de M. Gueroult, tient cette particularité du dernier prieur qui vient de mourir. La pierre du tombeau a été mutilée lors de la révolution; mais M. Gueroult a su d'une religieuse du couvent qu'elle était placée, intérieurement, à la porte de la chapelle, que couvre encore un vieux et immense lierre que vous avez dû voir, Monsieur,

lorsque vous avez fait à M. Gueroult l'honneur de passer avec nous quelques jours sur les bords de l'Andelle, dans son intéressante acquisition de Fontaine-Guerare, fontaine charmante, voisine de sa maison, et qui a donné son nom à ce monastère. »

Voilà ce que m'apprend cette dame dans sa lettre. Je me souviens effectivement que ce lierre m'a frappé par son épaisseur, son étendue, et surtout par sa vieillesse si verte et répandue sur la porte et le portail très simple de cette ancienne église. Ce que j'ai remarqué surtout avec plaisir, c'est que M. Gueroult s'est fait un devoir agréable et religieux de conserver fidèlement dans son domaine et cette église, et ce lierre, et ce cloître gothique, qui fait accident dans son paysage, et sous lequel je me suis promené seul, avec des idées graves et l'attendrissement que devait naturellement m'inspirer l'aspect de cette côte immense et mémorable des Deux-Amants, qui, depuis Charlemagne, pendant le cours de tant de révolutions, lorsque tant de monuments n'ont laissé aucun souvenir sur leurs débris même, disparus à leur tour, nous rappelle encore sans cesse quel est l'indestructible empire de notre raison et de cet éternel intérêt de l'amour et de la vertu, dont on ne peut dépouiller notre nature.

—

VERS

POUR UNE FÊTE A LA VIEILLESSE.

—

Formidables remparts d'inégale structure,
Qu'aux premiers jours du monde éleva la nature,
Énorme entassement de rocs audacieux
Que l'œil surpris voit croître et monter jusqu'aux cieux;
Dépôt de longs frimas, qui blanchissent vos têtes,
D'où tombent les torrents, où sifflent les tempêtes;
Inaccessibles monts où l'aigle des Romains
S'étonna qu'Annibal eût créé des chemins;
Rochers majestueux, perdus dans les nuages,
Je m'élève avec vous par-delà les orages.
Daignez me recevoir, sommets religieux,
Où l'esprit des mortels commerce avec les dieux!

Mais, ciel! en gravissant vers sa voûte infinie,
Des Alpes à mes yeux se montre le génie,
Que couvrent tout entier et ses longs cheveux blancs,
Et sa barbe mêlée à des glaçons pendants.
De givre et de frimas sa tête est hérissée.
Oui, dit-il, s'agitant sous sa neige entassée,

Tes pieds foulent ce mont qui, seul, par sa hauteur.
Des monts les plus hardis hardi dominateur,
Sous mille hivers nouveaux, mille glaces nouvelles,
Entoure ses manteaux de franges éternelles,
Se grossit en colosse, et monte, et prend le pas
Sur cent autres géants, armés de leurs frimas.
Mais parmi ces débris qu'au loin ton œil embrasse,
Mer fougueuse et glacée, as-tu vu dans l'espace,
En sa masse effroyable, un mont qui, comme lui.
D'un chaos de frimas est le centre et l'appui;
Qui pompe jusqu'aux cieux les fleuves qu'il fait naître,
Seul rival du Mont-Blanc, si quelqu'un pouvait l'être,
Le Pic de la Terreur? C'est dans leur double sein,
Des eaux que boit l'Europe immense magasin,
Que filtrent à travers leurs entrailles humides
Ces torrents écumeux, ces fleuves si rapides
Qu'on enjambe à leur source, en ne s'en doutant pas:
L'Aar et le Tésin; le Rhône avec fracas
Tombant, précipitant ses turbulentes ondes,
Arrachant et ses bords et ses digues profondes;
La Reuss entre des rocs hurlant, tordant ses pas;
Le Danube au long cours, et le Rhin aux cent bras.
Tous jumeaux parvenus, chacun, dans son allure,
Garde l'air, la fierté, l'élan de la nature;
Tous nés libres, sans fers, ils portent, sous des rois,
Leurs flots à l'Italie, aux Germains, aux Gaulois,
Dans de superbes lits roulent une eau féconde,
Et descendent du ciel en bienfaiteurs du monde.
Oui, d'un pied montagnard tu presses mes glaçons.
Mes Alpes, et non l'art, t'ont dicté leurs leçons.
Né loin de nos torrents, tu viens chercher peut-être
Le toit et les frimas qui t'auraient dû voir naître.

Je lis dans tes désirs : va, le ciel est serein;
Voici la Tarentaise, et c'est là ton chemin.
Sous sa glace, à ces mots, le vieillard se retire.

Je descends : du vallon le doux penchant m'attire.
O champs semés de fleurs! ô fertiles ruisseaux!
Fontaine où vont le soir s'abreuver les troupeaux,
Salut! Je vous vois donc, innocente prairie,
De mes simples aïeux vénérable patrie.
O mon père! c'est là que tu reçus le jour;
C'est là que ton berceau, que ton premier séjour
De ta présence encor me rappelle les charmes.
De mon deuil éternel reçois ici les larmes.
Que je rends grâce au ciel, qui, sage en ses faveurs,
M'a laissé pour tout bien et ton sang et tes mœurs!
Mon cœur, formé du tien, plein de ta chère image,
S'arrête avec transport sur ce doux paysage.
J'y vois partout empreint le doigt de la vertu,
Qui toucha ton berceau par tant de vents battu.

Qu'entends-je? ô bruit heureux! fête auguste et rustique!
Joyeux dans ses rochers, tout le peuple helvétique,
Par un vin solennel, par des vœux éclatants,
Va rendre, sous le ciel, hommage aux cheveux blancs.
Salut, banquet sacré! Vieillard, je vais m'y rendre.
Et toi, par qui cent fois Haller nous fit entendre
Et sa superbe lyre et les plus nobles chants,
Et toi, tendre Gessner, tes chalumeaux touchants;
Lorsque j'admire ici, plein de tant de merveilles,
Nos glaciers dans les airs, à leur pied nos abeilles;

Vois, muse, avec plaisir, rassemblés dans nos champs,
Consacrés par leurs mœurs, embellis par les ans,
Ces vieillards, ces Nestors, dont ce jour est la fête.
Tout à la célébrer nous invite et s'apprête.
Nos lis exprès pour eux croissent dans le vallon;
Pour eux en doux zéphyr s'est changé l'aquilon.
Si jamais de nos jours le torrent ne s'arrête,
Si huit lustres doublés vont peser sur ma tête,
Enfin, si sur ma tombe un reste de vigueur
Ranime encor mon sang, et fait battre mon cœur,
Muse, pour nos vieillards enflamme aussi mon zèle;
Fais luire sur mon front une flamme nouvelle;
Fais, de tous les côtés, en hâte, à mes accents,
Descendre de leurs monts leurs femmes, leurs enfants,
S'offrir à mes respects leur long pèlerinage,
Leurs travaux, leurs vertus, la paix du dernier âge,
Et sur leurs cheveux blancs pleuvoir avec des pleurs
Notre encens et nos vœux, et des chants et des fleurs!

Il est un bourg fameux par ses exploits antiques,
Bourg qui donne son nom aux cantons helvétiques.
C'est là que Tell vainqueur s'offre sur tous les monts,
Aux bords de tous les lacs, debout sur tous les ponts,
Tenant encore en main cette flèche aguerrie
Qui frappa l'oppresseur, et sauva sa patrie.

Déjà vers ce canton, libres et vertueux,
S'avancent nos vieillards d'un pas respectueux.
Tous ont servi la Suisse au printemps de leur âge.
Aïeux, femmes, enfants, épris de ce voyage,

Pour fêter la vieillesse ont quitté leur séjour.
Je vois tous les Nestors que Zurich mit au jour;
Berne, Lucerne, Uri, pays rude et sauvage,
Fait pour la liberté, dont l'air plaît au courage;
Zug, Glaris, Underwald, couverts de leurs forêts,
Où l'if fut consacré pour en tailler des traits,
Où la paix, le travail et l'équité demeure.
Je vois partir aussi Fribourg, Bâle et Soleure;
Suivre Appenzel, si cher aux pasteurs, aux troupeaux;
Et Schaffouse, assourdi du fracas de ses eaux.

Chacun de ces cantons, par le choix le plus juste,
A fourni son vieillard à ce sénat auguste.
Les chasseurs, l'arc en main, escortent leurs vieux ans;
Les mères par leurs mains font toucher leurs enfants.
Avec joie, à leurs yeux, cette épouse nouvelle,
Montrant son jeune époux, montre aussi qu'elle est belle.
On recueillit pour eux au pied d'affreux glaçons
Un miel qui s'argenta parmi l'or des moissons.
A leur touchant aspect, qui charme la nature,
Les Alpes semblent voir leur plus noble parure.
Mais sur un lac brillant, dans des monts resserré,
Aussi pur que le jour, sous un ciel azuré,
Dans des bateaux fleuris, innombrable flotille,
Se pressent tous d'entrer fils, aïeul, mère et fille,
Des brocs de vin, du lait, des fruits, l'apprêt enfin
D'une fête publique et d'un vaste festin.

Déjà tous nos vieillards, qu'un pieux zèle anime,
Du plus haut des rochers vont atteindre la cime.

Les voilà près du ciel, sous un temple sacré,
Où de bouche et de cœur sans faste est adoré
Ce Dieu qui réprouva la richesse et la gloire,
Qui du Samaritain nous a conté l'histoire,
A béni les enfants, et, quand le vin manqua,
Fit son premier miracle aux noces de Cana.

D'ifs et de vieux sapins une forêt perdue
Sur le bord du rocher s'avance suspendue.
Là, sous eux, des enfants, par leurs mères penchés,
Peuvent voir ces vieillards de tous les yeux cherchés.
Celui dont cent vingt ans font contempler la tête
Avec eux sur ce bord et se montre et s'arrête.

Il voit d'aïeux, d'époux, de femmes et d'enfants,
Sur un lac de cristal des nuages vivants.
Il voit sur tous les monts dont ce lac s'environne
Tout un peuple indompté dont la stature étonne;
Tous nés de ces guerriers, géants dans les combats,
Au front calme, à l'œil simple, aux formidables bras,
Qui laissaient leur charrue, et dont les mains terreuses
Usaient aux champs de Mars les haches monstrueuses.
Il voit de ce canton les cieux de pourpre ornés,
Et de leurs hauts sapins ces sommets couronnés.

A l'aspect du vieillard leur âme est attendrie.
Cet intérêt si cher, l'amour de la patrie,
Ces femmes, ces enfants, ce temple dans les airs,
Ce lac, ces monts partout de citoyens couverts;

Ce soleil des étés, qui par ses feux propices
A mûri leurs épis au fond des précipices ;
Ce silence attentif ; ces doux zéphyrs errants,
Qui semblent dans leur course assoupir les torrents ;
Ces fronts patriarcals que l'Eternel couronne,
La paix déjà céleste où leur cœur s'abandonne ;
Tant d'amour que vers eux font monter tous les cœurs ;
Ces enfants sur leurs fronts laissant tomber des fleurs :
Tout charme, tout séduit. Ce cri vers lui s'élance :
« Vieillard, bénis la Suisse ! Ah ! leur dit son silence,
« A Dieu seul appartient la bénédiction.
« Eh bien ! répondent-ils, bénis-la dans son nom. »
Alors sa main se lève, et soudain tout s'incline ;
Sur eux descend le flot de la bonté divine ;
Et soudain tous les bras sont levés vers les cieux.
Le lac frémit au loin d'un souffle harmonieux ;
Chaque barque à son chant, chaque festin s'apprête ;
Mille drapeaux flottants en signalent la fête.
Ces vieillards si chéris sont des objets sacrés ;
Sur le cœur des aïeux leurs enfants sont serrés.
On boit les tosts, on pleure, on s'écrie, on s'embrasse.
Le vin pur a comblé la plus énorme tasse.
Jusqu'au fond, en l'aimant, on voit le cœur humain.
Tout Suisse aborde un Suisse en lui serrant la main.
Des bergers d'Appenzel la flûte est déjà prête.
Uri de ses cornets fait mugir la tempête.
Le temple s'ouvre. On sonne, et le chamois bondit.
Du haut de ses sommets le Mont-Blanc applaudit ;
Et d'échos en échos l'helvétique allégresse
Répète : Honneur à Dieu ! respect à la vieillesse.

—

ENVOI

A MADAME DALMAS,

ÉPOUSE DE M. DALMAS, CI-DEVANT OFFICIER SUPÉRIEUR, MAIRE DE LA VILLE DE COMPIÈGNE.

Ces vers, nés dans mon sein pour chanter la vieillesse,
　　C'est à toi que je les adresse,
Cousine aimable et chère, ou plutôt tendre sœur:
Car ce nom si charmant, ce nom plein de douceur,
Nous l'avons, par l'usage et par notre tendresse,
　　Tiré du fond de notre cœur.
C'est un don que nous fit l'amour et la nature.
Non, quand, l'âme tremblante et d'un air rassuré,
Sur mes traits, sur mon front par la fièvre égaré,
De la fin de mes maux tu cherchais quelque augure,
Non, jamais de mes jours tu n'as désespéré.
Ah! Castor et Pollux, au plus fort de l'orage,
Sur le bord de ma tombe, au moment du naufrage,
Auraient-ils donc fait luire à tes yeux consternés
Leurs astres fraternels, leurs rayons fortunés,
　　Doux flambeaux d'un heureux présage?
Puisque je vis encor, cousine-sœur, ah! vien
　　Me revoir dans mon hermitage.
Des amis, dans ce monde insensible et volage,
L'absence trop souvent est peu de chose ou rien:
Pour un ermite, un frère, hélas! c'est un veuvage.
Parmi d'autres vieillards distingués par les ans,

Si j'avais pu, selon l'usage,
Au sein des rocs, des lacs, des helvétiques champs,
Sur mon luth courageux, quoique affaibli par l'âge,
Aller fêter les cheveux blancs,
Oh! sur ma route, ému, comme j'aurais, plein d'aise,
Couvert de mes respects, de mes pleurs, de mes yeux,
Le berceau de mon père et de tous mes aïeux,
Sur les monts de la Tarantaise!
O force! ô droit du sang! étrange impression!
Il m'a transmis ses mœurs, ses traits, son caractère,
Pour les pervers polis sa noble aversion,
Son goût pour les forêts, pour la retraite austère,
Ses profonds souvenirs, sa longue émotion.
Peut-être que par lui je suis un bon lion,
Mais je suis berger par ma mère.
Dès mes plus jeunes ans cette profession
Me plut, me plaît encor, me sera toujours chère.
Qui sait, en suppliant, si dans quelque hameau
Je ne parviendrais pas à trouver un troupeau?
Mais hélas! vieux berger, où trouver la bergère?
Voilà le difficile, et c'est un triste cas.
Pour me charmer, du moins, s'il me restait ma muse!
Mais que me tombe-t-il, en glanant sur ses pas?
Quelques épis fanés, un vain trait qui m'amuse,
Quelque fleurette des déserts,
Un œillet de poète, ou peut-être une rose,
Le soupir d'un roseau qui provoque mes vers,
Un souvenir, un rêve. Eh! dans cet univers
Pouvons-nous trouver autre chose!
Je ne m'abuse pas, ce n'est plus le bon temps.
Où sont-ils ces tons caressants
De la musette aux doux accents

Que Ducis, ton berger, jadis te fit entendre?
Tu commandais alors, je n'avais qu'à dépendre,
Qu'à t'aimer, puis t'aimer encor :
C'était vraiment mon âge d'or.
Ils ont fui ces beaux jours, avec quelle vitesse !
Me voilà bien avant entré dans la vieillesse.
Toi-même vers son but le temps te fait courir !
La beauté, la vertu, contre lui n'ont point d'armes;
La rose à peine naît qu'il aime à la flétrir.
Eh quoi! Thérèse, aussi tu devras donc mourir?
Vieillard impitoyable, il outragea tes charmes;
Mais ton cœur t'est resté : j'en attends quelques larmes
Sur mon tombeau qui va s'ouvrir.

LES TROIS AMOURS.

—

Amour, amour, que ton sceptre est puissant!
La jeune sœur, sous l'aile de sa mère,
Charme, est charmée, et suit son petit frère.
L'instinct nous parle, on se cherche en naissant.
Mais vous, encor toute simple et novice,
Ma belle enfant, d'où vient cette pâleur?
Oui, vous souffrez, j'en reconnais l'indice.

Qu'il était vif votre teint dans sa fleur !
Il s'est flétri votre joli visage ;
A votre front l'amour fait un outrage :
L'Hymen bientôt lui rendra sa couleur.
Pourquoi rougir ? Tout cœur sensible et sage
(C'est là le but) va droit au mariage.
Vous soupirez ; mais est-ce un si grand mal
Quand on aspire à l'anneau conjugal ?
De mille attraits ce tendre amour abonde.
Il plaît, surprend, enchante tout le monde ;
Mais gare ! gare ! il trouble la raison.
C'est du nectar, c'est aussi du poison.
Il fait le calme, il souffle la tempête ;
Il vous rend sage, il fait tourner la tête :
Point de milieu. Mais il est tel vaurien,
Doux égoïste, adroit comédien,
Faisant des vers et que la grâce pare,
Tels que l'étaient et Chapelle, et La Fare,
Chaulieu, Ninon, Voltaire et telles gens,
Francs libertins, pour le vice indulgents.
Un bon Scapin, veut-il vaincre une belle,
Cent fois la nomme adorable et cruelle ;
Il peut pleurer tant qu'il veut à propos,
Et, s'il le faut, aller jusqu'aux sanglots.
Je le sais bien, ce sont des misérables ;
Mais par malheur ce sont les plus aimables.
Femmes, fuyez, fuyez tous les amants ;
Fuyez plus fort lorsqu'ils sont plus charmants.
L'honnête Hymen n'est pas fait pour leur plaire :
Il est trop pur, trop doux, trop sédentaire.
Ailleurs si gais, tous ces brigands heureux
Presque toujours sont maussades chez eux.

J'en ai connu : cette volage engeance
Vit en housards, et hait la résidence.
Hymen ! Hymen ! sage et ferme en tes vœux,
C'est le bonheur, non les ris que tu veux.
De ton flambeau, si propre à nous conduire,
La chaste abeille aime à pétrir la cire;
Dans tes nœuds sûrs l'amour mit les douceurs
De son miel pur, tiré du sein des fleurs.
Que j'aime, Hymen, ton ardeur innocente,
Sensible, égale, et non pas dévorante !
Que Clytemnestre immole Agamemnon,
Le roi des rois, le vainqueur d'Ilion;
Ou qu'Hermione, en son dépit funeste,
Fasse égorger Pyrrhus des mains d'Oreste,
De ses forfaits je frémis révolté.
Avec ma femme, heureux, libre, enchanté,
Je vais des bois chercher les frais ombrages.
C'est dans les bois que sont les bons ménages.
Tous ces oiseaux nous promettent des nids,
Ces nids des œufs, et ces œufs des petits.
Nids et berceaux, oui, votre seule image
Des maux d'hymen nous paie et nous soulage,
Car l'homme souffre et toujours souffrira :
C'est là son sort. Mais qui m'inspirera
Sur cette terre en tourments si féconde,
Où tant d'horreur, tant d'injustice abonde?
Plus de pitié ! C'est une mère en pleurs,
Criant : « O mort, pourquoi, dans tes rigueurs,
« M'arraches-tu ce que j'ai mis au monde,
« Ce fils si cher, mon jeune et tendre enfant,
« Que j'ai nourri, j'ai formé de mon sang,
« Et qui n'est plus!—Mais, lui dit un saint prêtre,

« Souvenez-vous que Dieu seul est le maître,
« Et qu'Abraham sur son fils bien-aimé
« Leva jadis son bras d'un fer armé;
« Il se soumit : pourtant il était père.
« Concevez-vous sacrifice plus grand?
« — Non, Dieu jamais, reprit-elle à l'instant,
« N'eût exigé cet effort d'une mère. »

C'est cet instinct, dans les entrailles né,
Qui peuple encor ce globe infortuné.
Chez nos fermiers l'oiseau le plus timide
Pour ses poussins arme un bec intrépide.
Remarquez-vous, dans la saison des nids,
En voletant le long des blés jaunis,
La perdrix fuir? Sa tendresse peureuse
Pour ses enfants contrefait la boiteuse,
Rit du chasseur, et, pour les protéger,
Sur elle seule attire le danger.
L'entendez-vous la pauvre Philomèle
Qui, dans ces bois, à son long deuil fidèle,
Demande, appelle et rappelle toujours
Ces chers petits, doux fruits de ses amours,
Qu'un dur enfant a, de sa main légère,
Tremblants et nus, arrachés sous leur mère?
Sur un rameau, là, seule, en sa douleur,
La nuit l'entend lamenter son malheur.
Le jour renaît, tout s'éveille, et l'aurore
Sur son rameau l'entend gémir encore.
Mais, par l'amour au chaste hymen conduits,
Voudrions-nous renoncer à ses fruits?
Oh! qu'il est doux de voir ce qu'on fit naître!

Amour, hymen, berceau, voilà notre être.
Bien il est vrai que l'on craint en aimant :
C'est là du bail la charge trop pesante.
Mais le bonheur compense ce tourment.
N'en doutons point, c'est une loi constante :
Aimer c'est craindre, et craindre c'est souffrir.
C'est un vrai mal qui naît de l'ordre même.
Le ruisseau court, l'œil voit, notre cœur aime.
Que faire, hélas ! N'aimer plus... c'est mourir.

VERS

POUR METTRE AU BAS D'UN PORTRAIT DE M. L'ABBÉ DE LA FAGE, CÉLÈBRE PRÉDICATEUR.

—

Touchant, noble, entraînant, et sublime en son style,
Ce célèbre orateur, doux, simple, humble chrétien,
La Fage aima Dieu seul, et compta tout pour rien.
Prier, servir l'église, et prêcher l'Évangile,
Ce fut là son éclat, son bonheur et son bien.

—

REMERCIMENT

A MADAME HAUGUET.

—

Quelle aimable nymphe me donne
Ce superbe bonnet du plus riche velours,
Du vert le plus charmant? En ceignant ses contours,
De feuilles, de fruits d'or, un laurier me couronne;
Une houpe, en le surmontant,
Se lève et fait briller l'or le plus éclatant
Des épis que Cérès moissonne.
Par Hélène, à Lacédémone,
En secret pour Pâris un bonnet fut brodé:
Atride et Troie en cendre ont vengé cet outrage.
Mais, des doigts les plus purs heureux et chaste ouvrage,
Le vôtre innocemment vient de m'être accordé.
Ciel! et c'est sur mon front, avec des doigts de rose,
Sur ce front surchargé par les glaces du temps,
Où de près de quatre-vingts ans,
Avec tant d'autres maux, l'énorme poids repose,
Pour cacher quelques cheveux blancs,

Que votre jeune main le pose.
Hélas ! à vos beaux yeux c'est l'hiver que j'expose,
Quand vous offrez aux miens la reine du printemps :
Car Zéphyr me l'a dit, oui, vous avez nom Flore ;
Et puis, on n'a qu'à voir le teint qui vous colore.
Tout est commun, crédit, pouvoir et volontés,
Entre vous autres déités :
Ce que l'une ne peut, une autre le peut faire.
Chez les hommes, les dieux, en amour, en affaire,
Cela met des facilités.
Or le ciel nous cacha (dans quel lieu? je l'ignore)
Une fontaine qu'on implore
Contre la loi du temps. Vieux sages, ou vieux fous,
Nous aurions grand plaisir à nous y plonger tous.
Si pour moi vous disiez un mot à la déesse
De ces magiques eaux qui rendent la jeunesse,
Je vous devrais mes nouveaux jours.
Ces eaux réchaufferaient mes premières amours.
Oui, c'est vous, vous voilà, mes maîtresses chéries,
Ma tragique pitié, mes tendres rêveries,
Et mes saules, et mes prairies,
Et ces amis si bons ! Du repos seul jaloux,
Flore, je reprendrais mes penchants les plus doux ;
Toujours pasteur, toujours poète,
Et sur ma lyre et ma musette
Et mes vers et mes chants vivraient encor pour vous.

Quoi ! du bonnet le plus charmant
Vous m'aurez fait le don, et mon remercîment
N'a pas dit que c'est moi qu'un tel présent enchante !
Quoi ! deux grands jours entiers j'ai gardé le secret !

C'est trop. Je suis Français, mon bonheur me tourmente :
J'écris mon nom sur mon bonnet.

VERS

A UNE HIRONDELLE.

—

Bonjour, ma petite hirondelle;
Allons, jase et me renouvelle
Ton charmant caquet du matin,
Si gai, si joli, tel enfin
Qu'il doit plaire à tout honnête homme.
Quant au scélérat, tu lui dis :
« Tu seras pris, tu seras pris. »
Oui, cela sera : c'est tout comme.
Du ciel on ne se moque pas.
De tes chants et de tes ébats
Goûte en liberté tous les charmes;
Sur tes petits sois sans alarmes;
De doux mets fournis leurs repas.
Avertis-moi bien de l'orage;
Suis les zéphyrs, crains nos frimas;

Sois heureuse en tous les climats.
Si tu pars, adieu, bon voyage!
Mais tu reviendras l'an prochain
Recommencer ton petit train
Au haut de mon troisième étage.
Puis nos emplois nous reprendrons :
Toi, sous des tours, sous des corniches,
Tu chasseras aux moucherons;
Sur le Parnasse, aux environs,
Moi, je prendrai des hémistiches.
Comme toi, je monte et descends.
Tu fends l'air, parcours les étangs
Vas, reviens, sans lasser ton aile;
Et tu nous fais voir, en volant,
Œil de feu, petit ventre blanc,
Plume noire, et fuite éternelle.
Ta liberté m'est naturelle.
Comme toi j'annonce et pressens,
Et dans mes rêves innocents
Je me fais petite hirondelle.
Parfois, sur le plus haut rocher,
Si du ciel j'ose m'approcher,
Le faut-il? sans que je m'afflige,
Je rase la terre et voltige.
Dans les airs, comme un bon nocher,
Ou je tends ma voile, ou m'arrête;
Sans trop craindre et m'effaroucher,
Dans un trou je sais me cacher,
Pour laisser passer la tempête.
Éole a lâché tous les vents,
L'Athos vomit tous ses torrents,
Jupiter a pris son tonnerre.

Eh mon Dieu! qu'a donc fait la terre?
J'ose à peine entr'ouvrir les yeux;
Puis j'essaie à lever ma tête,
Puis à voler mon aile est prête,
Et puis me voilà dans les cieux,
Goûtant l'air, voyant fuir l'orage;
Et je vais cherchant en tous lieux
Où je puis encor, grâce aux cieux,
Recommencer un doux ménage.

Je te vois souvent dans tes nids
Porter ta proie à tes petits,
Par leur bec avide invoquée;
Jadis, à mes pauvres enfants,
Riants, jouants, et m'appelants,
J'apportais aussi la becquée.
A nos goûts, nos mêmes penchants,
Soit à la ville, soit aux champs,
Nous demeurons toujours fidèles.
Mais, hélas! je n'ai point tes ailes
Pour me dérober aux méchants.
Que de fois, en mes plus beaux ans,
Recueilli par ma tendre mère,
Sous sa fenêtre hospitalière,
Dans mon lit j'entendis tes chants!
Tous deux nous avions des enfants.
Je m'en souviens bien, je fus père.
Et vers le soir, dans nos vallons,
Sous la voûte et près du vitrage
De quelque église de village,
Avec un de mes compagnons,

J'allais chercher tes jolis sons
Et la douceur de leur présage.
On eût dit que dans le saint lieu
Tu venais rendre grâce à Dieu
De t'avoir donné la pâture,
Ta vitesse et ton vol charmant.
Du bonheur source immense et pure,
N'est-ce pas lui dans la nature
Qui met partout le mouvement,
Et la vie et le sentiment?
N'est-ce pas lui, pauvre hirondelle,
Qui d'un monde à l'autre t'appelle,
Qui te fait jouer dans les airs,
Comme moi jouer dans mes vers?
Lui qui jette au loin sous la neige,
Pour les rennes de la Norwége,
Et la mousse et ses velours verts?
Qui creuse au Lapon son asyle,
Et par qui le chameau docile
Franchit le brasier des déserts?

Mais cet esprit qui nous inspire,
Dont on suit le charme et l'empire,
D'où vient-il? le savons-nous bien?
C'est un charme qui nous entraîne;
C'est un don : témoin La Fontaine,
Qui l'avait et n'en savait rien.
Comme toi, gentille hirondelle,
Chétif et mince, sur mon aile
Je vole errant dans l'univers.
Nous puisons dans les mêmes sources :

Car par instinct tu fais tes courses,
Et par instinct je fais mes vers.

MON PORTRAIT.

Sans le prévoir Jean-François fut auteur.
La tragédie eut pour lui mille charmes.
Trop loin peut-être il porta la terreur,
Et la pitié, douce source de larmes.
De père en fils Allobroge il était.
Vers ses rochers, poétique héritage,
Un vif instinct, certaine humeur sauvage,
Dans ses chagrins fortement l'appelait.
Simple, mais fier, pour lui ce monde étrange
Ou l'attristait, ou n'offrait rien de beau;
Il se sentait, par un confus mélange,
Doux ou terrible, ou torrent ou ruisseau;
Même lion, dans sa brusque colère,
Il secouait quelquefois sa crinière,
Et tout à coup redevenait agneau.
Né pour l'amour et la mélancolie,
Grave et rêveur il fut dès son berceau;
Il se plaisait à l'aspect d'un tombeau,
Au jour mourant d'un funèbre flambeau;

Il l'invoquait, et sa mère, attendrie,
Craignant son cœur, trembla pour son cerveau.
Il a parfois semé dans ses ouvrages
De petits riens, de jolis badinages.
Parfois bons vins, bons mots, jolis repas,
Gentils minois, égayaient son visage.
Son cœur ardent lui dictait son langage.
Le sexe aimable eut pour lui tant d'appas,
Qu'en le craignant il lui rendit hommage.
Ce cœur surtout aima la vérité.
Rarement triste, et souvent attristé,
Plus d'un malheur exerça son courage,
Plus d'un chagrin sa sensibilité.
Sage, il aima la sage liberté.
Il détestait plus que tout l'esclavage.
Vieux, sa vieillesse eut l'esprit de son âge.
Pour des monts d'or il n'eût point fait un pas.
Pour lui détour, ruse, était lettre close;
De toute intrigue il vécut ennemi.
Trop peu de temps, dans la plus douce chose,
Il fut heureux : Thomas fut son ami.

—

STANCES

A M. PALLIÈRE,

SUR LA MORT DE SA FEMME.

Pallière, il est donc vrai, ta moitié t'est ravie!
Ton cœur ne peut suffire au deuil dont il est plein.
Muet, pâle, égaré, le ressort de la vie
S'est brisé dans ton sein.

Si tu pouvais pleurer! Mais, aimant ta souffrance,
Tu te plais à sentir, à creuser ton malheur.
Hélas! veuf de ton deuil, tu perdrais l'existence
En perdant ta douleur.

Tu vis, tu vis par elle. En ton âme abattue,
Immense et sourd désert que peuplait tant d'amour,

Descend le froid poison d'un regret qui te tue
Et la nuit et le jour.

Agathe est sous la tombe, et veut plus que des larmes.
Elles n'ont point coulé, ton désespoir s'est tu.
Quelle femme jamais a mêlé plus de charmes
Avec tant de vertu!

Tantôt, c'est une dame ou sœur hospitalière,
Qui sert les malheureux, leur ouvre son château;
Tantôt, c'est une Agathe, une simple bergère
Qui reprend son fuseau.

Sur l'autel de l'hymen, chaste, tendre et paisible,
Sans art elle entretint le feu pur de Vesta,
Et sans faste, au besoin, sans être moins sensible,
Son courage éclata.

Entends-tu ton Agathe? Elle te dit sans cesse :
Voudras-tu donc mourir? Quand ils n'ont plus que toi,
Vivre pour nos enfants, ces fruits de ma tendresse,
C'est vivre encor pour moi.

Pallière, vois sa sœur, ses deux fils et sa fille,
Ensemble t'accablant de leurs pleurs douloureux.
Enfin, pleure à ton tour. Je suis de la famille,
Et je pleure avec eux.

Ici, c'est la douleur immobile et muette,
Qui gémit de ses vœux, de ses soins superflus;
Et là c'est la douleur qui s'égare et répète :
Agathe, hélas ! n'est plus.

Ah! lorsqu'un jeune couple à l'autel se présente,
Brillant d'attraits, d'amour, et d'espoir, et de fleurs,
Et que l'anneau sacré, d'un nœud qui les enchante,
Va serrer les deux cœurs;

Pallière, à cet objet (car ce sort fut le nôtre)
Malgré moi je soupire, et je me dis tout bas :
Qui des deux doit survivre et vêtir avant l'autre
Le linceul du trépas?

Nous avons survécu. Mort, en deuil si féconde,
Oh! de quel trait d'Agathe as-tu percé l'époux?
Oui, le triste avenir, si Dieu le cache au monde,
C'est par pitié pour nous.

C'est de lui que nos biens et que nos maux nous viennent;
Ses desseins sont couverts d'une profonde nuit.
Nos maux, sans murmurer si nos cœurs les soutiennent,
Nous en cueillons le fruit.

Va, Dieu de tes douleurs te paîra, cher Pallière,
Il te garde un trésor que reverront tes yeux :

Le couple heureux et pur qui s'aime sur la terre
S'aime encor dans les cieux.

A ton Dieu pour jamais ton Agathe est acquise.
L'Hymen fuit ; l'Amour pleure, il éteint son flambeau.
Tout finit ici-bas, et tout s'immortalise
Au-delà du tombeau.

REMERCIMENT

A MA SOEUR.

—

Voyez-vous ce bonnet charmant
Dont une sœur coiffa son frère?
Pour orner mon front, en argent
Sa chaste main broda ce lierre.

Que les prêtresses d'Apollon
Aux trépieds doivent leur délire ;
Pour chanter un si joli don,
Mon bonnet m'échauffe et m'inspire.

D'un front poétique, humblement,
Oui le lierre est le diadème;
Du plus étroit attachement
Oui le lierre est le vif emblème.

L'amitié s'en pare à nos yeux
Dans les jours sereins de sa fête;
De ses buveurs Bacchus joyeux
Avec grâce en ceignit la tête.

Le laurier sied bien aux jambons;
De tout temps c'est lui qui les pare.
Il sied bien aux Anacréons,
A nos Chaulieux, à nos La Fare.

Mais le lierre s'unit au cœur,
Et de ses doux nœuds l'environne.
Au pampre, à ma lyre, à ma sœur,
Je bois sous la triple couronne.

—

VERS

A MADAME DÉMIDOF,

RETOURNANT A PÉTERSBOURG.

—

Cet Album vous rappellera
Les traits d'un septuagénaire ;
Mais par vous il me souviendra
De l'amour et de l'art de plaire.

Mélancolie est tout pour moi ;
C'est le charme dont je m'enivre :
Vos yeux en sont pleins. Ah ! pourquoi,
Pour les voir, ne peut-on vous suivre ?

Mais j'ai mon Album ; et c'est là,
(Plaisir bien plus doux que la gloire !)

Quand Élisabeth s'en alla,
Que je la gardais, sans le croire.

Vous fuirez donc les bords jaloux
Et de la Seine et de la Loire.
Le ciel l'a voulu; mais pour vous
Dans mon cœur il mit ma mémoire.

A MADAME GEORGETTE W. C.

—

D'un vieux Bordeaux, grâce à vos dons,
Oui, je bois les coupes vermeilles;
Je vois sortir ses longs bouchons,
Et vider ses longues bouteilles.

Sur les mers ce fils des caveaux
N'a point mûri par les orages;
Il ne trouble point les cerveaux :
Calme et vieux, c'est le vin des sages.

Je me souviens bien qu'autrefois,
Fidèle ami de votre père,

Des nectars de Beaune et d'Arbois
Il a souvent rempli mon verre.

Vous étiez alors des enfants
La plus jolie et la mieux faite;
Alors dans mes bras caressants,
Sur mon dos, je portais Georgette.

Je vous vis dans votre printemps :
Quels traits, quel air, quelle prestesse !
Vous étiez nymphe à dix-huit ans,
Aujourd'hui vous voilà déesse.

Vous voulez trinquer avec moi,
Comme au bon temps du siècle antique :
Vos belles mains vont, je le croi,
Me verser un vin pacifique.

Mais comment écarter vos traits
Par une coupe sans ivresse,
Ou sans ivresse voir de près
Les beaux yeux d'une enchanteresse?

Vénus y met ce doux poison
Que, sans l'éviter, craint un sage.
Il séduit long-temps la raison;
Mais peut-on oublier son âge?

Des beaux jours notre œil attristé
Demanderait en vain l'aurore.
Adieu donc et grâce et beauté !
Adieu !... Mon cœur vous reste encore.

A MADAME ESMANGARD.

—

Ainsi la plaintive élégie
Elle-même a dicté vos vers,
Et la tendre mélancolie
Semble en avoir noté les airs.

C'est vous ; à peine je respire !
Oui, voilà votre accent vainqueur ;
C'est vous, exerçant votre empire
Sur l'esprit, l'oreille et le cœur.

N'avaient-ils point assez de charmes
Vos regards si touchants, si doux ?
Du voile enchanteur de vos larmes
Devaient-ils s'armer contre nous ?

Il est, il est pour un cœur tendre
Quelque vertu qu'il puisse avoir,
Des voix qu'il ne faut pas entendre,
Et des yeux qu'il ne faut pas voir.

MON TROPHÉE.

—

Quel pouvoir, quelle étrange fée
Suspendit au même trophée
La couronne, un sceptre, un poignard;
Et tout prêt d'eux mit en regard
La pannetière, la houlette,
Et la simple et tendre musette
D'un pauvre pasteur de troupeau,
Trésor qu'il possède sans crainte,
Fait pour l'amour, sa douce plainte,
Et l'innocence du hameau.
Dans ce trophée humble et rustique,
Mais à la fois noble et tragique,
Sont-ce deux hommes qui sont peints?
Non : c'est un seul qui, sans déplaire,
Rassemble dans son caractère
Le doux et le terrible empreints.

Sur son front, que rien n'inquiète,
Tour à tour leur vertu secrète
Met des rois le noble bandeau,
Des bergers le petit chapeau,
Et joint le pasteur au poète.
Le repos d'esprit est si doux !
L'avoir, le garder, qu'avons-nous
De plus sage et de mieux à faire ?
Un accès pourtant nécessaire
Renfle son ton, change ses traits,
Le fait passer par les palais,
Et le ramène à la chaumière.
Il va de la rose au cyprès ;
Il est calme, il est en colère ;
Il tient la flûte ou le tonnerre ;
Il prend sa houlette, et soudain
Le voilà le poignard en main :
C'est la crise alors qui s'opère.
Ce double état vient tour à tour.
On dit que la Parque, ravie,
Pour mouiller le fil de ma vie,
Aussitôt que je vins au jour,
Mit à part de l'eau d'Hippocrène ;
Mais elle en mit trop, pour ma peine,
De la fontaine de l'amour.

Voici l'heure de Melpomène
Que presse la tragique nuit :
Par elle encore sur la scène
Quelque forfait sera produit.
Tout mon cœur s'attriste et se serre.

Rien ne change donc sur la terre :
Toujours audace et trahison.
Pauvre vertu, noble victime,
Ah! cache-toi : voici le crime,
Avec le fer et le poison;
L'orage a passé l'horizon.
Je ne suis donc plus en alarme!
J'ai souri, j'en avais besoin.
Ma Melpomène se désarme;
J'éprouve je ne sais quel charme :
Le pasteur, je crois, n'est pas loin.
Oui, demain, ma charmante Annette,
J'irai te porter, le matin,
Au premier chant de l'alouette,
Le petit bonjour du voisin,
Le petit bouquet de jasmin,
Et ma nouvelle chansonnette.
Puis, si j'allais, ma bergerette,
Te ravir un double baiser,
Le premier dans la douce ivresse
D'un amant près de sa maîtresse,
Et le second pour t'apaiser?
Mais je n'entends pas l'alouette.
Si par hasard j'eusse été roi,
Adieu, muse; adieu, ma houlette.
Qu'aurais-je fait dans cet emploi?
Je n'en sais trop rien, par ma foi!
Grâce au ciel, je suis Timarette.

—

VERS

POUR UN JEUNE HOMME.

—

Enfin donc je vole aux plaisirs !
Je vais seul déployer mes ailes.
Pour moi, dans les champs des désirs,
Vont s'ouvrir cent routes nouvelles.

Gérard ! mes tableaux sont de toi ;
Vers Talma court mon char rapide ;
Ce cerf si léger fuit pour moi ;
C'est pour moi que Gluck fit Armide.

A mes soupers jolis minois,
Bons mots, vins d'Aï, tout m'inspire :
C'est l'esprit, l'amour que je bois,
Que l'on verse, on chante, on respire.

Si je hasardais ma raison
Dans cette coupe séduisante ?

Elle peut cacher du poison.
Ah! craignons ce qui nous enchante.

Jeune homme, je vois ton danger,
De ton cœur la peine secrète:
Ton bonheur vient le surcharger;
Il t'embarrasse, il t'inquiète.

Amour, dis-tu, fais mon destin!
De tes sens fuis donc l'esclavage :
Les sens font seuls un libertin.
Sois amant, et tu seras sage.

LE MONDE.

—

De ta coupe, Hébé, comme aux dieux
Verse-moi l'aimable jeunesse.
Ton nectar m'a mis dans les cieux;
Je ne connais plus la vieillesse.

Que Bacchus, la table, ont d'appas!
A Paphos, Vénus, tu m'entraînes.
Oh! ne m'attachez point aux mâts
Si j'entends chanter les Sirènes.

Du plaisir ! le reste est chansons ;
Mocquons-nous de nos Aristarques.
Un seul mot dit tout : Jouissons ;
Et puis laissons filer les Parques.

Mais, hélas ! ô transports si doux,
Tendres caresses d'une belle,
Lorsque je m'abandonne à vous,
J'entends crier : Caron t'appelle.

Nous courons le fleuve d'amour ;
Le Pactole après nous invite ;
Le froid Léthé vient à son tour ;
Du Léthé l'on passe au Cocyte.

Adieu donc, spectacles, salons !
Volupté, puis-je encor te suivre !
Viens souper chez Glycère... Allons.
C'est encor la peine de vivre.

Mais je le vois, ce vieux Caron ;
Plus de Glycère. Erreur fatale !
Je m'en vais souper chez Pluton ;
J'ai passé la rive infernale.

—

ÉPITAPHE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

—

Entre ces peupliers paisibles
Repose Jean-Jacques Rousseau.
Approchez, cœurs droits et sensibles :
Votre ami dort sous ce tombeau.

STANCES

ÉCRITES PAR M. DUCIS

PEU DE JOURS AVANT SA MORT.

—

O beata solitudo!
O sola beatitudo!
SAINT BERNARD.

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux!

De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

Qu'un vaste empire tombe:
Qu'est-ce, au loin, pour ma tombe
Qu'un vain bruit qui se perd,
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert?

Mon Dieu, ta croix, que j'aime,
En mourant à moi-même,
Me fait vivre pour toi.
Ta force est ma puissance;
Ta grâce, ma défense;
Ta volonté, ma loi.

Déchu de l'innocence,
Mais par la pénitence
Encor cher à tes yeux,
Triomphant par ses armes,
Baptisé dans mes larmes,
J'ai reconquis les cieux.

Souffrant, octogénaire,
Le jour pour ma paupière
N'est qu'un brouillard confus.

Dans l'ombre de mon être
Je cherche à reconnaître
Ce qu'autrefois je fus.

O mon père ! ô mon guide !
Dans cette Thébaïde
Toi qui fixas mes pas,
Voici ma dernière heure :
Fais, mon Dieu, que j'y meure
Couvert de ton trépas.

Paul, ton premier ermite,
Dans ton sein qu'il habite
Exhala ses cent ans.
Je suis prêt : frappe, immole,
Et qu'enfin je m'envole
Au séjour des vivants.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME

TABLE

Des matières contenues dans le troisième volume.

FIN DE LA TABLE.

EN VENTE :

MANON LESCAUT : LETTRES PORTUGAISES, WERTHER, traduction nouvelle ; 1 vol.

BOILEAU, Œuvres complètes, 3 vol.

HAMILTON. Mémoires de Grammont, 1 vol.

CONDORCET. Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, 1 vol.

MARIVAUX. La Vie de Marianne, 2 vol.

BEAUMARCHAIS. Œuvres complètes, 6 vol.

DUCIS. Œuvres, 3 vol.

CABANIS. Rapports du physique et du moral, 2 vol.

PLUTARQUE. Vies des Hommes illustres, tom. 1.

—

SOUS PRESSE :

PLUTARQUE. Continuation.

—

A PARAITRE PROCHAINEMENT :

GIBBON. Histoire de la chute de l'Empire romain, 11 volumes.